

SAS T084 : Le plan Nasser

De Villiers, Gérard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE PLAN NASSER

par **GERARD DE VILLIERS**

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-84

LE PLAN NASSER

CHAPITRE PREMIER

Un petit point argenté émergea des nuages gris plomb qui s'effiloçaient au-dessus du golfe de Saronikos, se rapprochant du sol avec une lenteur majestueuse. Un avion en procédure d'atterrissage sur l'aéroport d'Athènes.

Malko jeta un coup d'œil à sa Seiko-quartz. D'après l'heure, ce devait être le vol des Libyan Airlines, en provenance de Tripoli.

Celui qu'il attendait.

En dépit de la climatisation poussée à fond, il régnait une chaleur étouffante dans le grand hall de l'aérogare d'Athènes, les immenses baies vitrées le transformant en serre... La chemise de voile de Malko était collée à son dos par la transpiration et il avait dû, pour étancher sa soif, s'abreuver au bar du transit d'infectes boissons gazeuses aux couleurs inquiétantes.

Des hordes de touristes croulant sous les appareils photos et les coups de soleil envahissaient par vagues l'aérogare sous l'œil débonnaire de policiers grecs armés jusqu'aux dents, suant comme des malheureux sous leurs gilets pare-balles, rêvant visiblement plus à un « ouzo » bien glacé qu'à un acte d'héroïsme éventuel. Après une demi-douzaine d'attaques terroristes, l'aéroport d'Athènes avait mauvaise réputation et le gouvernement grec, notoirement proarabe, avait dû se résigner à renforcer la sécurité, du moins en théorie. Les rapports du COS⁽¹⁾ de la CIA à Athènes continuaient à signaler un véritable grouillement de terroristes moyen-orientaux transitant par la capitale grecque...

Malko scrutait la foule autour de lui, piquetée de dizaines de faces basanées et moustachues. Qui, parmi ces innocents voyageurs, se préparait à détourner un avion ou à poser une bombe ?

Un Airbus d'Air France en train d'embarquer des passagers sur le tarmac était entouré d'un cordon de policiers militaires. La compagnie française était pourtant l'une des moins menacées par les terroristes.

Malko reporta son attention sur l'avion en approche finale. Un Boeing 727 encore trop loin pour qu'on puisse en distinguer la nationalité. Il dut attendre plusieurs longues minutes pour que l'appareil, après s'être posé sur une piste parallèle à la mer, revienne vers l'aérogare. Là, il aperçut enfin les trois flèches rouges sur la dérive, emblème des Libyan Airlines. Il se retourna alors vers un

homme très maigre qui se tenait à côté de lui, vêtu en dépit de la chaleur d'un costume sombre. Ses orbites étaient creusées par la fatigue, ses traits tirés, et il ne cessait de s'éponger le front.

— Je crois que c'est lui, docteur, annonça Malko.

— *Thanks God !* fit entre ses dents Mark Scargill.

Il était arrivé deux heures plus tôt de Francfort par un vol charter de l'US Air Force. Médecin militaire, il était spécialisé dans les « évaluations » délicates et les opérations secrètes. Réquisitionné par la CIA à de nombreuses occasions. C'est lui qui étudiait les rares photos des otages américains afin d'en déduire leur état de santé probable.

Le 727 des Libyan Airlines venait de s'immobiliser en face de l'aérogare. Des employés grecs poussèrent une passerelle contre le flanc de l'appareil et la porte avant s'escamota, laissant apparaître un steward libyen. Quelques instants plus tard, les passagers commencèrent à émerger de l'appareil. Des hommes pour la plupart. Ils s'entassèrent dans un bus et, en cinq minutes le 727 se fut vidé de tous ses occupants.

— Allons-y, suggéra Mark Scargill.

— Nous avons le temps, fit Malko, les Grecs ne sont pas pressés...

Le bus contenant les passagers s'éloignait vers l'aire d'arrivée et les chariots à bagages entouraïent l'avion dont on venait d'ouvrir les soutes. Le cœur de Malko se mit à battre plus vite. Cette mission était hyper-secrète. Si « hermétique » que même la station d'Athènes n'était pas au courant de sa présence sur le sol grec. Il était arrivé de Vienne, la veille, juste le temps de s'organiser, de louer une voiture et de s'installer à *l'Hôtel de Grande-Bretagne*, place de la Constitution, comme n'importe quel touriste fortuné. Ne fermant pas l'œil de la nuit, non à cause de la tension nerveuse, mais parce qu'il avait l'impression que son lit était au bord de la piste des Vingt-quatre heures du Mans...

Claquant des dents de surcroît. La climatisation toute neuve de l'hôtel y faisait régner un froid sibérien.

Malko regardait l'appareil libyen, se demandant si l'IPA⁽²⁾ avait repéré son arrivée à lui. Les Services spéciaux grecs étaient « contaminés » par la gauche extrémiste et possédaient de nombreuses adhésions suspectes avec les terroristes.

Quant au KYP⁽³⁾, les gens de la Company avaient décidé de le laisser en dehors de cette mission qui se passait pourtant sur leur sol. Quitte à leur faire des excuses s'il y avait une bavure.

Les manutentionnaires étaient en train de vider les soutes du Boeing à l'aide d'un tapis roulant. Des valises, encore des valises, des cartons, des caisses. Un convoi de chariots s'éloigna. Il ne sortait plus rien des entrailles de l'appareil libyen. Malko ne le quittait pas des

yeux.

À côté de lui, le docteur Scargill retenait également son souffle. En bas, sur le tarmac, un Grec se pencha et arrêta le tapis roulant. Fin des déchargements. Le docteur Scargill poussa une exclamation étouffée.

— *Himmel !* fit Malko, en écho.

Il s'éloigna de la grande baie vitrée, désorienté. Au même moment, un employé remit le tapis en route. Pendant plusieurs secondes, rien ne sortit de l'ouverture carrée de la soute. Puis quelque chose de noir apparut dans la lumière crue, saisi aussitôt par deux manutentionnaires. Malko vit le chef d'équipe qui avait les mains libres esquisser un rapide signe de croix. Lentement, comme avec gravité, un cercueil noir et massif commença à émerger de la soute.

Un douanier grec abruti de chaleur, mal rasé et grognon, jeta un regard peu amène aux deux étrangers qui venaient de déranger sa sieste. En dépit d'un minuscule ventilateur au ronron asthmatique, il devait faire 50° dans sa cabane un peu à l'écart de l'aérogare. Des bouteilles de bière vides jonchaient le plancher de son bureau.

— *Parakalo*^[4] ? dit poliment Malko.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit le fonctionnaire en anglais, d'un ton rogomme.

— Où faut-il s'adresser pour retirer quelque chose qui vient d'arriver de Tripoli ?

— Ici, soupira le douanier, fatigué d'avance, mais il faut revenir ce soir ou demain matin plutôt. Je n'ai pas encore le manifeste... Qu'est-ce que c'est ?

— Un cercueil, dit Malko.

Le douanier le regarda, interloqué.

— Un cercueil ? Vide ?

— Non, dit Malko d'un ton mesuré et triste.

L'autre s'ébroua, cherchant à chasser les vapeurs de bière qui lui obscurcissaient le cerveau. Discrètement, Malko venait de poser sur le bureau un billet de mille drachmes^[5].

— Un de nos amis est décédé à Tripoli, expliqua-t-il. Sa famille désirait que son corps soit transporté hors du pays afin d'être inhumé chez lui, en Autriche.

— Ah, je vois ! fit le douanier d'un ton compatissant. Et son cercueil était dans l'avion. Vous en êtes sûr ? Parce qu'avec les Libyens...

— Nous l'avons vu, affirma Malko. Ce serait une coïncidence absolument extraordinaire qu'un deuxième cercueil se trouve à bord...

— Effectivement, approuva le douanier en faisant disparaître le

billet de mille drachmes dans sa poche.

— Alors que peut-on faire ? insista Malko.

Le Grec lui jeta un coup d'œil légèrement inquiet.

— Mais, votre cercueil, vous allez l'emmener comment ?

— N'ayez crainte, expliqua Malko. Nous avons loué à Athènes un corbillard. D'ailleurs nous n'allons pas loin, juste sur l'aéroport de l'Olympic où il va être transféré sur un avion privé qui l'emmènera à sa destination finale.

Il y a deux aéroports à Athènes. Un pour les vols internationaux et le second pour Olympic Airways et les avions privés. Deux kilomètres les séparent.

Malko sortit de son attaché-case une liasse de documents qu'il tendit au douanier. Un certificat de l'ambassade d'Autriche attestant qu'il était bien habilité par la famille pour récupérer la dépouille mortelle de Joachim Frost, sujet autrichien, ingénieur en télécommunications, né à Linz en 1926. Décédé à Tripoli d'un arrêt cardiaque le 14 juin 1986.

Tout était visé par le ministère des Affaires étrangères grec et le ministère de l'Intérieur. Il y avait en plus une autorisation de transport au nom de l'entreprise Papadoukis, permettant d'emmener le cercueil à l'autre aéroport par l'itinéraire le plus court...

Le douanier reposa les documents et allongea la main vers son téléphone, visiblement embarrassé.

C'était la première fois qu'il dédouanait un cercueil et il se demandait à quelle catégorie administrative un tel objet appartenait.

— *Parakalo...*

Le douanier s'effaça pour laisser entrer Malko et son compagnon dans le hangar surchauffé. Les formalités n'avaient guère duré qu'une demi-heure. Après dix coups de téléphone et quelques milliers de drachmes. Visiblement, les Grecs étaient stupéfaits qu'on fasse voyager un mort par avion. Ces étrangers étaient fous.

Dans la pénombre de l'entrepôt, Malko s'approcha du cercueil posé sur des caisses. Il toucha le bois sombre du couvercle : il était tiède. Plusieurs cachets de cire portant le sceau de la Jamaïya libyenne reliaient des rubans verts, interdisant l'ouverture éventuelle du couvercle.

— Parfait, dit Malko, nous l'emmenons.

Le corbillard qui avait reçu l'autorisation de pénétrer sur le tarmac attendait dehors.

Malko se retourna et fit signe aux deux croquemorts grecs qui s'avancèrent d'un pas compassé. Le douanier lui tendit un papier qu'il

posa sur le bois noir du cercueil.

— Vous signez ici, *parakalo*.

Il signa.

À voix basse, les croquemorts s'adressèrent au douanier qui, mettant le papier dans sa poche, prit le cercueil par un bout, les soulageant d'autant. Le petit convoi émergea avec lenteur dans l'aveuglante lumière du jour.

Mark Scargill, debout à côté du corbillard – une vieille Cadillac noire des années cinquante décorée de filets argent –, observait les trois hommes qui prenaient leur temps.

— Bon sang, qu'ils se dépêchent ! lança Mark Scargill entre ses dents à Malko.

Le cercueil disparut à l'intérieur du corbillard dont on referma la porte.

— Prenez l'avenue Vassilios Georgiu, dit Malko. Nous vous suivons.

Il fallait dix minutes pour atteindre l'autre aéroport. Le douanier salua une dernière fois et Malko prit place dans la voiture de location. Le volant était brûlant. Le démarreur de la Cadillac hoqueta longtemps avant que le moteur rugisse enfin et qu'un panache bleu jaillisse du pot d'échappement. Toutes les mouches de la terre semblaient s'être donné rendez-vous dans la voiture de Malko. Leur bourdonnement insistant ajoutait à sa tension. Le lourd corbillard s'ébranla lentement en direction des grilles de l'aéroport.

Nouveaux palabres. Les douaniers et les policiers de garde épilchèrent les documents, firent ouvrir le corbillard pour s'assurer que le cercueil en était bien un.

L'un d'eux, faisant du zèle, le passa même au détecteur d'objets métalliques, sous le regard offusqué des croquemorts. Malko bouillait, au propre et au figuré. Enfin, la grille s'ouvrit devant eux. Ils durent à coups de klaxon se frayer un chemin au milieu des cars de touristes et des taxis attendant devant l'aérogare. Le corbillard, plus respecté, prit un peu d'avance. Malko ne s'en inquiéta pas... Il n'y aurait aucune circulation sur l'avenue Leofor Vouliagnenis qui leur permettait de rejoindre le second aéroport... Quand il put se dégager de l'embouteillage, le corbillard avait disparu.

Mark Scargill assis à côté de lui fouillait fiévreusement dans le sac noir qui ne le quittait jamais. Il leva les yeux sur Malko avec un pâle sourire.

— Je crois que c'est du beau travail.

Ils roulaient le long de la mer. Au moment où ils allaient tourner à gauche, coupant à travers les champs qui entouraient l'aéroport, une Mercedes avec plusieurs hommes à bord les doubla à toute vitesse, leur faisant une queue de poisson. Méthode courante en Grèce.

Un vieux « 707 » décolla d'une piste voisine dans un fracas de tonnerre, passant très bas au-dessus d'eux, semblant suspendu dans l'air bleu, puis vira lentement vers la mer. Malko aperçut sur sa dérive le cèdre stylisé, emblème des Middle East Airlines. L'unique compagnie à se poser encore à Beyrouth.

La route sinuait entre des vallonements caillouteux semés de quelques oliviers rachitiques. Un paysage biblique. Il s'engagea à son tour dans le virage et presque aussitôt écrasa la pédale du frein. Le corbillard était immobilisé au milieu de la route, cent mètres devant, bloquant l'étroite chaussée.

— *Oh, My God !*

Mark Scargill n'avait pu retenir une exclamation stupéfaite. Il venait d'apercevoir la voiture qui les avait doublés arrêtée devant le corbillard.

À la seconde où Malko pilait, quatre hommes en jaillirent, des pistolets-mitrailleurs à la main. L'un d'entre eux courut jusqu'à la portière avant du corbillard, l'ouvrit et braqua son arme sur les deux croquemorts.

Deux autres se ruèrent vers le hayon arrière.

Le quatrième avança au milieu de la route et posément, l'arme à la hanche, lâcha une rafale en direction du véhicule de Malko !

Celui-ci et Mark Scargill eurent juste le temps de plonger sur la banquette. Les détonations furent noyées dans le grondement du Boeing en train de décoller, mais le pare-brise, atteint par plusieurs projectiles, devint instantanément opaque !

— Qu'est-ce que c'est ? hurla Mark Scargill, affolé, couvert de petits éclats de verre.

Prenant un risque calculé, Malko se redressa, passa en marche arrière et recula en catastrophe, zigzaguant en travers de la route, accompagné par une nouvelle rafale, jusqu'à ce qu'il soit abrité par la courbure du virage. L'arrière heurta le fossé, la voiture cala. Il ouvrit la porte d'un coup d'épaule et se jeta dehors. Mark Scargill se retrouva à quatre pattes sur le goudron brûlant et demanda anxieusement :

— Vous êtes armé ?

— Oui ! dit Malko, regardant autour de lui.

L'endroit était idéal pour une embuscade, avec ce no-man's land désert s'étendant de part et d'autre de la route. Personne en vue, à part quelques chèvres. Malko arracha son pistolet extra-plat de sa ceinture. Il l'avait passé dans un attaché-case « préparé » par la technical Division de la CIA, comportant un double fond protégé par une plaque de plomb.

Suivant le fossé, il avança dans le virage, arme au poing.

Accueilli par le déchirement métallique d'une rafale de PM.

Un des agresseurs l'attendait, accroupi derrière un olivier. Malko dut plonger dans le fossé, ripostant au jugé.

— Ne les laissez pas faire ! hurla Mark Scargill dans son dos.

Malko réussit à progresser de quelques mètres, lâchant quelques coups de feu en direction de son adversaire pour l'empêcher de tirer. De nouveau, il aperçut le corbillard. Les portes du hayon étaient ouvertes. Les deux croquemorts, sous la menace des pistolets-mitrailleurs, sortaient le cercueil du corbillard. Comme ils n'allaient pas assez vite, un des agresseurs saisit une des poignées du cercueil et tira brutalement, réussissant à le faire tomber sur la chaussée.

Effarés, les croquemorts s'écartèrent.

Malko, accroupi dans son fossé, visa soigneusement et tira deux fois. Celui qui venait de jeter le cercueil à terre, touché à la poitrine, tournoya sous l'impact des projectiles du 225 Magnum, tomba à genoux, appuyé au corbillard. Aussitôt, l'homme dissimulé derrière l'olivier traversa la route en biais, arrosant la chaussée d'une longue rafale, et rejoignit le véhicule.

Malko détailla les trois hommes. Tous jeunes, bruns, frisés, moustachus, jeans, baskets et T-shirts, des étuis en toile bourrés de chargeurs autour de la taille. Celui de l'olivier en remit un dans son Uzi, puis braqua l'arme sur le cercueil. Son compagnon en fit autant. Posément, ils vidèrent les deux chargeurs, concentrant leur tir sur la partie centrale du cercueil, faisant jaillir des éclats de bois et descellant même une poignée. Le temps de mettre de nouveaux chargeurs, ils recommençaient.

Malko était paralysé, les deux croquemorts se trouvant entre lui et les tueurs.

Le quatrième, retourné près de la Mercedes, leur cria quelques mots en arabe. Ils prirent leur compagnon blessé par les aisselles, le traînant jusqu'à leur voiture, tandis que celui qui donnait les ordres arrosait de courtes rafales l'endroit où Malko se trouvait, l'empêchant d'intervenir. Abrité derrière les deux croquemorts, il tira jusqu'à ce que ses trois camarades soient remontés dans la Mercedes. Puis il s'y jeta au moment où elle démarrait sur les chapeaux de roues.

Malko jaillit du fossé et courut jusqu'au cercueil, suivi de Mark Scargill. Le bois en était déchiqueté et il était troué comme une écumoire.

Malko se tourna vers les deux croquemorts, statufiés d'horreur.

— Vite, vous avez un tournevis ?

— Pourquoi faire ? balbutia l'un des deux.

— L'ouvrir, dit Malko.

La Mercedes avait disparu. Un bus surgit du virage, stoppa, et se

mit à klaxonner devant la voie bloquée. Un des croquemorts s'était enfin décidé à extirper une vieille boîte à outils de son coffre. Malko trouva un grand tournevis et commença à peser sur le couvercle du cercueil.

Les croquemorts le contemplaient, sans l'aider, pensant visiblement qu'il était devenu fou.

Le chauffeur du bus descendit de son véhicule et s'approcha, tombant en arrêt devant cet homme s'acharnant à éventrer un cercueil.

Enfin, le couvercle, déchiqueté par les projectiles, céda. Malko put glisser un démonte-pneus, le faisant éclater en plusieurs morceaux. Mark Scargill acheva d'arracher les bouts de planches qui adhéraient encore au couvercle. Les deux hommes se penchèrent sur le cercueil maintenant ouvert. Un homme, habillé d'un costume gris, les mains croisées sur la poitrine, était allongé sur le capitonnage de soie blanche. Son visage cireux était figé et des taches sombres s'élargissaient sur son costume à plusieurs endroits.

Malko et Mark Scargill le prirent par les épaules, le sortirent du cercueil et l'allongèrent avec précautions sur le bitume. Un des croquemorts recula avec une exclamation étouffée.

C'était la première fois de sa carrière qu'il voyait saigner un mort.

— Il est vivant ! cria Mark Scargill en se redressant.

Il s'était agenouillé près du « mort », un stéthoscope autour du cou et l'avait appliqué sur sa poitrine. Les passagers du car faisaient cercle autour de cette scène incroyable, médusés.

— Vous êtes sûr ? demanda Malko.

— Oui. Il faut le transporter à l'hôpital, il y a une petite chance de le sauver.

Le hululement d'une sirène de police brisa le silence, se rapprochant. C'est le chauffeur du car qui avait donné l'alerte par radio. Malko s'accroupit près du « mort », fasciné par la veine jugulaire qui palpitait faiblement sur son cou. L'homme avait été criblé de projectiles, une dizaine au moins et c'était un miracle qu'il respire encore.

Il avait le visage calme, sans aucune expression de souffrance, comme quelqu'un qui va se réveiller après une anesthésie. Pourtant, il se vidait de son sang à une vitesse effrayante, par toutes ses blessures.

Mark Scargill approcha une seringue dont il planta l'aiguille dans la poitrine du blessé. Puis il prit son pouls. Ses traits se tirèrent brusquement et il explosa.

— *Shit ! Shit ! Shit !* Il fout le camp...

La seringue était encore à moitié pleine lorsqu'il l'arracha de la poitrine de son patient. La veine jugulaire ne battait plus. Le passager clandestin du vol 765 des Libyan Airlines venait de mourir pour la seconde fois. Un des croquemorts se signa. Malko sentit un goût de cendres dans sa bouche.

Il aurait dû prévoir ce qui venait d'arriver...

CHAPITRE II

— C'était le seul moyen de le faire sortir, dit Charles Lawry de sa voix lente. Ils l'avaient identifié et ne l'auraient jamais laissé quitter Tripoli. Son ami, le médecin libyen, avait juré que tout se passerait bien. Qu'il n'y avait aucun risque, que personne ne se douterait de rien.

— Il a menti, ou il s'est trompé, conclut Malko avec tristesse.

Le nouveau Deputy Director of Operations⁽⁶⁾ hocha la tête.

— Nous ne sommes pas près de le savoir. Il a disparu. Son téléphone ne répond plus, ses enfants ne vont plus à l'école et sa femme s'est volatilisée aussi. Ces salauds du Moukhabarat libyen l'ont sûrement arrêté. C'est peut-être lui qui a révélé le truc sous la torture.

— Dans ce cas, ils ont réagi à une vitesse stupéfiante, remarqua Malko. En moins de deux heures, la durée du vol Tripoli-Athènes. S'ils avaient été au courant avant, ils n'auraient jamais laissé embarquer le cercueil.

— À Athènes, ce délai est suffisant, expliqua Charles Lawry. Les Libyens y maintiennent des équipes opérationnelles de terroristes en permanence. Il suffit de les activer avec un message radio codé.

— La NSA⁽⁷⁾ n'est pas à l'écoute de ce genre de choses ? demanda Malko.

L'Américain esquissa un sourire plein d'amertume.

— Effectivement elle l'est. Sans une gaffe du State Department, nous aurions intercepté ce message. Vous vous souvenez de l'attentat de la discothèque à Berlin, le mois dernier ? Le State Department voulait tellement impliquer Kadhafi qu'il a fait publier par la presse le transcript d'une communication codée entre l'ambassade de Libye à Berlin Ouest et Tripoli. Montrant que les Libyens étaient les commanditaires de l'attentat. Dès le lendemain, tous les codes libyens étaient changés... Bien sûr, on va les décrypter à nouveau, mais cela prendra du temps. D'ici là, nous sommes sourds...

Un ange qui avait la tête de George Shultz traversa la pièce, Malko éternua. Une climatisation puissante entretenait dans la pièce un froid sibérien. Ils se trouvaient au septième étage des vieux bâtiments de la Central Intelligence Agency à Langley en Virginie, à trois portes du bureau de William Casey, le Directeur Général tout-puissant de la

Company. L'ami de Ronald Reagan, l'ancien de l'OSS qui avait accroché dans son bureau les portraits de tous les présidents des États-Unis sous lesquels il avait servi.

Malko n'avait pas reconnu la vieille CIA. D'abord, on se serait cru dans un chantier. Un gigantesque bâtiment de dix mille mètres carrés au sol était en construction en face de l'ancien building en H, haut de sept étages, doublant sa capacité d'accueil. Dès qu'il avait pénétré dans le grand hall de marbre clair, il avait senti la différence dans l'air. Une question d'ambiance.

Charles Lawry que Malko avait connu jadis comme chef de station à Londres était retranché derrière d'énormes piles de dossiers, chacune représentant une opération clandestine en cours. Le soir, tout était enfermé dans un coffre mural grand comme un caveau de famille. C'était un homme de quarante-cinq ans, diplômé d'Harvard, comme tous les gens qui comptent à la Company et natif de Boston. Il faisait partie du « cabinet », la structure de commandement de la CIA dont les membres se renouvellent tous les deux ans et à ce titre, traitait les affaires les plus délicates, directement avec le directeur, William Casey.

Malko, un peu secoué par le *jet-lag*, esquissa un bâillement discret. Ayant rendez-vous à la CIA pour un « breakfast meeting », seul, le Concorde d'Air France lui avait permis de partir le matin même d'Europe. Décollant à onze heures du matin, il était arrivé grâce au décalage horaire à huit heures quarante-cinq à New York où un Falcon de la Company était venu le récupérer. C'était encore moins fatigant que les nouveaux super-sièges à commandes électriques d'Air France où on dormait comme dans son lit. Il ignorait pourquoi on l'avait convoqué à Langley un dimanche matin après l'échec de sa mission de récupération à Athènes. Même la mission de l'homme assassiné sous ses yeux, un « clandestin » de la CIA opérant en Libye et exfiltré en catastrophe, lui était inconnue...

Un des quatre téléphones se mit à sonner. Charles Lawry répondit de quelques brèves monosyllabes et raccrocha.

— Le Directeur veut vous rencontrer dans dix minutes, annonça-t-il.

William Casey était un homme de terrain. Lors d'une tournée en Amérique Latine il avait demandé à ce qu'on lui présente tous les « case-officers » d'Amérique Centrale, fait unique dans les annales de la Company... Malko fut flatté de sa demande, bien qu'étonné.

— Je regrette de n'avoir pas de bonnes nouvelles à lui apporter, dit-il.

Charles Lawry eut un sourire chaleureux.

— Le DG connaît votre dossier. Il ne vous en voudra pas de cet incident. D'ailleurs, c'est de notre faute : nous aurions dû anticiper

une réaction de nos adversaires. Mais, de toute façon, la Division Opérations n'avait personne à Athènes et nous n'avions pas le temps de faire venir du monde.

— Je ne sais rien de ce Joachim Frost, remarqua Malko. Qui était-il ?

Le Deputy Director s'appuya au dossier de son fauteuil.

— Il s'appelait en réalité John Blake, dit-il. Il était de mère allemande, ce qui lui permettait de se faire passer pour autrichien. Nous l'avions infiltré depuis trois ans en Libye. Il s'était lié avec le médecin personnel de Kadhafi, car il parlait parfaitement arabe. Seulement, à cause de sa position de clandestin, nous communiquions difficilement avec lui.

— Il n'avait aucun lien avec votre station de Tripoli ?

— Non. En plus, depuis la rupture des relations diplomatiques avec la Libye, nous n'avions plus là-bas que quelques clandestins. Il était hors de question de contacter Blake à Tripoli. Nous le « traitions » lors de ses séjours à l'étranger et il nous apportait des indications précieuses sur l'état d'esprit de Kadhafi et des dirigeants libyens.

— Qu'est-ce qui a provoqué cette exfiltration brutale ?

— C'est une longue histoire dont vous avez sans doute entendu parler, commença Lawry. Il y a deux mois, la division Sigint⁽⁸⁾ de la NSA a intercepté, grâce à son satellite Ryolite, un message codé échangé entre la centrale des Services libyens et le Bureau Populaire libyen aux Nations Unies. Comme nous avons percé leur code, nous avons pu le décrypter. Mais ils se méfiaient et même leurs messages codés ne voulaient pas dire grand-chose. Celui-là était très court, adressé à un certain Aziz Abdullah à New York.

— Qui est-ce ?

— Officiellement, un des membres de la délégation libyenne auprès des Nations Unies mais nous savons qu'il est responsable des Services spéciaux libyens à New York.

— Je croyais qu'il n'y avait plus de Libyens à New York..., fit Malko.

Charles Lawry eut un sourire glacial.

— S'il ne tenait qu'à moi, il n'y aurait même pas ceux-là. Mais nous avons les mains liées à cause des Nations Unies. Tout ce que nous avons le droit de faire, c'est de limiter les dégâts. Les Libyens sont tous regroupés dans la Libyan House, sur la 48^e rue, un building qui appartient à la Libye et ils n'ont pas le droit de sortir de l'état de New York.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, si vous voulez avoir une belle maison pour un prix raisonnable dans le New Jersey, vous pouvez vous adresser à eux. »

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils avaient acheté une résidence somptueuse dans le New Jersey au temps où le pétrole valait 30 dollars le baril. Comme ils n'ont plus le droit de sortir de l'état de New York, elle est vide...

Ils sourirent tous les deux et Malko demanda :

— Que disait le message adressé à cet Aziz Abdullah ?

— Que l'opération Nasser était en bonne voie et qu'elle aboutirait le quatrième jour du mois qui portait son nom.

— Je ne comprends pas.

— Les Libyens viennent de changer le nom des mois, expliqua Charles Lawry. Afin d'arabiser leur calendrier. Le mois de juillet s'appelle donc maintenant Nasser, en souvenir de la révolution égyptienne de juillet 1952.

— Et en quoi consiste cette opération Nasser ?

— Si nous le savions, répondit le Deputy Director avec un sourire ironique, vous ne seriez probablement pas ici. Dès que nous avons intercepté cette communication, nous avons joint John Blake pour lui demander de découvrir ce qu'était le plan Nasser. Ce simple contact était déjà un casse-tête.

— Vous preniez cette menace au sérieux ?

— Le colonel Kadhafi a besoin de frapper un grand coup à cause de son opinion publique. Donc, pendant près de deux mois, nous avons attendu sans rien apprendre de plus. Et puis John Blake m'a fait parvenir un message par une voie détournée annonçant qu'il était sur le point de découvrir en quoi consistait le plan Nasser, sans plus de détails. Nous l'avons adjuré de sortir du pays dès qu'il le saurait. C'était il y a dix jours environ.

Il s'arrêta pour avaler un peu de Contrex. Malko était suspendu à son récit. Il imaginait l'angoisse de John Blake cherchant à transmettre ses renseignements. Dans un état superpolicien comme la Libye, ce n'était pas évident.

— Ensuite ? demanda Malko.

— Un matin où j'étais venu travailler très tôt, ce téléphone a sonné..., dit lentement le DDO.

Il désignait un appareil vert, à l'écart sur le bureau.

— Qu'a-t-il de particulier ?

— Il est réservé aux appels d'urgence des clandestins en difficulté, expliqua l'Américain. L'autre matin, donc, il a sonné. D'abord, sans parler, celui qui appelait a donné le code en tapant sur l'ébonite de son combiné. C'était celui de la Libye. J'ai répondu aussitôt et John Blake s'est identifié sous son faux nom. Il appelait d'un hôtel, d'une cabine et ne pouvait pas parler longtemps. Il m'a seulement dit qu'il allait apprendre l'essentiel du plan Nasser. Que celui-ci consistait en une opération majeure menée à New York, qu'il ne pourrait plus

communiquer, qu'il était surveillé, mais qu'il avait trouvé un moyen de sortir du pays.

— Il vous a dit comment ?

— Non. Je l'ai su à la dernière minute. Le médecin libyen qu'il avait retourné a prévenu un autre de nos clandestins, grâce à une boîte aux lettres morte. John Blake avait absorbé un cocktail de médicaments, le plongeant dans un état léthargique pendant plusieurs heures. Son ami, le médecin libyen, s'était occupé des démarches administratives, déclarant le décès comme une mort naturelle. Les musulmans ont coutume d'enterrer les morts très vite. Donc, cela pouvait paraître normal que le corps soit évacué immédiatement par avion. Athènes était la destination la plus proche. J'ignore les détails de l'opération en Libye. Je suppose qu'il a fait l'impossible pour que John Blake ne reste pas inconscient trop longtemps... Il devait être parfaitement lucide à son arrivée.

Le cercueil avait été percé de trous minuscules pour qu'il ne suffoque pas.

Malko se souvenait que les services spéciaux égyptiens, quelques années plus tôt, à Rome, avaient ainsi enlevé un opposant en le transportant dans une grande caisse. Les bonnes idées resservaient toujours...

— Qu'est-ce qui a dérapé ?

— Nous en sommes réduits aux hypothèses... avoua Charles Lawry. Je pense que Blake, pour obtenir des informations sur l'opération Nasser, a pris des risques, attirant l'attention des Services libyens. Ils ont éventé son stratagème au dernier moment et ont réagi aussitôt.

— Et le médecin libyen ?

— Je vous l'ai dit. Il a disparu. Là non plus, nous ne sommes sûrs de rien. Mais c'est une coïncidence troublante. A-t-il été imprudent ? Était-il surveillé ? Le coup du cercueil était très délicat, cela a demandé des complicités. Quelqu'un a pu parler...

Maintenant, le malheureux John Blake reposait à Arlington, à quelques kilomètres de Langley, sur une pente herbue réservée aux officiers de la CIA tombés au champ d'honneur.

L'autopsie menée aux USA avait démontré qu'il se portait comme un charme après sa traversée de la Méditerranée en cercueil et qu'il était bien mort en Grèce.

Malko ne voyait toujours pas ce qu'il était venu faire à Langley... L'Américain le fixa de ses yeux pâles.

— Voilà. Il reste que le plan Nasser est en train de faire « tic-tac » et que nous ignorons totalement de quoi il s'agit...

— Je voudrais pouvoir vous aider, avançâ Malko, mais...

Charles Lawry se leva, son habituel sourire chaleureux aux lèvres.

— Vous *allez* nous aider... Venez, le DG nous attend.

William Casey ressemblait un peu à Hitchcock avec sa lippe désabusée, son menton empâté et ses yeux bleus pleins d'ironie protégés par des lunettes à fine monture d'acier.

Malko était encore sous le charme lorsque Charles Lawry l'entraîna vers l'ascenseur afin de gagner la cafétéria située au sous-sol, pour y prendre une collation.

— Il est sympa, non, le directeur ?

— Très, approuva Malko.

Le directeur de la CIA l'avait gardé cinq minutes, sans cesser de tirer sur un « coiba », le cigare favori de Castro. C'était bien son seul point commun avec le dictateur cubain... Ancien de l'OSS, l'ancêtre musclé de la CIA, William Casey croyait aux mérites de l'action clandestine et de l'Humint⁽⁹⁾. Sous son règne, le budget des « Covert Opérations » était remonté à six cents millions de dollars par an. Il savait que le meilleur satellite espion ne lit pas dans le cerveau des gens. Aussi avait-il redonné vie à la Division des Opérations, lui laissant liberté de tout faire, sauf d'assassiner un chef d'état étranger sans son autorisation écrite...

Comme c'était le meilleur ami de Ronald Reagan, on lui flanquait une paix royale. Il avait rappelé tous les anciens de la Company virés durant le mandat de Jimmy Carter et la maison pétait le feu. Avant de quitter Malko, il avait bougonné :

— *You have to stop that bunch of crap of Nasser operation*⁽¹⁰⁾.

La cafétéria était presque vide, à part quelques analystes en train de boire subrepticement un Martini. Le dimanche, la CIA travaillait au ralenti. Malko commanda un pastrami-sandwich et une bière. De plus en plus intrigué.

— Qu'attendez-vous au juste de moi ?

Charles Lawry avait attaqué un hamburger de bon appétit.

— Il faut savoir en quoi consiste le plan Nasser et le stopper, dit-il.

— Pourquoi moi ? demanda Malko.

L'Américain lui adressa un sourire triste et haussa les épaules :

— Vous avez récupéré ce pauvre John Blake. Vous avez un droit de suite, en quelque sorte.

Malko n'avait encore jamais refusé une mission de la CIA. À la fois parce que cela l'amusait et aussi parce que son château de Liezen continuait à lui coûter un argent qu'il ne possédait pas... Entre les toitures, les planchers, les améliorations et la peinture, il n'en voyait jamais la fin. Et pourtant, il ne se résignait pas à l'abandonner. Lorsqu'il y coulait des lunes de miel avec sa fiancée Alexandra, plus

belle que jamais, il se sentait un roi. Même si lise la cuisinière, son mari et Krisantem représentaient tout le personnel d'une demeure qui en eut exigé le triple... Cependant, cette mission lui semblait relever plus de la voyance que du renseignement...

— Si je comprends bien, dit-il, cette enquête doit se dérouler à New York car je me vois mal débarquer à Tripoli...

— Exact, reconnut l'Américain.

— C'est du domaine du FBI, remarqua Malko. Je croyais que la Company n'avait toujours pas le droit d'opérer sur le territoire national.

Le Deputy Director eut un sourire ironique.

— Pour le Congrès, c'est vrai. Mais Mr Casey considère cette affaire comme une priorité absolue. Si quelque chose arrivait à New York par la faute des Libyens, c'est lui qui serait ridiculisé... Il refuse d'en laisser la responsabilité au FBI qui, pourtant, fait du bon travail.

En tant que directeur de la CIA, William Casey avait aussi la haute main sur la NSA, la DIA, les Services de Renseignements de l'Armée et le FBI.

— Donc, vous voulez que j'opère à New York ?

— Absolument. Vous avez déjà une chambre retenue au *Westbury*. C'est ce qu'il y a de mieux avec le *Carlyle* et le *Méridien*... Vous signez votre note quand vous partirez et vous me la faites envoyer...

Décidément, la CIA avait bien changé... William Casey, milliardaire à ses moments perdus, savait vivre. Malko connaissait le *Westbury* pour y avoir séjourné à ses frais... C'était le top de New York...

— Si seulement vous empruntiez une compagnie de chez nous pour repartir, ce serait parfait. Nos comptables n'aiment pas faire gagner d'argent aux étrangers...

— Dès que vous en aurez une qui m'offrira la même qualité qu'Air France, je n'y manquerai pas, promet Malko.

— Ce n'est pas tout, poursuivit William Casey. Nous possédons à Manhattan une « safe-house » au 46, 76^e rue Est où vous retrouverez vos amis, Chris Jones et Milton Brabeck. Comme votre enquête va se dérouler en partie aux Nations Unies, je vous ai préparé un contact avec une de nos « taupes ». Debra Fox, la fille d'un de nos anciens boss. Officiellement, elle fait partie de notre délégation auprès des Nations Unies. Elle vous attendra à l'arrivée du « shuttle⁽¹¹⁾ » de 11 heures. Vous voyagerez sous le nom de Jones.

— De mieux en mieux, dit Malko, mais je dois vous faire remarquer qu'il y a environ huit millions d'habitants à New York, sans compter Long Island et que cela va prendre du temps de les interroger tous... Si le FBI n'a pas abouti avec les moyens qu'il a, je ne vois pas ce que je peux faire...

— Le FBI a fait du bon travail de surveillance jusqu'à ce jour. Nous leur avons demandé de décrocher de notre objectif : Aziz Abdullah. C'est lui le fil qu'il faut tirer. Avec l'aide de Chris Jones et de Milton Brabeck, je veux que vous ne le lâchiez pas d'une semelle.

« L'opération Nasser doit avoir lieu le 4 juillet, d'après le message que nous avons intercepté. Nous sommes le 22 juin.

« Vous avez treize jours pour réussir...

CHAPITRE III

Malko aperçut, au milieu des gens qui attendaient les passagers du shuttle des Eastern Airlines Washington-La Guardia, une jeune femme brune en tailleur noir et blanc avec de grosses lunettes, brandissant une pancarte où était inscrit : *Mr Jones*.

C'était pour lui.

Il fendit la foule des touristes, rejoignant la porteuse de pancarte. De près, le tailleur s'avéra être de Valentino et il découvrit une femme ravissante, élégante jusqu'au bout de ses longs ongles rouges, avec une bouche épaisse presque phosphorescente et une curieuse mèche blanche tranchant sur le noir de jais de ses cheveux cascading sur ses épaules.

— Mr Linge ? demanda-t-elle d'une voix sensuelle savamment contrôlée. *I am Debra Fox*.

Elle lui tendit la main et serra la sienne, comme un homme, puis ôta ensuite ses lunettes et il découvrit deux yeux d'un bleu étonnant, très sombre.

— Je suis ravi de vous rencontrer, dit Malko.

Elle pivota, se dirigeant vers la sortie, révélant des hanches étroites et la courbure émouvante d'une chute de reins de bon aloi.

Une « Corvette » blanche décapotable, si basse qu'elle dépassait à peine du trottoir, était garée en face de la sortie des bagages. Pour une fois, New York en juin ne ressemblait pas à un sauna... Debra Fox tendit les clefs à Malko :

— Cela ne vous ennuie pas de conduire ?

Malko lui ouvrit la portière et elle s'installa sur les coussins de cuir rouge, révélant une partie de ses cuisses bronzées. La Vuitton de Malko occupait tout l'arrière. Il décolla du trottoir avec un ronronnement puissant et rejoignit le Van Vick Expressway.

— Donc, vous travaillez aux Nations Unies ? demanda Malko.

— Pas beaucoup, avoua en souriant Debra Fox. Je suis très libre. Ce qui me permet de rendre de petits services à la Company. Je crois que vous vous intéressez aux Libyens ?

— Exact, dit Malko. Qu'est-ce que vous savez d'eux ?

— Pas grand-chose, à vrai dire, fit-elle. Ils sont quinze à être accrédités aux Nations Unies. Depuis la rupture des relations

diplomatiques, ils ont fermé leur bureau du 866 United Nations Plaza et se sont repliés dans la 48^e rue. Dans leur building. Ils en sortent très peu. Je les vois parfois dans le louange des délégués. Leurs seuls amis sont les Marocains, les Algériens et quelques Turcs...

— Merci, dit Malko. Il faudra essayer d'en savoir un peu plus.

Il ralentit, englué dans le trafic allant sur New York.

— Le DDO m'a dit des tas de choses fantastiques sur vous, dit soudain Debra Fox. Vous êtes un véritable aventurier... C'est tellement excitant ! Mon père appartenait à l'OSS. C'était un ami de William Casey. Je suis du Texas, de Corpus Christi, mais j'adore New York.

La skyline de Manhattan se détachait maintenant sur un ciel bleu lumineux. Les cheveux noirs de Debra Fox flottaient dans le vent tandis que Malko se trainait sur l'énorme Triboro. Malgré la voiture décapotée, il pouvait sentir le parfum dont s'était arrosé la Texane, une senteur lourde, entêtante et sexuelle. Elle avait remis ses grosses lunettes, ce qui lui donnait un air rébarbatif. Il se demanda quel serait son rôle exact.

— Vous savez que cette mission peut comporter des risques.

Debra Fox eut un sourire carnassier :

— *I love that !* Je fais des concours hippiques et j'ai failli me casser le cou dix fois. Et puis, ajouta-t-elle, vous me protégerez...

Dix minutes plus tard, Malko arrêta la Corvette sur la 69^e rue, presque au coin de Madison.

Le portier du *Westbury* se précipita pour prendre les bagages. Debra Fox sembla soudain se souvenir de quelque chose.

— J'ai un message de Mr Chris Jones, dit-elle. Il doit vous appeler à 3 heures dans votre suite.

Il était midi trente. Debra Fox ajouta aussitôt :

— Allons déjeuner. Je meurs de faim.

Le Relais, sur Madison Avenue était toujours aussi bruyant, sympa et bien fréquenté. Seulement, il fallait hurler pour s'entendre, à cause du brouhaha des tables au coude à coude. Debra Fox avait descendu les deux tiers de la bouteille de Beaujolais et rangé ses grosses lunettes.

Sous la table, sa jambe frôlait souvent celle de Malko, probablement à cause du manque d'espace. Son regard bleu, quand il se fixait sur lui, avait une intensité presque gênante.

— Vous avez quelque chose à faire ? demanda Malko.

— Je suis à votre disposition, répliqua-t-elle de sa voix ronronnante. Ordre du DDO.

— Où habitez-vous ? demanda Malko.

— Comme vous, au *Westbury*. Depuis huit mois. Je n'ai pas encore réussi à trouver l'appartement de mes rêves.

Ils revinrent à pied, flânant le long de Madison. Il n'était que deux heures.

Dans le hall de l'hôtel, elle se tourna vers lui, avec un sourire complice, presque provocant.

— Votre suite ou la mienne ?

Sans lui laisser le temps de répondre, elle ajouta :

— La mienne. Il y a à boire. Nous préviendrons le standard.

Ils montèrent au onzième étage et Debra Fox fit entrer Malko dans sa suite. Partout des photos de chevaux. Par la porte ouverte, on apercevait la chambre où un gigantesque lit occupait presque toute la place. Debra Fox déboutonna la veste de son tailleur, révélant le haut d'un body de dentelle noire moulant une petite poitrine aiguë.

— Vous voulez boire quelque chose ? Une vodka ?

Apparemment, elle connaissait son dossier par cœur...

Après avoir versé deux vodkas elle revint s'asseoir à côté de lui sur le divan, en face de la télévision qu'elle avait allumée. Bien entendu, un dimanche après-midi, les programmes étaient débiles. Ils attendirent ainsi, sans beaucoup parler, dans une ambiance un peu crispée. Debra Fox jetait de brefs coups d'œil à Malko, toujours aussi intenses, croisait et décroisait les jambes.

Négligeant la télécommande, elle alla changer de chaîne, lui tournant le dos, se pencha, tendant le tissu de sa jupe sur sa croupe. Peu à peu l'atmosphère guindée se modifiait, s'électrisait. Malko commençait à penser moins au coup de fil de Chris Jones. À son tour, il se leva pour regarder les photos au mur.

— C'est mon cheval favori, expliqua Debra Fox désignant un étalon blanc.

Malko se tourna à demi et ils se retrouvèrent face à face, à quelques centimètres l'un de l'autre.

Debra Fox eut une drôle de petite grimace et dit d'un ton enjoué :

— *Welcome to New York !*

La superbe bouche carmin semblait magnétisée, comme un aimant. Malko avança un peu et leurs lèvres se joignirent. Légèrement, comme font parfois les Américains pour se dire bonjour, sans aucune connotation sexuelle.

Les lèvres de Debra Fox demeurèrent d'abord juste entrouvertes, inertes. Puis une langue aiguë avança timidement, effleurant celle de Malko tandis que le bassin de la jeune femme venait à la rencontre du sien. Tout cela ne voulait pas dire grand-chose, les Américains adorant le flirt.

Malko posa les mains sur les hanches minces et le regard de la jeune femme se voila. Leur « welcome kiss » se transforma en un vrai

baiser. De plus en plus passionné. Debra Fox se détacha, le regard noyé. Cette étreinte inattendue avait enflammé Malko. Il prit la jeune femme par la main et l'amena jusqu'à la chambre.

Nouveau baiser. Qui se termina sur le lit. Malko caressa un genou rond. Mais, lorsqu'il voulut remonter la jupe trop étroite du tailleur, Debra Fox le retint avec un sourire désarmant.

— Je suis très old-fashioned, murmura-t-elle.

Il n'insista pas et allait revenir aux choses sérieuses, lorsque les cheveux noirs de Debra balayèrent sa poitrine. Sa bouche descendit et se posa juste sous sa ceinture, appuyant fortement. Elle se redressa aussitôt avec un petit cri.

— *Oh my God*, je vous ai fait une marque !

Effectivement, le dessin de sa bouche semblait décalqué sur l'alpaga clair...

— Ce n'est rien, dit Malko, un peu agacé par cette désinvolture.

— Attendez !

Avec une dextérité désarmante, Debra débouclait déjà la ceinture Hermès et faisait glisser le pantalon le long de ses jambes. Puis, elle s'allongea sur le lit et sa bouche se posa sur la peau nue, juste au-dessus du slip. L'onde de choc de l'exquise sensation se répercuta dans toutes ses terminaisons nerveuses. Avant qu'il ne soit revenu de son émerveillement, les ongles rouges tiraient le bord du slip vers le bas. Puis la bouche de Debra Fox s'abattit avec douceur sur son sexe en plein réveil, l'engloutissant sans hésiter.

Il ne voyait plus d'elle qu'une masse de cheveux noirs avec cette curieuse mèche blanche qui s'abaissait et relevait régulièrement, tandis que le fourreau tiède de sa bouche s'activait de plus en plus loin.

Sa réaction quasi-instantanée sembla ravir la jeune Texane. Au bout d'un certain temps, il voulut la prendre, mais elle résista. Sa main gauche saisit celle de Malko et l'amena sur sa nuque, lui signifiant d'appuyer. Comprenant ce qu'elle souhaitait, il la saisit par la nuque et commença à accompagner le mouvement de va-et-vient, comme s'il la forçait à effectuer ce qu'elle faisait de si bonne grâce. Aussitôt, sans qu'elle cesse sa fellation, une sorte de gémissement filtra de sa bouche refermée autour de lui...

Elle s'activait de plus en plus, l'enfonçant au fond de son gosier. Son corps allongé sur le lit se mit à tressauter, à onduler. Pris au jeu, les doigts de Malko, crispés sur sa nuque, la pressaient de plus en plus. Sa langue dansait une sarabande si folle qu'il finit par exploser, tendu en avant, avec un long râle de plaisir. Se déversant dans la bouche complaisante de Debra qui ne le lâcha que bien plus tard.

Il devina ensuite, aux cernes sombres sous ses yeux, qu'elle avait éprouvé autant de plaisir que lui.

— Pourquoi ne vouliez-vous pas faire l'amour ? demanda-t-il.

Debra Fox eut un sourire désarmant.

— Je vous ai dit que j'étais old-fashioned...

Lorsque le téléphone sonna à trois heures pile, il décrocha aussitôt. La voix rocailleuse de Chris Jones lui réchauffa le cœur.

— Bienvenue à New York, annonça-t-il. On vous attend. Au parking Hertz, dans la 48^e rue. Entre First Avenue et York.

Après avoir raccroché, Malko demanda :

— Vous connaissez Hertz dans la 48^e ?

Debra Fox, en train de remaquiller sa bouche, s'interrompit :

— J'y gare ma voiture tous les jours... C'est à côté des Nations Unies.

Un policier en uniforme veillait devant le 315 de la 48^e rue East, la Libyan House, un building tout neuf de quinze étages, un peu en retrait, à deux blocs des Nations Unies. Malko ralentit avant d'entrer dans le garage en face.

Il conduisait la Corvette de Debra Fox et la jeune femme se trouvait à côté de lui, remaquillée, impeccable, le nez chaussé de ses grosses lunettes. À peine fut-il dans l'ombre du garage qu'une silhouette imposante surgit devant lui : Chris Jones. D'un bond, l'Américain sauta sur les sièges arrière et y recroquevilla ses cent quatre-vingt-douze centimètres. Il tenait à peine.

— Grimpez la rampe jusqu'au sixième, fit-il jovialement.

Debra Fox lui jeta un regard effaré. De près, il était vraiment impressionnant avec ses yeux gris, ses avant-bras comme des jambons de Virginie, ses cheveux hyper-courts et le holster qui dépassait de sous sa veste de toile rayée bleu et blanc. Il tendit à la jeune femme une main qui pouvait englober les deux siennes.

— *How are you Debra ?*

La jeune Texane poussa un petit cri, il venait de lui enfoncer ses bagues dans les doigts. La Corvette continuait à grimper en spirale dans la pénombre. Ils atteignirent le sixième étage, presque vide et Malko se gara devant une porte marquée « restricted ».

Déplié, Chris Jones lui allongea une claque dans le dos à lui faire craquer ses poumons et enveloppa Debra Fox d'un regard envieux et troublé.

— J'étais sûr que vous vous entendriez bien avec Mrs Fox..., dit-il d'un ton plein de sous-entendus. Venez, on va retrouver Milton.

Il poussa la porte de fer et ils débouchèrent sur une minuscule terrasse dominant la 48^e rue. La vue était sublime, englobant l'East River, quelques gratte-ciel sur York Avenue et la Trump Tower. Un homme était assis sur un pliant, torse nu, le dos rouge écrevisse. Il se

retourna et Malko rencontra les yeux gris bleu de Milton Brabeck, isolés dans un visage saumon.

— Putain de métier, fit le gorille.

Il se leva et broya les phalanges de Malko. Il était encore plus impressionnant qu'habillé, avec sa musculature de catcheur. Un holster à sa ceinture retenait un « 357 Magnum » nickelé. Il enveloppa Debra Fox d'un regard concupiscent.

— Ce sont toujours les mêmes qui se tapent le sale boulot, remarqua-t-il amèrement, mais ça fait quand même plaisir de vous voir depuis ces enfoirés d'Espagnols^{12}...

À son tour, il salua la jeune femme et cette fois Debra Fox eut la prudence de ne pas tendre la main.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda Malko.

Milton Brabeck soupira bruyamment.

— On se fait passer pour des gens du FBI... Avec la bénédiction de la Company. En face, dans l'immeuble moderne, ce sont les Libyens. Ils n'utilisent que deux étages, les autres sont vides. Il y a une seule sortie de garage. Penchez-vous, à droite.

Malko regarda vers le bas, et aperçut l'entrée d'un garage souterrain barrée en partie par un bloc de ciment. Deux poteaux cylindriques bloquaient la voie libre.

— Comment sortent-ils ? demanda-t-il.

— Les poteaux rentrent dans le sol, expliqua Milton Brabeck.

— Pourquoi avez-vous attendu tout ce temps pour m'appeler ?

— Vous vous seriez emmerdé, expliqua Chris Jones. Le gars qui nous intéresse, Aziz Abdullah, avait un déjeuner officiel avec l'ambassadrice du Nicaragua. On a suivi par acquit de conscience.

— Et maintenant ?

Chris eut un sourire mystérieux.

— Vous allez venir avec moi, on laisse Mrs Fox à Milton. Ils vont cuire ensemble.

Les deux hommes rentrèrent dans le garage et Chris appela l'ascenseur.

— On va à pied, dit-il, ce n'est pas loin.

Ils sortirent dans la 48^e rue, remontant vers la Seconde avenue, puis tournant vers le sud. Encore deux blocs. Malko dégoulinait. Chris Jones poussa la porte d'un restaurant chinois au coin de la 46^e intitulé : *Chef Chan*. Il faisait presque noir à l'intérieur. Ils prirent place dans un box et commandèrent du thé glacé.

— Que faisons-nous ici ? demanda Malko.

Chris arbora un sourire radieux.

— On a un copain chez les Libyens. Un Turc, je l'ai « tamponné » il y a quelque temps. Il s'occupe de leur sécurité. On lui donne un peu d'argent et on l'a vraiment décidé parce qu'il a de la famille en

Turquie... On lui a fait comprendre que s'il refusait de collaborer, nos homologues turcs pourraient leur causer des problèmes...

— Vous êtes ignoble, Chris, dit Malko.

— Oh, c'était juste une menace en l'air ! fit Chris, faux-cul. Tenez, le voilà.

La porte du restaurant venait de s'ouvrir sur un homme seul qui se dirigea aussitôt vers eux. Il tendit la main à Chris, salua Malko d'un signe de tête et s'assit.

— Voilà notre ami Tamkay, annonça Chris Jones.

Le Turc semblait très jeune, avec un visage fin et des cheveux frisés noirs. Il semblait nettement mal à l'aise et inquiet, regardant sans cesse en direction de la porte.

— Du nouveau ? demanda Chris d'un ton bonhomme.

— Le chauffeur voulait aller laver la voiture mais il lui a dit de rester là. Donc, il va sortir cet après-midi.

— C'est tout ?

— Oui.

— OK. Tu es un bon garçon.

Il fouilla dans sa poche et glissa un billet de 50 dollars au jeune homme, puis en laissa cinq sur la table pour le thé.

— On s'en va, tu restes un peu, fit-il. Si tu as un truc, tu m'appelles.

Ils ressortirent, frappés de plein fouet par le soleil féroce.

— Il ne sait pas tout, mais il nous fait gagner du temps, remarqua Chris Jones.

— Comment vous organisez-vous ? demanda Malko.

— On a un faux taxi, expliqua Chris. Pour l'instant, il est garé dans la Seconde avenue qui est nord-sud. Le bas de la 48^e rue est bloqué par des travaux. Aziz Abdullah est donc obligé de passer par la Seconde ou la Troisième... Milton va prendre le taxi. Je le préviendrai dès qu'il sortira.

Debra Fox se tenait à côté de Milton Brabeck qui lui avait cédé le pliant par pure galanterie. La jeune femme, vaincue par la chaleur, avait ôté la veste de son tailleur. Grâce au soutien-gorge rembourré, sa poitrine paraissait prête à jaillir de son nid. Chris Jones remplaça Milton, cuit à point. Ce dernier se rhabilla et disparut. Malko remarqua alors que Chris Jones avait un Motorola à la ceinture, permettant de communiquer avec son copain.

— Je peux vous être utile ? demanda Debra Fox.

— Oui, fit Chris. Nous, on ne l'a identifié que sur photos, vous, vous le connaissez. Dans une voiture, de loin, ce n'est pas évident.

Stoïque, la Texane reprit sa place sur le pliant, après un regard complice à Malko. Vingt minutes s'écoulèrent, ponctuées de concerts de klaxons. Soudain, Chris Jones poussa une exclamation :

— Attention, il va sortir !

Les poteaux cylindriques étaient en train de rentrer lentement dans le sol. Presque aussitôt, une Mercedes noire émergea du garage, avec une plaque diplomatique bleu-blanc-rouge. On distinguait très bien deux hommes à l'avant. Debra Fox, les jumelles collées aux yeux, la suivit.

— C'est celui qui est à côté du conducteur !

Chris dit quelques mots dans le Motorola et tendit l'appareil à Malko.

— Prenez la voiture de Mrs Fox et restez en liaison avec le taxi.

La Texane réagit avec une vitesse insoupçonnée. Dix secondes plus tard, la Corvette blanche dévalait la rampe dans des hurlements de pneus martyrisés.

Lorsqu'ils émergèrent dans la 48^e rue, la Mercedes avait disparu. Debra Fox n'eut pas le temps d'hésiter. La voix de Milton nasilla dans le Motorola.

— Ils remontent la 48^e et ils vont tourner dans Third Avenue, direction Uptown. Roulent assez vite. Si on se perd, rendez-vous à la safe-house.

Donc, Aziz Abdullah ne se rendait pas aux Nations Unies. Sinon, il aurait pris aussitôt la Seconde avenue pour rejoindre la Première. Debra Fox se faufilait habilement dans la circulation, essayant d'attraper les feux verts. Ce n'est que sur la Troisième, à la hauteur de la Soixantième que la Corvette se retrouva à côté d'un taxi jaune portant le signal « off duty », qui remontait vers le nord, Milton Brabeck au volant. La Mercedes roulait à un demi-bloc devant eux. Milton leur adressa un signe discret et la Corvette se plaça dans la roue du taxi. Hors du champ visuel des Libyens.

L'un suivant l'autre, ils remontèrent Manhattan... Soixante-dix, quatre-vingtième rue... Ils allaient à Harlem. Soudain, la Mercedes tourna à droite dans la 92^e rue. Elle descendit jusqu'à York Avenue, la traversa et plongea dans Franklin Delano Roosevelt Drive, la voie rapide bordant Manhattan à l'est jusqu'à son extrême pointe, la Battery. La circulation y était intense et ils perdirent de vue plusieurs fois la Mercedes.

— C'est bizarre ! remarqua Debra Fox, ils reviennent sur leurs pas.

Ils descendirent ainsi une vingtaine de blocs. La Mercedes libyenne se trouvait trois voitures devant eux. Soudain, elle ralentit et se mit sur sa droite. Comme si elle allait quitter le FDR Drive, mais il n'y avait aucune sortie indiquée. Malko n'eut pas le temps de se poser de question : la Mercedes des Libyens avait stoppé à l'extrême droite

du FDR Drive dans un concert de klaxons. La portière avant droite s'ouvrit et un homme incroyablement maigre, de très haute taille, en jaillit.

— C'est lui, c'est Aziz Abdullah ! fit Debra Fox, très excitée.

La Mercedes diplomatique repartait déjà, s'engouffrant sous le Cornell Hospital, dans la partie couverte surplombant à cet endroit le FDR Drive. Le Libyen escalada la rambarde de protection séparant la voie express de la 70^e rue, se terminant en cul-de-sac.

Debra Fox avait stoppé à son tour. Milton, coincé, avait dû continuer à suivre les Libyens. Déjà, les véhicules klaxonnaient furieusement derrière elle. Malko, d'un bond, sauta hors de la Corvette.

— Repartez ! cria-t-il.

La voiture blanche démarra. À son tour, il escalada la rambarde, se retrouvant dans la 70^e rue. Il vit Aziz Abdullah qui s'éloignait d'un pas rapide, déjà à une vingtaine de mètres. Il eut le pressentiment qu'il allait se retourner et se dissimula dans une encoignure. Le Libyen s'arrêta et regarda derrière lui, ne voyant que le flot des voitures sur le FDR Drive. Rassuré, il ralentit et continua vers la Première avenue.

Malko reprit sa traque, le cœur battant.

Où Aziz Abdullah allait-il le mener ?

On était à treize jours du plan Nasser. Les précautions prises par le Libyen prouvaient qu'il ne se rendait pas chez son tailleur...

CHAPITRE IV

Aziz Abdullah arriva au coin de la Seconde avenue et stoppa, Malko à vingt mètres derrière lui. Il s'arrêta devant une vitrine de soldes. Pourvu que l'autre ne prenne pas un taxi ! Même s'il en trouvait un immédiatement, il aurait du mal à le suivre dans la circulation de Manhattan. Il voulut sortir son Motorola et ne le trouva pas : perdu sans doute lorsqu'il avait enjambé la rambarde. En plus, il réalisa qu'il ne possédait pas le numéro de la safe-house de la CIA à New York. Impossible de récupérer rapidement Chris et Milton.

Dieu merci, le Libyen s'immobilisa à un arrêt de bus... Malko le dépassa et s'arrêta devant une vitrine, le surveillant dans le reflet. Le bus arrivait, direction Downtown. Ils y montèrent tous les deux, par des portes différentes. Le Libyen dominait tous les passagers. Sa taille, heureusement, le rendait facile à suivre. Il se retournait fréquemment, mais ne semblait pas avoir repéré Malko. Il descendit brusquement, alors que le véhicule allait repartir, au coin de la 54^e rue et Malko faillit le perdre.

S'éloignant aussitôt à pied, vers l'ouest. Cette fois, au coin de la Troisième avenue, il héla un taxi...

Malko n'eut que le temps d'en trouver un second.

— *Follow this cab*, dit-il.

Le chauffeur, un Grec jovial, se retourna, hilare.

— C'est votre femme ?

— Oui, fit Malko.

Il lui tendit un billet de vingt dollars et le chauffeur ne posa plus de questions. Le taxi d'Aziz Abdullah se dirigeait vers l'Hudson, traversant Manhattan d'est en ouest. Pendant vingt minutes ils se traînèrent dans la circulation démente du cross-town. Malko ne quittait pas le taxi des yeux afin d'être sûr que le Libyen ne descendait pas en marche. Ils dépassèrent la Sixième avenue, Broadway, puis la Septième avenue, enfin la Huitième, traversant Manhattan dans toute sa largeur.

— Tiens, votre femme s'est arrêtée, dit soudain le chauffeur à Malko.

Celui-ci lança dix dollars à son chauffeur et descendit précipitamment. Juste au moment où Aziz Abdullah émergeait de son

taxi pour traverser la Huitième avenue d'un pas pressé.

Malko partit derrière lui. Ce quartier était en pleine évolution. Les buildings modernes supplantaient peu à peu les vieilles brownhouses lépreuses couvertes d'échelles d'incendie rouillées. La chaleur était accablante et il fallait éviter les innombrables pièges des monte-charges ouverts sur le trottoir. Le quartier devenait plus misérable, peuplé de vieux juifs, de drogués, de déchets divers. L'Amérique pauvre. Les touristes ne se hasardaient pas dans ce coin. Une voiture de police, glaces ouvertes, passa à faible allure.

Le Libyen ralentit à la hauteur d'un minuscule jardin public à la végétation rabougrie, rongée par la pollution. Quelques arbustes, des bancs de pierre, des tables, un terrain de sport et un jardin d'enfants. Une plaque annonçait « Hell's Kitchen Square ». La cuisine de l'Enfer... Une statue de la Liberté peinte sur un mur vomissait des flammes de toutes les couleurs. C'était un des vieux quartiers de New York, jadis occupé par les plus pauvres des immigrés juifs.

Aziz Abdullah entra dans le square et s'installa sur un banc, en face d'une table octogonale en pierre ornée d'un damier à demi effacé. À côté, un clochard, allongé de tout son long, dormait sur un banc.

Un peu plus loin, un homme en costume élimé mangeait un hamburger, son attaché-case à ses pieds.

Malko traversa et se posta en face, de l'autre côté de la Huitième avenue, regardant les tristes vitrines de charcuterie kasher. Que venait faire le Libyen dans ce quartier perdu ?

Un homosexuel en veste de soie rose, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires enveloppantes, s'arrêta à côté de lui et soupira bruyamment. Malko gagna une cabine téléphonique d'où il appela le *Westbury* : la suite de Debra Fox ne répondait pas.

Il alla jusqu'à un liquor store où il acheta le *New York Times*, puis revint sur ses pas.

Son cœur se mit à battre plus vite : le Libyen n'était plus seul. Une femme aux cheveux très courts s'était installée en face de lui. Ils bavardaient à l'abri des oreilles indiscretes. Malko était trop loin pour identifier la femme. Il remonta jusqu'au carrefour suivant, et revint vers le square d'un pas nonchalant.

À son tour, il s'assit sur un banc et déploya son journal. Des gosses jouaient à côté de lui. Il n'osait pas se rapprocher plus. La femme qui bavardait avec Aziz Abdullah lui tournait le dos. Leurs paroles se perdaient dans le grondement de la circulation.

Dix minutes plus tard, alors qu'une jeune contractuelle en uniforme marron venait de s'installer en face de Malko avec un sandwich, le Libyen et l'inconnue se levèrent. Pas de poignée de main. Chacun partit de son côté. Le Libyen remontant la Huitième avenue vers le nord, la femme passant devant Malko. Ce dernier eut le temps

de la dévisager longuement tandis qu'elle attendait pour traverser. Une superbe walkyrie blonde, avec un nez retroussé, des traits durs, des yeux d'un bleu minéral enfoncés dans leurs orbites, et une grande bouche charnue.

Au moment où elle se lançait sur la chaussée, le déclic se fit dans la mémoire de Malko.

C'était Inge Klein, la terroriste de la Bande à Baader, qui, quatre ans plus tôt, avait attaqué le château de Liezen à la tête d'un commando, y mettant le feu et tentant de le tuer⁽¹³⁾. Il la revoyait en train de plonger un poignard dans le ventre de Vanya Alagos, une amie brésilienne de Malko qui avait osé lui résister.

Malko eut l'impression qu'on lui injectait du plomb fondu dans les veines. Que faisait Inge Klein à New York ? À l'époque, elle avait disparu à Rome, prétendant abandonner ses activités terroristes et il n'en avait plus jamais entendu parler.

Mais, visiblement, elle avait repris du service.

Inge Klein s'éloignait sur le trottoir opposé d'un pas rapide, vêtue d'un pantalon de toile ajusté qui mettait en valeur ses fesses rondes, de baskets et d'un blouson de toile. Il lui emboîta le pas, restant à distance respectueuse.

S'ils se trouvaient face à face, elle le reconnaîtrait sûrement. Elle tourna au bloc suivant et remonta ensuite la Neuvième Avenue vers le nord, dépassant la 60^e rue, là où elle prend le nom de Columbus Avenue. Ils passèrent devant l'Université Fordham, atteignant le New York City Theater, flambant neuf. Inge Klein s'engagea sur l'esplanade en face du théâtre. Il y avait là un café en plein air, élégant avec des parasols et des chaises en toile, fréquenté surtout par des comédiens et des danseurs. À cette heure, peu de tables étaient occupées...

L'Allemande en gagna une où se trouvait déjà un homme qui se leva vivement. Ils s'embrassèrent et s'installèrent très près l'un de l'autre, se plongeant aussitôt dans une conversation animée et visiblement tendre. L'homme, au visage banal, la cinquantaine, les cheveux courts, lui avait pris la main et souriait aux anges. Il semblait parfaitement inoffensif.

Malko contourna le café, gagna une table éloignée. Il hésitait à téléphoner à Debra Fox qui avait probablement regagné le *Westbury* car l'œil en éveil d'Inge Klein risquait d'être attiré par la Corvette blanche. Finalement, il se décida et appela le *Westbury*.

— Malko !

Debra Fox devait être assise sur le téléphone.

— Où êtes-vous ? demanda-t-elle aussitôt.

— Sur Columbus Avenue, dit Malko. Avez-vous le contact avec nos amis ?

— Non, dit-elle, mais vous avez la radio.

— Je l'ai perdue, expliqua Malko, pouvez-vous venir me rejoindre ?

— Bien sûr.

— Alors attendez-moi dans votre voiture, au coin de Columbus et de la 58^e. Même si vous me voyez, ne donnez pas signe de vie. OK ?

— OK.

Il revint à son poste d'observation. La conversation continuait entre Inge Klein et l'inconnu. De plus en plus tendre. Ils échangèrent un baiser prolongé. Puis il sembla à Malko que la jeune femme glissait à son compagnon quelque chose qu'il fit disparaître dans sa poche. Malko était intrigué par l'inconnu. Il semblait inoffensif, sûrement pas le genre d'homme à séduire une femme comme Inge Klein, passionaria du terrorisme. Ce couple était complètement disparaté...

Il transpirait sous le soleil et commença à guetter la Corvette blanche. Un quart d'heure plus tard, Inge Klein et son compagnon se levèrent. Malko n'eut que le temps de plonger derrière un parasol.

Ils s'éloignaient sur l'esplanade, tendrement enlacés. De nouveau, ils s'arrêtèrent et échangèrent un baiser. L'inconnu était plus petit qu'Inge Klein. Arrivés sur le trottoir, ils s'arrêtèrent. Et ce que Malko appréhendait se produisit : après un dernier baiser, ils se séparèrent !

Inge Klein traversa Columbus Avenue, vers Broadway, tandis que son compagnon remontait l'avenue sans se presser.

Il y avait un choix délicat à faire. Malko n'hésita pourtant que quelques secondes. Inge Klein, elle, risquait de le reconnaître, mais s'il identifiait l'inconnu, il remonterait la filière d'un cran. Alors, il décida de laisser filer l'Allemande qu'il regarda disparaître dans la foule et emboîta le pas à son « fiancé ».

Il le rejoignit un peu plus loin, à un feu rouge et l'observa mieux. Une tête d'Américain moyen, un peu chauve, les cheveux trop courts au-dessus des oreilles, le nez trop long, un torse maigre dans une chemisette blanche mal coupée, des pantalons sans forme. Style petit empylé...

Soudain, il aperçut de l'autre côté la Corvette blanche.

— Où est Abdullah ? demanda aussitôt Debra Fox. Vous l'avez perdu ?

— Non, non, dit Malko, je vous expliquerai. Je surveille l'homme à la chemise blanche, là-bas... Celui qui traverse.

Ils attendirent que l'inconnu gagne Broadway. Qu'il emprunta sans

se presser. Pour s'immobiliser au coin de la 61^e à un arrêt de bus. Quelques instants plus tard, il grimpa dans un bus descendant Broadway, suivi facilement par la Corvette. Ils dépassèrent Times Square et Malko repéra le compagnon d'Inge Klein alors qu'il quittait le bus à la 38^e rue. Il abandonna la Corvette et s'y engagea à pied. Elle n'était bordée que d'immeubles commerciaux spécialisés dans le prêt-à-porter. Presque avant d'arriver à la Septième avenue, l'inconnu pénétra dans un vieil immeuble de trois étages, le seul résidentiel de toute la rue, à la façade ornée d'échelles d'incendie rouillées.

Un peu plus loin dans la rue se trouvait le commissariat de Midtown Manhattan dont les voitures bleues étaient garées un peu partout.

Malko, du trottoir d'en face, observa l'homme. Il était en train d'ouvrir une boîte aux lettres dans le couloir de son immeuble, où il prit du courrier, y réenfournant des imprimés qui dépassaient de la boîte. Puis il disparut par une porte au fond.

Malko traversa aussitôt, repérant au passage la Corvette de Debra Fox qui arrivait à petite allure et entra dans l'immeuble, se dirigeant droit vers la boîte aux lettres d'où dépassaient les imprimés. Une plaque de cuivre était vissée dessus avec un nom gravé :

Henry J. Pickford.

La porte donnant accès à l'escalier était protégée par une serrure commandée par des interphones.

Il nota l'adresse et le nom puis regagna la Corvette. Avec la sensation d'avoir bien travaillé.

— Nous rentrons, dit-il à Debra Fox.

Malko avait hâte de parler de ses découvertes à la CIA. Apparemment Charles Lawry avait mis dans le mille en soupçonnant Aziz Abdullah. Ce qui l'inquiétait le plus était la présence d'Inge Klein à New York.

La base secrète de la CIA ressemblait de l'extérieur à une des innombrables brownstones alignées dans l'East Side, coquets petits hôtels particuliers vendus au poids de l'or... Mais un système sophistiqué de protection l'isolait de toute indiscrétion. Malko trouva Milton Brabeck prenant le frais-sur la petite terrasse d'où on apercevait la tour dorée du *Carlyle*.

— Où étiez-vous passé ? demanda le gorille. Je commençais à être inquiet. Chris est retourné à la 48^e rue.

— Je n'avais pas le numéro...

— Ah, *shit*, fit Milton en se frappant le front du plat de la main. J'ai oublié de vous le donner. C'est le 202 976 4926.

— Mais « 202 », c'est Washington ? remarqua Malko.

— Exact, il y a un petit montage... On demande Washington et cela sonne ici... Même le FBI n'est pas au courant. Cela protège notre « privacy ».

Malko nota et demanda :

— Vous avez un terminal d'ordinateur ici ? Relié à Langley, au fichier du terrorisme ?

— Oui. Pourquoi ?

— Tapez-moi le nom de Inge Klein. Une ex-terroriste de la Bande à Baader.

Milton redescendit dans un bureau encombré, s'installa devant le terminal et commença à taper sur le clavier. Malko observait, debout derrière lui.

L'écran demeura vide quelques instants puis les mots commencèrent à s'y imprimer à toute vitesse.

Klein, Inge. Née le 23 septembre 1956 à Dortmund. Allemagne Fédérale. Membre des Juso. 1 m 70, cheveux blonds, yeux bleus.

Extrêmement dangereuse, toujours armée, s'est évadée trois fois. Se déplace parfois sur une moto de forte cylindrée. Change souvent d'apparence physique. Très bonne tireuse au pistolet.

Repérée pour la dernière fois à Aden, Yémen du sud, en 1984. Est présumée retirée du terrorisme ou morte.

Voyage souvent avec un passeport italien au nom de Leonora Drago.

Le curser s'arrêta. Milton Brabeck avait lu en même temps que Malko.

— Pourquoi vous intéressez-vous à elle ?

— Je viens de la voir, dit Malko. Avec Aziz Abdullah.

— Où ça ?

— Sur la Huitième avenue.

— Vous l'avez suivie ?

Malko lui expliqua ce qui s'était passé. Milton Brabeck soupira.

— Et ces cons du FBI qui surveillent Abdullah depuis des semaines et qui n'ont rien vu...

— C'est peut-être la première fois qu'elle rencontre le Libyen, avança Malko qui n'en croyait pourtant rien. Mais j'ai autre chose à vérifier. Vous pouvez le faire cette fois avec le FBI. Il s'agit d'un Américain.

Il communiqua à Milton Brabeck le nom et l'adresse de l'homme aperçu en compagnie d'Inge Klein.

— On se retrouve ce soir, dit Malko. Je vous laisse travailler.

— Bon, je vais encore me faire passer pour un mec du FBI, soupira Milton, intérieurement ravi.

Malko achevait une longue conversation téléphonique avec Langley lorsqu'on frappa à la porte de sa suite. Jusqu'ici c'était un dimanche bien rempli.

Milton Brabeck arborait une mine réjouie.

— Ça y est, dit-il, je sais tout sur votre bonhomme. Grâce à la Social Security. Heureusement qu'il avait un numéro.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, ses longues jambes dépliées devant lui, et sortit un papier de sa poche.

— Voilà. Henry Pickford. 52 ans. Américain d'origine né dans l'Iowa, à Des Moines. Employé à la New York Port Authority. Deputy-Supervisor de la Division « Maintenance ». Un gratte-papier. Son bureau se trouvait auparavant au World Trade Center, pièce 3269 et il a déménagé dans le New Jersey, Journal Square. D'après les renseignements que j'ai pu glaner, personnage sans histoire, pas beaucoup d'amis. Femme morte d'un cancer il y a quelques mois. Aucune liaison féminine connue. Une de ses voisines prétend qu'il se drogue, qu'elle l'a vu dans un état bizarre, mais c'est tout.

Malko était perplexe. Quel lien y avait-il entre cet employé falot et une terroriste internationale ? Ce qu'il savait d'Inge Klein rendait peu probable une idylle normale. L'Allemande avait donc une raison pour prétendre être amoureuse de cet homme. Henry Pickford semblait inoffensif, mais présentait sûrement un intérêt aux yeux de la terroriste.

— Essayez d'en apprendre plus sur son job, demanda-t-il à Milton Brabeck.

Le gorille haussa les épaules.

— C'est vite fait... Il classe des plans et fait établir des devis d'entretien pour tout ce qui concerne les installations dépendant du port de New York.

— Est-ce qu'il s'occupe des aéroports ?

— De tout. De JFK Airport. La Guardia, tous les quais maritimes, les ports, les tunnels...

— Vous voulez qu'on le fasse interroger ? suggéra Milton, partisan des méthodes directes.

— Surtout pas, dit Malko. Attendons d'en savoir plus. S'il est complice il ne dira rien, et, de toute façon, si on y touche Inge Klein disparaîtra dans la nature. Il faut le surveiller, car il va sûrement la revoir.

« Pouvez-vous trouver une trace du passage d'Inge Klein par l'Immigration ? Grâce à son pseudo.

— On va essayer..., soupira Milton.

Malko consulta sa Seiko-quartz. Sept heures. Il appela Charles

Lawry, tomba sur un officier de permanence. Il ne pouvait plus faire grand-chose pour aujourd'hui. À part emmener dîner Debra Fox, pour la remercier de tout.

Debra Fox avait vidé à elle toute seule une bouteille de Dom Pérignon, et sa jambe enroulée à celle de Malko à leur table d'angle du *Polo*, le restaurant du *Westbury*, se faisait de plus en plus insistante. Chris et Milton avaient décidé de se relayer à la 48^e rue, afin d'effectuer une surveillance ininterrompue d'Aziz Abdullah.

— C'est fascinant ! fit-elle de sa voix roucoulante. Quel attentat peut bien préparer ce Libyen ?

— Dans treize jours, c'est la fête nationale, dit Malko et cela frapperait l'opinion si quelque chose se passait...

Il s'interrompt. Jackie Kennedy, ridée et desséchée, venait d'entrer dans le restaurant, accompagnée d'un grand jeune homme blond. Debra Fox l'enveloppa d'un regard amusé et méchant.

— Elle vieillit mal, dit-elle. Probablement parce qu'elle n'a jamais pensé qu'à l'argent.

Ses yeux d'un bleu profond se posèrent sur Malko et sa bouche esquissa un baiser. Puis, d'une voix naturelle, elle dit soudain :

— J'ai très envie de vous.

À peine dans l'ascenseur, elle se colla à lui. Malko glissa la main sous la jupe de son tailleur, découvrant qu'elle ne portait rien dessous et qu'elle n'avait pas menti. Elle s'appuya à la paroi.

— J'aimerais que vous me preniez ici, murmura-t-elle. Comme une putain.

Malko fut tenté de lui expliquer que les putains faisaient rarement l'amour dans les ascenseurs, mais préféra l'embrasser. Ils eurent du mal à franchir les quelques mètres qui séparaient l'ascenseur de la suite, accrochés l'un à l'autre. À peine entrés, ils se retrouvèrent sur le lit, et Debra lui administra une seconde fellation aussi exquise que la première.

Jusqu'à ce qu'il explose dans sa bouche...

Refusant obstinément de le laisser lui faire l'amour.

Elle disparut ensuite dans la salle de bains et revint avec une chemisette et un short de boxeur en soie mauve, qui la rendaient encore plus désirable.

Dans cette tenue, elle revint se frotter contre Malko. Il la sentit soudain secouée d'un spasme et elle jouit...

Intrigué, il osa lui demander :

— Pourquoi ne voulez-vous pas faire l'amour ?

— Je ne peux pas, dit-elle. Cela me fait trop mal. Ou j'ai peur que

cela me fasse mal.

— Comment cela ?

Elle alla se servir un J & B au bar avant de répondre.

— J'étais pendant deux ans avec un homme disons, très bien doté par la nature, expliqua-t-elle. Étant donné ses dimensions, j'avais besoin d'être excitée pour qu'il me prenne d'une façon agréable pour moi. Cela le rendait fou. Alors, il m'a violée pendant des jours et des jours, m'a déchirée, abîmée.

« Maintenant, je ne peux plus supporter qu'un sexe me pénètre. J'ai l'impression que je vais encore avoir mal. »

Malko l'attira contre lui et la serra dans ses bras. En dépit de son « infirmité », Debra Fox l'avait merveilleusement fait jouir.

— J'essaierai de vous apprivoiser à nouveau, promit-il.

— J'aimerais tant ! soupira la jeune Texane. Dans ma tête, j'en meurs d'envie, mais c'est plus fort que moi. Dès que je sens un homme prêt à me pénétrer, tous mes muscles internes se crispent. Alors, j'ai pris l'habitude de jouir autrement.

C'était un appel indirect. Quand il aventura la main sous la soie du short mauve, Debra ferma les yeux et poussa un petit soupir ravi. Il n'eut pas de mal à la mener de nouveau au plaisir. Qui la secoua comme une décharge électrique, avec un frémissement de tout son corps... Ils demeurèrent ensuite enlacés, sans dire un mot. Malko tombait littéralement de fatigue. Le jet-lag et le dimanche agité. Il s'arracha aux bras de Debra, se rhabilla, lui baisa la main et battit en retraite.

De retour dans sa suite, il s'endormit comme une masse, hanté par le profil inquiétant d'Inge Klein.

Chris Jones était en train de regarder les infos sur une télé Akai toute neuve à écran plat et carré lorsque Malko pénétra dans la safe-house de la CIA. Le gorille lui tendit sans un mot un télex en provenance de Langley. Leonora Drago était entrée aux USA trois mois plus tôt, en provenance d'Italie et avait donné une adresse dans Manhattan. Malko leva les yeux.

— L'adresse est fausse, bien entendu, laissa tomber le gorille.

— Vous avez vérifié ?

— Le FBI l'avait déjà fait.

— Ils n'ont pas intercepté Inge Klein ?

— Non... L'ordinateur a pataugé, ils se sont aperçus trop tard de son passage. Quand ils se sont rués à l'adresse qu'elle avait indiquée, elle était déjà dans la nature. Alors, ils ont fermé leur gueule pour ne pas se faire traîner dans la boue. Personne ne l'a liée à l'histoire

libyenne.

Avec Aziz Abdullah, cela changeait tout...

— Bien, dit Malko. Où est Henry Pickford ?

— À son travail. Comme tous les jours. Milton va le récupérer ce soir à cinq heures et demie et ne plus le lâcher. Il déjeune sur place, dans le New Jersey, avec ses copains de bureau.

— OK, dit Malko, vous resterez en planque à la 48^e.

— Autre chose, fit Chris Jones. Le FBI a intercepté une communication téléphonique de Aziz Abdullah. Il a rendez-vous aujourd'hui vers quinze heures avec quelqu'un au bar des délégués des Nations Unies.

— Un homme ou une femme ?

— Une femme. Mais on ne sait pas son nom.

— Vous avez des photos d'Inge Klein ? demanda Malko.

— Non.

— Bien, j'irai moi-même.

— N'y allez pas les mains vides, conseilla Chris Jones. Elle est foutrement dangereuse.

— Je sais, dit Malko, elle a déjà failli me tuer une fois. Seulement, maintenant, j'ai l'avantage de la surprise.

Il n'avait apporté aucune arme aux États-Unis, mais la protection des deux gorilles valait tous les arsenaux. Et, Malko, qui détestait la violence, n'était pas fâché de se retrouver les mains vides.

— À propos, fit Chris Jones, il faut que vous appeliez le DDO à propos de Pickford.

Le compte rendu de l'activité de la veille avait été transmis à Langley dès l'aube et se trouvait sur le bureau de Charles Lawry. Malko s'installa et composa le numéro de la ligne directe « protégée » du Deputy Director of Opérations.

— Vous avez fait du travail superbe, exulta Charles Lawry. J'ai fait étudier depuis ce matin le problème Pickford par quelqu'un qui connaît bien la structure du New York Port Authority.

— Et alors ?

La voix du DDO semblait venir de la pièce à côté. On n'aurait jamais cru qu'il se trouvait dans son bureau de Langley, à 600 kilomètres.

— Henry Pickford a accès à tous les plans des installations dépendant de la NYPA. Il est évident que si les Libyens veulent faire une action à JFK Airport, par exemple, le plan des installations leur sera d'un grand secours.

— Il n'y a pas que les aéroports, fit remarquer Malko. Une bombe

dans le Lincoln Tunnel, ce ne serait pas mal non plus... Si on peut dire...

Ce dernier abritait le trafic routier entre Manhattan West et le New Jersey, passant sous l'Hudson.

— Absolument, approuva l'Américain. Si on faisait exploser un camion chargé de dynamite au milieu, ce serait un beau bordel.

— Est-ce que la voûte pourrait céder ?

— Je l'ignore, je ne crois pas, avoua Charles Lawry. Il faut demander à des spécialistes. Et surtout faire parler cet Henry Pickford. Pour l'instant, il y a trop d'hypothèses possibles pour les contrer toutes. Il faut absolument affiner les cas de figure.

— Je vais m'y employer, assura Malko. D'après les informations du FBI – les écoutes – Aziz Abdullah doit rencontrer une femme cet après-midi aux Nations Unies. Il s'agit peut-être d'Inge Klein.

— *Good luck*, je vais dire au DG que le Plan Nasser est en bonnes mains, fit Charles Lawry avant de raccrocher.

Après cette conversation, Malko demeura pensif un long moment. Il avait déjà vu Inge Klein à l'œuvre : elle était redoutable par sa cruauté, son insensibilité, son courage et son intelligence. Mystique, elle s'était dévouée entièrement à sa cause et elle devait encore regretter d'avoir raté l'exécution de Malko.

Leur prochaine confrontation risquait d'être sanglante. Il se tourna vers Chris Jones.

— Chris, pourriez-vous me prêter un de vos gros pistolets ?

Le visage du gorille s'illumina et il prit dans son holster un Smith & Wesson 38 Spécial au canon bleuté de quatre pouces qu'il tendit à Malko, la crosse en avant.

— Tenez, fit-il, personne ne court plus vite que les projectiles de ce truc-là.

CHAPITRE V

Le bar des délégués au second étage de la partie nord du building des Nations Unies avait son atmosphère compassée habituelle. Ses grandes baies dominaient l'East River et la roseraie jadis offerte par les Soviétiques aux Nations Unies. Des délégués de tous les pays lisaient ou bavardaient à de petites tables, dans une salle au plafond de cathédrale tandis que dans la mezzanine du fond d'autres se restauraient à des prix défiant toute concurrence. Malko, embusqué dans un coin d'où il surplombait toute la salle sans être vu, observait l'entrée. Aucune trace de Aziz Abdullah. Debra Fox lui serra le coude.

— Vous croyez qu'il va venir ?

Grâce à elle, Malko était entré dans la zone réservée aux délégués sans aucun problème. Milton Brabeck attendait à l'extérieur dans le faux taxi. Debra Fox salua d'un sourire joyeux deux Noirs qui la dévoraient des yeux. La jeune femme arborait un tailleur de soie imprimée superchic, des escarpins et des bas malgré la chaleur de bête qui accablait New York.

Il était trois heures moins dix lorsque Aziz Abdullah apparut, seul, à l'entrée du lounge des délégués. Avec sa silhouette filiforme, on ne risquait pas de le rater.

Il échangea quelques mots avec un des gardes en uniforme bleu, fit un tour pour serrer des mains et s'installa finalement à une table ronde dominant l'East River. Imitant en cela tous les autres innocents diplomates qui tuaient leur ennui entre les séances du Conseil de Sécurité.

Cinq minutes plus tard, une brune sublime, à la cambrure sulfureuse moulée dans un pantalon de lastex clair assorti d'un boléro très court laissant son estomac à l'air libre, surgit à l'entrée du lounge. Le garde l'intercepta aussitôt et lui désigna la table où s'était assis le Libyen. Malko fut frappé par sa beauté. Des cheveux courts, très noirs, un nez retroussé, une bouche pulpeuse et de grands yeux verts filant vers les tempes. Elle ondula jusqu'à Aziz Abdullah qui déplia sa taille d'échassier pour l'embrasser.

— C'est elle ? souffla Debra Fox.

— Non, dit Malko, déçu.

Cela ne pouvait être Inge Klein. Même déguisée. Cette inconnue

n'avait pas plus de vingt-cinq ans et un look de cover-girl.

Il était intrigué par cette somptueuse apparition. Encore un couple bizarre. Aziz Abdullah l'avait embrassée sur les deux joues, et maintenant ils discutaient à voix basse. Pas une conversation d'amoureux. Malko les observait : la brune ressemblait à un mannequin, pas à une terroriste. Que faisait-elle avec le Libyen ?

À moins que ce ne soit tout simplement sa petite amie. Mais, même dans ce cas, elle pouvait être impliquée dans le plan Nasser.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Debra Fox.

— Rien, dit Malko. Lorsqu'elle va partir, je vais la suivre, avec le taxi. Vous, essayez de surveiller Aziz Abdullah. À qui il parle... S'il téléphone. Si vous avez quelque chose, appelez-moi à la safe-house.

— Bien, fit Debra Fox, visiblement déçue de laisser Malko partir sur les traces d'une aussi pulpeuse créature.

La conversation durait toujours. Ce n'est que vingt minutes plus tard que la superbe jeune femme se leva et prit congé du Libyen. Malko lui emboîta le pas. Elle sortit et héla un taxi sur la Première avenue en face de l'entrée des touristes. Milton était au volant du sien, garé en face de l'entrée principale des Nations Unies.

— C'est la fille brune, dit Malko.

Le gorille eut un gloussement cynique.

— Ça m'aurait étonné que ce soit un bossu...

Le taxi rattrapa le FDR Drive à la 59^e rue et ils filèrent vers le sud de Manhattan. Après le Manhattan Bridge, le taxi de l'inconnue tourna à droite et s'enfonça dans Canal Street, au sud de Greenwich Village. Cinq minutes plus tard, ils étaient dans Soho, ancien quartier industriel devenu le refuge des gens « in » et des artistes. Le premier taxi stoppa dans Mercer Street et la fille brune s'engouffra dans un vieil immeuble verdâtre. D'anciens ateliers transformés en appartements. Un escalier très raide menait au premier étage. Ils stoppèrent un peu plus loin et attendirent. Vingt minutes. Malko cuisait. La CIA n'avait pas été jusqu'à climatiser le faux taxi. Il se dit que Debra Fox avait peut-être du nouveau.

— Je vous laisse, dit-il à Milton. Essayez de savoir qui est cette fille. Rendez-vous à la safe-house.

Milton Brabeck semblait tout excité lorsqu'il débarqua dans le bureau où Malko avait attendu en vain un appel de Debra Fox, en regardant distraitemment les images qui défilaient sur l'Akai.

— J'ai droit à un J & B, annonça-t-il.

Malko en rentrant, déshydraté, avait bu presque un litre de Vichy Saint-Yorre. Le gorille sortit son carnet.

— J'ai eu du pot, dit-il, elle était dans l'annuaire. Elle s'appelle Carrie Fisher. Américaine 100 %. Cover-girl à l'agence Plaza 5. Elle a vécu en Libye pendant cinq ans et n'est rentrée qu'il y a à peine un an.

— En Libye ? Qu'y faisait-elle ? demanda Malko, suffoqué.

— Son père dirigeait le service de Sécurité de *l'Occidental Petroleum* à Tripoli. Elle allait au lycée international... Elle partage un grand loft avec une copine. Une chanteuse qui enregistre de la musique pop.

— Politique ?

— Rien pour le moment, mais je vais interroger Langley.

Il se mit à la console de l'ordinateur tandis que Malko appelait Charles Lawry, à qui il communiqua sa nouvelle information. L'Américain était ravi.

— Il semble que vous soyez arrivé au bon moment ! dit-il. Aziz Abdullah se remue beaucoup.

— Ce ne serait pas plus simple d'expulser ce Libyen ? suggéra Malko. Si nous n'arrivons pas à découvrir en quoi consiste le plan Nasser.

Charles Lawry eut un soupir agacé.

— Bien sûr, à la limite, on peut toujours le faire ! Seulement il va y avoir des problèmes avec les Nations Unies. Ils tiennent à leurs basanés comme à la prune de leurs yeux et, pour l'expulsion d'un diplomate, c'est à nous de prouver qu'il a une activité incompatible avec son statut. Or, pour l'instant, il n'y a aucune preuve : le FBI n'a rien ramené contre lui. Le fait d'effectuer une rupture de filature pour aller à un rendez-vous n'est pas un délit...

« Il faudrait donc fabriquer un dossier, ce qui est toujours ennuyeux...

« Je préfère mettre tous les moyens dont vous avez besoin à votre disposition. Le directeur a eu un meeting avec le chef du FBI : ils savent que nous travaillons sur le cas Abdullah et ils nous foutent la paix. »

Une demi-heure plus tard, Milton Brabeck réapparut et tendit solennellement une feuille sortie du terminal à Malko.

— Vous avez mis dans le mille !

— Qui est-ce ?

— Oh, c'est bien ce qu'on avait dit. Sauf qu'elle a été la maîtresse du colonel Kadhafi !

— Quoi !

Cette cover-girl sublime avec le fou libyen. Il avait beau savoir depuis son aventure tunisienne⁽¹⁴⁾ que Kadhafi était un homme à femmes, c'était stupéfiant.

— Expliquez-vous, demanda-t-il.

— C'est un rapport de la station de Tripoli qui dormait à Langley,

dit le gorille. Je vous ai dit que Carrie Fisher a vécu en Libye. Elle était fascinée, paraît-il, par la personnalité de Kadhafi et c'est arrivé aux oreilles de ce dernier. Il l'a invitée à plusieurs reprises, elle a accepté et, d'après les meilleures sources, il avait fini par la sauter une fois par semaine dans une petite chambre située dans les dépendances de la caserne où il habite. Et le type qui faisait la liaison, c'était notre Aziz Abdullah. À l'époque, il dirigeait la sécurité rapprochée de Kadhafi.

La boucle était bouclée. Malko passa mentalement en revue les éléments dont il disposait. Une « groupie » de Kadhafi, un terroriste libyen, une terroriste allemande et un « joker » : le mystérieux, et en apparence inoffensif, Henry J. Pickford. Si le rôle des autres pouvait se comprendre, celui de l'Américain était encore flou. Mais il avait sûrement une place importante dans le dispositif.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Milton.

— Pour le moment, nous essayons de localiser Inge Klein, dit Malko. C'est la seule dont nous ignorions l'adresse. Et la plus importante. Les autres ne vont pas s'envoler...

— Comment allez-vous la retrouver ?

— Par Henry Pickford. À mon avis, il va fatalement la revoir. Il ne faut donc plus le lâcher d'une semelle. Tant que nous ne connaissons pas la nature de ses rapports avec Inge Klein.

À ce stade, la moindre imprudence pouvait alerter les terroristes qui se mettraient alors en hibernation et tout serait à recommencer. Malko était euphorique. Pour une fois, une mission semblait se dérouler sans anicroches. Et en prime, il avait l'étrange et douce Debra Fox...

— Ce n'est pas très difficile pour Henry Pickford, remarqua Milton. Il sort dans une heure de son trou. J'allais partir pour le New Jersey.

— Eh bien, je viendrai avec vous, dit Malko. S'il rencontre Inge Klein, nous ne serons pas trop de deux.

Le « 38 Spécial » de Chris pesait d'un poids rassurant à sa ceinture.

Henry J. Pickford contemplait par la fenêtre de son bureau l'enseigne du Loew's New Jersey, sur Kennedy Avenue, qui annonçait *Poltergeist II*. Le vieux cinéma ressemblait à une église avec son étrange tour-clocher. Depuis une heure, Henry Pickford se sentait nerveux, et s'essuyait fréquemment le front. Il faisait de son mieux pour dissimuler son trouble, ne voulant pas attirer l'attention de ses collègues de la « Pathway, tracks and structure Division » au 8^e étage d'un petit bâtiment moderne construit au-dessus de la station Journal

Square du Path. Le métro reliant le World Trade Center au New Jersey. Machinalement, il tâta dans son porte-documents l'enveloppe jaune qu'il allait emporter avec lui. Il avait conscience de faire quelque chose d'illégal, mais se répétait que cela ne tirait pas à conséquence.

Il avait hâte aussi de retrouver Leonora, sa fiancée et de fumer sa dose quotidienne de crack. Maintenant qu'il en avait pris le goût grâce à elle, il ne pouvait plus s'en passer. Seulement, cela lui coûtait près de 40 dollars par jour, ce qui absorbait la moitié de son salaire.

À 5 h 20, il rangea ses papiers, ferma son tiroir, prit son attaché-case, salua ses collègues et se dirigea vers l'ascenseur. Il faisait un temps superbe et il eut presque envie de s'attarder sur l'esplanade de Path Plaza, près de la grande fontaine qui apportait un peu de fraîcheur au ciment. Mais d'un autre côté, il avait hâte d'être plus vieux de quelques heures.

Il descendit en courant les escaliers menant à la gare du Path. Un haut-parleur annonçait l'arrivée d'une rame en provenance de Newark. Dans dix minutes, il serait à Manhattan. Dieu merci, son déménagement de bureau n'avait pas changé ses habitudes, grâce au Path. Il ne mettait que dix minutes de plus pour rentrer chez lui. Il prit le wagon de tête, ne remarquant pas deux hommes qui attendaient sur le quai et montèrent en même temps que lui.

Milton Brabeck, qui avait étudié des photos de Henry Pickford prises au télé depuis que Malko l'avait repéré, n'avait eu aucun mal à l'identifier. Lui et Malko observèrent leur suspect pendant les dix minutes du trajet. La cohue était telle dans la plate-forme intermédiaire qui desservait tous les escaliers mécaniques du Path, qu'ils ne risquaient pas de se faire repérer.

Ils prirent tous les trois le gigantesque escalator à dix voies qui aboutissait au Path Corner, une des galeries marchandes souterraines du World Trade Center. Les dix escaliers mécaniques étaient en train d'ingurgiter des dizaines de milliers de voyageurs. À cette heure-là, tous les bureaux du coin se vidaient, jetant dehors près de cent mille personnes...

Henry Pickford arriva en haut de l'escalator et tourna à droite, s'arrêtant devant un marchand d'œilletons. À quelques mètres de Malko et de Milton Brabeck qui avaient continué jusqu'à la Chase, juste en face. Il sembla hésiter, regardant autour de lui. Le cœur de Malko battit plus vite. Inge Klein allait sûrement surgir de la foule. Là, cela deviendrait plus délicat...

Henry Pickford s'éloigna à contre-courant de la foule, vers la

sortie du World Trade Center.

— Tiens, c'est bizarre, remarqua Milton Brabeck, il devrait reprendre tout de suite le BRT direction Uptown pour rentrer chez lui. Vous avez du flair, décidément.

L'employé de la NYPA traversa le hall du *Vista Hôtel*, occupant une partie du rez-de-chaussée d'une des tours, sortit et grimpa dans un taxi.

Le faux taxi de Milton était garé à dix mètres de là. Les deux hommes eurent juste le temps de s'y jeter, Malko à l'arrière. Le taxi qu'ils suivaient fila d'abord vers l'ouest, puis effectua un demi-tour, avant de s'engouffrer dans le tunnel passant sous Battery Park et rejoignant FDR Drive, direction Uptown. Ils remontèrent le long de l'East Rive à petite allure à cause de la circulation. Parfois même au pas.

Enfin, le véhicule transportant Henry Pickford quitta le FDR Drive par la 79^e rue, puis remonta jusqu'à la Seconde Avenue. Henry Pickford se fit déposer au coin de la Première avenue et de la 76^e rue. Il s'engagea à pied dans la rue qui se terminait en cul-de-sac sur le FDR Drive.

— *Himmel* ! jura Malko, il va nous refaire le coup du Libyen.

— Je fais le tour, proposa aussitôt Milton Brabeck. Par l'entrée de la 78^e.

— Non, dit Malko, si celui ou celle qu'il doit retrouver voit un taxi à l'arrêt sur le FDR Drive, cela semblera suspect. Attendez ici.

Henry Pickford était déjà presque au fond de la rue. Malko le suivit. Heureusement il y avait pas mal d'animation, des gens sur le trottoir, des enfants et Pickford ne se retournait pas. Arrivé à la rambarde métallique qui séparait l'impasse de FDR Drive, l'Américain s'y accouda, serrant son attaché-case contre son coude, la tête tournée vers les voitures qui arrivaient du haut de la ville. Visiblement, c'est là qu'il avait rendez-vous... Malko n'osait pas s'approcher plus, et se dissimula derrière une benne à ordures.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Cinq minutes plus tard, deux coups de klaxon retentirent, surmontant le grondement de la voie rapide. Il vit Henry Pickford sursauter et se pencher en avant. Presque aussitôt une voiture se détacha du flot descendant, se serrant contre la rambarde. Une BMW avec des glaces noires. Celle de l'avant droit était ouverte... Malko vit un bras se tendre vers l'extérieur. La BMW était à quelques centimètres d'Henry Pickford, qui sortit si précipitamment de son porte-documents une grosse enveloppe jaune que celui-ci tomba à terre...

L'enveloppe fut happée par le bras émergeant de la voiture. Presque aussitôt une enveloppe beaucoup plus petite jaillit de la glace entr'ouverte et atterrit à terre, à côté d'Henry Pickford.

La voiture redémarrait.

Malko parvint à apercevoir un bout de la plaque : bleu-blanc-rouge, diplomatique, les deux derniers chiffres étant 27...

Déjà le véhicule avait été avalé par la circulation... Henry Pickford avait ramassé son enveloppe et regardait furtivement autour de lui. Il remonta la 76^e rue d'un pas rapide, se retournant tous les dix mètres et sauta dans le premier taxi qui arrivait... Malko rejoignit celui de Milton en courant.

Furieux.

— Ils nous ont baisés ! annonça-t-il.

— Vous l'avez vue, elle ?

— Je ne suis même pas sûr qu'elle était là, avoua Malko. Il ne faut plus le lâcher. Maintenant, je suis certain qu'il est dans le coup.

— Et si on l'amenait chez nous pour une petite conversation ? suggéra Milton Brabeck d'un air gourmand. Un salaud comme ça, moi, je lui arracherai les tripes.

— Nous ne sommes pas la Gestapo, dit Malko et il vaut mieux, de toute façon, employer la ruse. Tant que nous n'aurons pas retrouvé Inge Klein, nous sommes en position d'infériorité. C'est elle la plus dangereuse.

— Et Aziz Abdullah ?

— Lui, nous savons où le trouver...

Le taxi s'engagea dans la 42^e rue, qui était en double sens, filant à nouveau vers l'ouest.

— Il rentre, commenta Milton Brabeck.

Malko se demandait ce qu'Henry Pickford avait bien pu donner à l'homme de la BMW. Ce qu'il avait reçu était évident : de l'argent. Mais en échange de quoi ? La méthode du rendez-vous prouvait amplement qu'on avait affaire à des professionnels.

Le taxi tourna dans la Septième Avenue, puis dans la 38^e rue ; Henry Pickford rentrait bien chez lui.

Ils continuèrent un peu et Milton gara son taxi devant le commissariat. Un flic lui intima l'ordre de circuler et le gorille lui fit presque avaler sa carte du « Treasury Department ». Nettement de mauvaise humeur. Malko était descendu, surveillant la fenêtre de l'appartement d'Henry Pickford. La nuit était presque tombée.

— Ah le salaud ! fit Milton Brabeck. Il est sûrement en train de compter son pognon...

— Au pire, dit Malko, on ira lui rendre visite demain, à son bureau, si rien ne débouche.

Il ne voyait que trop bien ce qu'un homme comme Pickford pouvait apporter à des terroristes : la possibilité de préparer un attentat dans les moindres détails.

— Faites l'impossible pour savoir à quoi correspond le morceau de

numéro que j'ai relevé. Une BMW avec « 27 » à la fin.

Il regarda la fenêtre allumée au troisième étage. Le seul fil conducteur de cette affaire qui avait déjà fait un mort, le malheureux John Blake. Tué dans son cercueil.

Qui serait le suivant ?

Il lui restait onze jours pour résoudre l'énigme du plan Nasser.

Milton sortit de son taxi et le rejoignit.

— On décroche ?

Malko fixait la fenêtre allumée de l'employé du New York Port Authority. Se disant que Debra Fox l'attendait pour une soirée agréable, qu'il faisait affreusement chaud et qu'il donnerait une aile de son château pour une douche...

— Non, finit-il par dire. On reste.

CHAPITRE VI

— Il a éteint !

Malko qui somnolait au fond du taxi se redressa en sursaut. Milton Brabeck ne quittait pas des yeux la fenêtre d'Henry Pickford. Un peu plus tôt, il avait ramené des sandwiches qui paraissaient en caoutchouc, d'un « delicatessen » voisin. Le taxi garé tous feux éteints passait complètement inaperçu, mais la chaleur pénétrait par les glaces ouvertes, le transformant peu à peu en sauna.

Au bout de la rue, les voitures de police n'arrêtaient pas de partir et d'arriver et des policiers en manches de chemise bavardaient sur le trottoir. Il était près de dix heures et Malko avait décidé de décrocher à onze.

Milton avait obtenu par téléphone une nouvelle information qui embrouillait encore plus le puzzle. Le chiffre « 27 » de la BMW correspondait, pour le corps diplomatique, à l'Allemagne de l'Est. Malko qui connaissait la prudence de la « stasi⁽¹⁵⁾ » voyait mal des barbouzes de Berlin-Est se commettre directement avec une terroriste recherchée comme Inge Klein... C'était donc un nouveau contact inattendu pour l'innocent Henry Pickford. Hélas, il ne fallait plus s'étonner de rien : un retraité de l'US Navy avait été arrêté récemment pour avoir livré les codes secrets de la Navy pendant dix ans au KGB... Afin de payer sa maison dans le Maryland.

La minuterie s'alluma soudain dans le couloir de l'immeuble d'Henry Pickford. Malko retint son souffle. Quelques instants plus tard, l'employé de la New York Port Authority apparut et s'éloigna à pied vers la Huitième avenue.

Milton Brabeck lançait déjà son moteur.

Ils attendirent un peu et virent deux jeunes gens, surgis de la pénombre de la 38^e rue, passer devant eux, Malko descendit et partit à pied derrière Henry Pickford. Ce dernier avait tourné à gauche dans la Huitième et attendait à un arrêt de bus, rejoint par les deux jeunes, style « Angels » avec leurs bérets pleins de médailles, leur bracelets de cuir noir cloutés et leurs T-shirts peinturlurés. Des Portoricains ou des latinos... Le taxi était en place quand le bus arriva, direction Uptown. Henry Pickford et les deux jeunes y montèrent.

Le bus s'ébranla en direction de Central Park West, s'arrêtant tous

les dix blocs. À droite, c'était la masse sombre du parc, à gauche de majestueux immeubles nés avec le siècle. Ce quartier avait été jadis le plus élégant de New York. Maintenant, c'était le domaine des « junkies » et les buildings, mal entretenus, se désagrégeaient peu à peu.

Henry Pickford descendit à l'arrêt situé en face de la 105^e rue, traversa et continua à pied vers le nord.

— *Shit*, il va chez les négros, fit Milton, toujours un peu raciste...

Harlem commençait vers la 110^e rue, la zone intermédiaire était occupée depuis peu par des Portoricains. Henry Pickford n'allait pas à Harlem. Il tourna dans la 107^e rue bordée de petits brownstones décrépis avec de grands escaliers extérieurs menant à des rez-de-chaussée surélevés. Leurs marches étaient encombrées de gens assis et cela se bousculait encore plus sur les trottoirs. Uniquement des hommes. Le faux taxi dut ralentir, coincé par une voiture et aussitôt un jeune Noir en T-shirt se précipita et passa la tête par la glace ouverte, montrant à Malko sa paume tendue où se trouvaient trois cylindres rouges.

— *Top quality, man, only twenty-five*⁽¹⁶⁾.

Comme Malko ne réagissait pas, le Noir ressortit sa main et s'attaqua à la voiture suivante.

— C'est du crack, expliqua Milton Brabeck. Une saloperie pas possible. De la cocaïne-base qu'on fume. Ça vous démolit un mec en trois semaines.

La 107^e rue grouillait de marchands de drogue. Les voitures faisaient la queue, bloquant la circulation, certaines immatriculées dans le New Jersey. Derrière eux, une grosse limousine bleue aux glaces opaques, qui faisait bien huit mètres de long, était assaillie par une vraie meute de dealers noirs et portoricains...

— Le crack rend paranoïaque, commenta Milton. Ça agit en cinq secondes, alors que la coke sniffée met quinze minutes à atteindre le cerveau. Et c'est vachement moins cher : dix à vingt-cinq dollars le « vial »⁽¹⁷⁾, contre soixante-quinze pour un gramme de coke même pas pure.

— La police ne fait rien ? demanda Malko.

— Il y en a partout, des crack-houses, fit Milton désabusé. À ce prix-là... il faudrait un flic derrière chaque habitant de cette putain de ville... En plus les dealers le coupent avec de la cacahuète pilée et gagnent trois fois plus de fric.

Malko reporta son attention sur Henry Pickford. L'Américain continuait à avancer, écartant les dealers sur le trottoir. Ils étaient bloqués.

— Je descends, dit-il à Milton.

Aussitôt, il fut harcelé par des dizaines de types très jeunes,

proposant toutes les variétés possibles de drogue, un vrai supermarché en plein air. Des couples s'isolaient brièvement dans les courettes, sous les escaliers, échangeaient quelques billets contre une dose et se séparaient. Ça se bousculait, ça négociait à voix basse, avec des regards inquiets, des traits tendus, des démarrages brusques sans raison apparente.

Henry Pickford était arrêté devant une grande affiche proclamant : « *Combat es efectivo contra cucarachas...* {18} »

Cela donnait l'ambiance du quartier...

Écartant encore plusieurs dealers, Henry Pickford arriva en face d'une petite épicerie portoricaine au nom poétique de « Angel y margaritas ». Cette fois, il n'attendit pas. Un grand Portoricain en T-shirt rouge sortit de la boutique et l'entraîna un peu à l'écart. Il avait bien quinze centimètres de plus que Pickford. Ils discutèrent quelques instants puis s'éloignèrent de l'autre côté de la rue et montèrent dans la carcasse d'une vieille voiture sans roues.

Moins d'une minute après, ils en rassortirent, se séparant aussitôt.

— Ça y est, il a fait le plein, murmura Milton Brabeck qui avait rejoint Malko après avoir garé son taxi.

Henry Pickford s'éloignait d'un pas pressé dans Columbus Avenue. Il atteignit un endroit calme et s'assit sur les marches d'un immeuble abandonné aux ouvertures condamnées. Malko et Milton le virent distinctement tirer une sorte de cigarette en carton de sa poche et l'allumer, puis la fumer la tête rejetée en arrière...

— Dans une minute, il sera « out », murmura le gorille.

Henry Pickford demeura immobile, une fois sa cigarette terminée, la tête appuyée à la balustrade métallique, comme s'il dormait. Milton Brabeck se pencha vers Malko et dit à voix basse :

— Vous ne connaissez pas cette saloperie... En ce moment, il se sent fantastiquement bien. Puis dans un quart d'heure il aura envie de vomir et aussi un besoin incoercible de prendre un autre « vial »... L'effet ne dure pas longtemps.

Malko rengaina sa déception. Ce n'était pas ce soir qu'Henry Pickford le conduirait à Inge Klein. L'employé de la New York Port Authority se releva et s'éloigna d'un pas titubant.

— On lâche ? interrogea Milton.

— On continue, fit Malko. On ne sait jamais.

— Bon, je vais chercher la voiture, fit Milton Brabeck, attendez-moi là.

Henry Pickford était à une dizaine de mètres devant eux. Soudain, deux hommes dépassèrent Malko. Des tignasses frisées, T-shirts bariolés, des jeans. Courant dans le quartier. Arrivés à la hauteur de Henry Pickford, ils ralentirent, l'encadrèrent, échangeant, semble-t-il, quelques mots avec lui.

Malko les observa, intrigué. Et soudain il reconnut les deux « angels » qui avaient pris le bus avec Henry Pickford. Sans leurs bérets. Il n'eut pas le temps d'intervenir. Tous se passa très vite. L'un des jeunes gens se glissa derrière Henry Pickford. D'un geste rapide, il lui saisit les deux bras, les ramenant dans son dos et l'immobilisant. Une brusque coulée d'adrénaline inonda les artères de Malko.

— Milton !

Le second jeune homme sortit de sa botte un couteau. Il prit son élan et, de toutes ses forces, le planta dans le ventre d'Henry Pickford, la lame à l'horizontale !

Malko s'était mis à courir. Absorbé par son meurtre, l'assassin ne l'avait pas encore vu. Changeant de tactique, il balaya le cou de sa victime d'un geste ample, lui tranchant la gorge. D'où il était, Malko vit le sang jaillir ! À ce moment celui qui tenait Henry Pickford l'aperçut et Malko l'entendit distinctement avertir son compagnon.

— *Chouf*⁽¹⁹⁾ !

Les deux meurtriers détalèrent déjà. Les rares témoins de la scène étaient en train de disparaître prudemment. Dans ce quartier, on ne s'étonnait pas des règlements de compte.

Malko se précipita vers le corps étendu, sortant son « 38 Spécial ». Il fut doublé par Milton Brabeck, revenu sur ses pas à son appel, qui poursuivait déjà les deux hommes.

— Stop ! hurla-t-il. Police.

Ils coururent encore plus vite.

Milton Brabeck avait dégainé son « 357 Magnum ». Tout en courant, il tira en l'air. La détonation fit trembler les murs, mais les fuyards, parvenus au carrefour suivant, tournèrent dans la 106^e rue, vers Central Park. Zigzaguant entre les gens en train de prendre le frais, ils se mirent à hurler « Police ! Police ! ». Milton Brabeck vit soudain se dresser devant lui une barrière de visages basanés hostiles. Sciemment, les badauds se plaçaient entre les deux assassins et lui, l'empêchant de tirer. Il en bouscula un d'un coup d'épaule, en écarta d'autres mais perdit du terrain. Un gros Portoricain au T-shirt en loques lui fit un croche-pied et il dut se retenir pour ne pas lui mettre une balle dans la tête.

— Ils viennent de tuer quelqu'un ! cria-t-il.

Les autres n'en avaient cure : la police, c'était l'ennemi... Une boîte de bière vide rebondit sur son épaule.

Ceux qu'il poursuivait, d'un ultime effort, atteignirent la Cinquième avenue, la traversèrent pour escalader la clôture de Central Park et se perdre dans l'obscurité !

Milton Brabeck, essoufflé, en parvenant de l'autre côté de l'avenue, ne vit plus que la végétation épaisse. Aucune chance de les retrouver. Ivre de rage, il repartit en sens opposé. Déjà, des sirènes de

police convergeaient de tous les côtés vers la scène du meurtre.

— *He is dead !*

Malko regarda le visage livide d'Henry Pickford. Lorsqu'il était arrivé à sa hauteur, l'Américain agonisait, vidé de son sang par ses hémorragies internes et l'horrible blessure de sa gorge. Impossible de lui sortir un mot...

Le coin grouillait de voitures de police et les dealers s'étaient tous évanouis dans la nature. Un des policiers s'approcha de lui.

— Vous avez assisté au meurtre ? Ils ont essayé de le voler ?

— Non, dit Malko, c'était une exécution. Ils ne l'ont même pas fouillé...

Un détective du Homicide Squad venait de trouver quatre cents dollars en cash dans la poche d'Henry Pickford... On jeta une couverture sur le cadavre au moment où Milton Brabeck réapparut.

Il montra sa carte du Secret Service à deux policiers appartenant au Homicide Squad du 24^e Precinct. Expliquant que l'homme qui venait d'être tué était sous la surveillance du FBI, et d'autres agences fédérales. Malko prit Milton à part.

— Les deux assassins étaient des Arabes, je les ai entendus parler... Ceux qui ont pris le bus avec lui, tout à l'heure. Ils avaient enlevé leurs bérets... Il faut aller chez lui tout de suite, ajouta-t-il. Prenez ses clefs.

Milton Brabeck expliqua le problème aux deux policiers et revint vers Malko accompagné d'un détective du 24^e Precinct.

— Il vient avec nous, dit-il.

C'est le détective du 24^e Precinct qui tira de sous le matelas d'Henry Pickford une enveloppe jaune gonflée de billets, fermée par un élastique. Il se mit à les compter : quarante-cinq billets de cent dollars...

— C'est l'argent qu'il a reçu cet après-midi, dit Malko.

Ils continuèrent à fouiller l'appartement. Sans rien trouver d'intéressant. La conviction de Malko était faite. Henry Pickford avait été assassiné parce qu'il avait fini de rendre service. Il ne les mènerait plus à Inge Klein et c'était probablement la terroriste allemande qui avait commandité son meurtre.

Toujours prudente.

Sans la présence de Malko et de Milton sur les lieux du crime, le meurtre d'Henry Pickford aurait passé pour un banal crime crapuleux

dans un quartier chaud de New York. Personne ne se serait posé de questions...

Il n'y avait plus qu'à reprendre l'affaire à zéro... Malko se maudissait de n'avoir pas choisi de suivre Inge Klein, la veille.

Ils regagnèrent le *Westbury*. Il fallait à présent enquêter à la New York Port Authority pour tenter d'apprendre ce qu'Henry Pickford avait donné en échange de cinq mille dollars...

Malko appela immédiatement Charles Lawry chez lui pour le mettre au courant des derniers développements de la situation.

— Vous aviez raison, dit-il, nous avons affaire à une opération complexe. Il semble qu'Aziz Abdullah ne soit que coordinateur. La présence d'Allemands de l'Est sur place complique encore les choses. Si nous ne découvrons pas ce que Pickford vendait, il faudra vous résoudre à frapper les Libyens.

— Je sais, reconnut l'Américain, mais vous avez encore onze jours devant vous. Je fais le nécessaire pour que la New York Port Authority coopère totalement à votre enquête.

Malko raccrocha et se rapprocha de la fenêtre, regardant les buildings brillamment illuminés. Quelle menace planait sur Manhattan ?

Une plaque de cuivre annonçait : Bureau of Public Security-2nd Floor. À quelques minutes des tours gigantesques du World Trade Center, Journal Square ressemblait à une petite ville de province. Léon Storman, le responsable de la sécurité à la NYPA, avait été prévenu par la CIA et reçut Malko chaleureusement dans son bureau du second étage. Un gros homme avec une énorme chevalière et des cheveux grisonnants. Complètement dépassé par la situation.

— Avez-vous une idée des documents qu'Henry Pickford aurait pu communiquer à des terroristes ? demanda Malko, après avoir accepté une tasse de café insipide.

Léon Storman secoua lentement la tête, accablé.

— Aucune, Sir, et je ne comprends rien à cette histoire ! Moi-même, je connaissais Henry Pickford depuis des années. Il était dans la compagnie depuis dix-huit ans. J'ai son dossier ici. Un type sans histoire, charmant, serviable et honnête, mais pas très brillant.

— Vous saviez qu'il se droguait ?

— Non. J'ai interrogé ses collègues de bureau. Ils m'ont dit que ces derniers temps, ils avaient quelquefois trouvé Henry bizarre. Il avait des malaises, des sueurs froides. Un jour, il était parti subitement au milieu de la journée. Ils ont mis cela sur le compte de la mort de sa femme... Il y a six mois. Cela l'avait beaucoup frappé. Mais la drogue,

jamais... Il ne fumait pas beaucoup. Il ne buvait pas. D'ailleurs, à la fin de l'année, il devait devenir le supervisor de toute sa division. Tout le monde était très content de lui...

Dans ce petit bureau climatisé d'un modeste building du New Jersey on avait du mal à imaginer un complot, et encore moins un employé modèle comme Henry Pickford mêlé à des terroristes internationaux... Décidément, ce métier réservait bien des surprises... Malko but encore un peu de son ignoble café et dit :

— Et pourtant, Henry Pickford a vendu à un groupe de terroristes internationaux se préparant à commettre un attentat à New York des documents dont ils avaient besoin. Il a reçu cinq mille dollars en échange.

Léon Storman sembla s'affaïsser.

— Je ne pense qu'à cela depuis ce matin ! dit-il et je n'arrive pas à comprendre.

— Quel était exactement son rôle ? interrogea Malko.

— Il collationnait toutes les demandes de réparations ou d'entretien de toutes les installations qui dépendent de nous. Cela pouvait être refaire la piste d'un aéroport, changer les rails d'un métro, vérifier la voûte d'un tunnel, ou draguer un chenal...

— Il avait accès aux problèmes de sécurité ?

— Hélas, fit Storman. Il était au courant de tout ce que nous achetions dans ce domaine, puisqu'il en assurait l'entretien.

Un ange passa et s'enfuit, épouvanté. Léon Storman transpirait à grosses gouttes malgré la climatisation.

— Il n'y a aucun moyen de savoir à quoi il s'est intéressé, ces derniers temps ? insista Malko.

Storman secoua la tête.

— J'ai interrogé tous ses collègues de bureau et son supervisor. Ils n'ont rien remarqué. Henry Pickford n'avait besoin de personne pour effectuer une reproduction de plans ou de documents. Il en faisait d'ailleurs sans arrêt, dans l'accomplissement normal de son job.

Henry Pickford avait emporté son secret dans sa tombe.

— Il avait toute ma confiance, avoua Storman. Il était si patriote...

Silence. Une voiture de police passa en hurlant avenue du président Kennedy. Le climatiseur ronronnait doucement.

— Il fréquentait une dangereuse terroriste, continua Malko.

— Je pensais que depuis la mort de sa femme il n'avait plus personne dans sa vie ! fit l'Américain. J'étais à l'enterrement, il paraissait très choqué...

Il s'était vite remis. Malko le revit, enroulé autour d'Inge Klein.

— Donc, vous ne pouvez pas m'aider ? conclut-il.

Léon Storman eut un geste d'impuissance.

— Il y a des centaines de possibilités. Je n'ose même pas y penser.

Et il est impossible de surveiller en permanence les aéroports, les ponts, les tunnels, les dizaines de kilomètres de quais du port de New York.

C'était évident. Malko se disait que si une femme comme Inge Klein s'était donné la peine de « tamponner » l'employé du New York Port Authority, il y avait une raison précise... Et quelqu'un lui avait indiqué la marche à suivre. Elle n'était pas tombée sur Henry Pickford par hasard.

Le gros homme le regardait, accablé.

— J'ai envoyé une circulaire à tous les agents qui dépendent de moi en leur demandant d'être très vigilants, de signaler toute anomalie, dit-il enfin.

Malko se leva.

— Je vous remercie. Vous pouvez me joindre à l'hôtel *Westbury*.

Storman le raccompagna jusqu'à Journal Plaza. Malko descendit prendre le Path, songeur. La seule personne connaissant Aziz Abdullah susceptible de parler était Carrie Fisher, la cover-girl amoureuse de Kadhafi. Et cela n'allait pas être facile de la « tamponner ». S'il échouait, le plan Nasser allait continuer à faire « tic-tac ». Il fallait qu'il trouve un moyen d'entrer en contact avec elle. Sans éveiller sa méfiance.

CHAPITRE VII

Le petit groupe brandissait des pancartes antiapartheid, sur Dag Hammarskoeld Plaza, à peu de distance des Nations Unies, en face du building massif abritant le consulat d'Afrique du sud à New York. Depuis le matin de ce mercredi 25 juin, l'Assemblée générale des Nations Unies discutait de l'Apartheid.

Des garçons et des filles, jeunes pour la plupart, quelques Noirs, des intellectuels et des gens plus âgés. Ils n'étaient pas plus d'une vingtaine mais faisaient du bruit comme cent, dominant le grondement de la circulation sur la Première avenue. Grâce à un porte-voix, le leader exhortait les rares passants, pressés et abrutis de chaleur, à se joindre à eux.

Sans grand succès.

Quatre policiers installés dans une voiture observaient la manifestation, philosophes. Tant qu'ils se contentaient de crier, ils ne devaient pas intervenir... L'un des policiers se tourna vers son copain.

— Tu as vu la fille brune avec la pancarte « *Freedom for all* » ? Je me la ferais bien. Qu'est-ce qu'elle fout dans cette connerie...

Son équipier approuva, dévorant des yeux une superbe brune en jeans avec un T-shirt blanc marqué *black is beauty* qui laissait à l'air son estomac, des cheveux très noirs et des yeux verts étincelants. Ses seins lourds, libres sous le T-shirt, déformaient le slogan. Elle se tenait au premier rang et semblait une des plus excitées. Cela faisait déjà presque une heure qu'ils vociféraient, attendant en vain l'apparition d'un responsable sud-africain. La brune était une des plus acharnées à le réclamer. Soudain, deux hommes sortirent de l'immeuble. Impressionnants, des armoires à glace en chemise à manches courtes, les yeux protégés par des lunettes noires, des allures de tueurs. Ils s'approchèrent à pas lents des manifestants et les bras croisés, commencèrent à les dévisager sans aménité. L'un d'eux cria :

— Voulez-vous foutre le camp, bande de tarés !

Il regardait plus particulièrement la fille brune :

— Toi, tu peux rester et venir avec moi. Tu verras que je baise mieux que tes connards de nègres...

Son copain renchérit aussitôt :

— T'es vraiment une salope de « nigger-lover », tu peux pas baiser

avec des Blancs...

La brune devint livide de rage. Elle bondit vers les deux hommes et hurla sous leur nez :

— Je vous interdis de m'insulter. Salauds de racistes !

Le plus grand ricana :

— Moi, je suis pas raciste, j'aime bien baiser une petite Noire de temps en temps.

— Vous n'êtes que des animaux ! cria-t-elle.

Les autres manifestants conspuaient les deux hommes mais personne ne s'était aventuré à faire plus, étant donné la carrure des deux inconnus. L'un d'eux se rapprocha encore de la jeune fille et voulut lui arracher sa pancarte. Elle l'esquiva.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle. *Help* !

Personne ne bougea parmi les manifestants. Encouragé par cette passivité, le grand balèze saisit le manche, sous les ricanements approbateurs de son alter ego. Puis, de la main gauche, il effleura la poitrine de la fille brune. Celle-ci poussa un glapissement horrifié et lui allongea un violent coup de pied dans le tibia.

Le gorille poussa un cri de douleur.

— Sale petite conne !

Du coup, il lui arracha la pancarte dont il brisa le manche sur son genou pour en jeter ensuite les deux morceaux par terre.

Hystérique, la fille se retourna vers la voiture de police.

— Regardez ce salaud, il m'attaque.

Un des flics eut un signe évasif signifiant qu'il ne désirait pas intervenir. Folle de rage, la brune revint vers son agresseur et lui envoya de nouveau un coup de pied, puis, comme il continuait à ricaner, elle voulut le gifler. Ses ongles tracèrent une traînée rouge sur sa joue.

— Salaud ! hurla-t-elle.

— Attends un peu, petite garce, gronda le gorille.

D'un geste rapide, il lui saisit les poignets d'une seule main et de l'autre lui allongea une gifle à lui décoller la tête ! La fille brune demeura pétrifiée, la joue écarlate, les yeux pleins de larmes. Un silence de mort était tombé sur la petite manifestation. Le second gorille avança, les bras croisés.

— Il y en a qui ne sont pas contents ?

Personne ne bougea. Sauf un homme blond qui fendit la foule et marcha sur celui qui avait giflé la fille.

— Vous êtes une brute ! dit-il.

De toutes ses forces, il lui expédia un crochet au foie.

Le gorille se plia en deux avec un « han » de douleur. Son copain se rua aussitôt vers l'inconnu et le frappa à son tour, d'un coup de poing dans la mâchoire qui le fit tourner sur lui-même.

— Laissez-le ! hurla la fille, remontant à l'assaut.

Les deux hommes commencèrent à frapper méthodiquement l'homme blond. Sans se préoccuper de quelques manifestants qui tentaient de s'interposer. Ses lunettes noires volèrent à terre et l'un d'eux les écrasa sous son talon. Il réussit à riposter, encore, mais déjà son nez saignait et ses coups se faisaient plus faibles. Celui qui avait frappé la fille lui allongea un coup de poing dans l'estomac et il vomit un jet de bile.

— Arrêtez ! Vous allez le tuer ! cria la fille.

Les autres manifestants, désorientés, continuaient à venir en aide à l'homme blond, sans grande efficacité, dans une mêlée confuse.

L'homme blond parvint à saisir un des deux gorilles à bras-le-corps, mais aussitôt, le second lui fit un étranglement et le jeta à terre, commençant à le bourrer de coups de pied.

— Vas-y ! encouragea son copain, finis-le, ce pédé !

La fille essaya encore de le griffer, mais voyant qu'elle n'était vraiment pas de taille, partit en courant vers la voiture de police.

— Venez ! cria-t-elle. Ils vont le tuer.

Placide, un des policiers se dirigea sans se presser vers les deux hommes en train de frapper leur victime à terre.

— Arrêtez ! ordonna-t-il.

— Il nous a attaqués, protesta vertueusement un des deux gorilles.

— Ce salaud m'avait frappée, jeta la fille brune. Il m'a défendue.

— OK. OK, fit le policier. Tirez-vous.

À regret, les deux gorilles battirent en retraite vers l'immeuble. Le policier aida leur victime à se relever. Sa chemise était déchirée, maculée de vomissures, le côté droit de son visage enflé, sa bouche saignait et il se tenait le côté avec une grimace de douleur.

— *You OK, Sir ?* demanda-t-il.

Sans même attendre sa réponse, il retourna vers sa voiture, lançant à la fille :

— Vous feriez mieux de vous tirer, un jour cela finira mal. Ces types sont dangereux.

— Je me plaindrai à la Ligue des Droits de l'Homme, glapit-elle.

Tous les autres manifestants s'étaient dispersés. Elle s'approcha du blessé et, tirant un mouchoir, commença à éponger sa lèvre abîmée.

— Je ne sais pas comment vous remercier ! dit-elle. Vous avez été formidable. Vous avez vu ces salauds de flics...

— Ce n'est rien, dit l'homme blond.

Elle le regarda, pleine d'inquiétude.

— Il faudrait aller à l'hôpital.

L'inconnu fit une grimace.

— Je ne suis pas assez mal pour cela, mais j'ai besoin de prendre une douche et de me reposer un peu.

— Je vais vous accompagner chez vous.

— J'habite Washington, mais je vais retourner à mon hôtel...

— Non, non, fit-elle. Venez chez moi, je vais m'occuper de vous.

Elle l'avait pris par le bras et l'entraînait vers la Première Avenue. Il se défendit mollement.

— Je ne veux pas vous envahir, je me sens bien maintenant.

Déjà, elle avait hélé un taxi. Elle l'y poussa et donna une adresse dans Soho, avant de recommencer à tamponner la lèvre blessée de son sauveur.

— À propos, fit-elle, je m'appelle Carrie Fisher. Et vous ?

— Malko Linge.

— Vous n'êtes pas américain ?

— Non, autrichien, mais je vis en partie ici. Que faites-vous à New York ?

— Je suis cover-girl.

— Vous êtes sud-africaine d'origine ?

— Non, mais je m'intéresse aux problèmes politiques et au tiers monde. Vous n'avez pas l'air bien...

— Si, si, dit Malko.

Le taxi roulait à toute vitesse sur le FDR Drive et il avait envie de vomir. De près, Carrie Fisher était encore plus belle que de loin. Des yeux verts en amande pleins de vie, une bouche à faire rêver le plus rétrograde des juges de la Cour Suprême et un corps inouï de sensualité, avec ses seins lourds qui tanguaient au rythme du taxi.

Ce dernier finit par stopper dans Mercer Street, en face du loft où elle habitait.

Carrie Fisher l'aida à monter un escalier en forme d'échelle et ils débouchèrent dans un espace qui tenait du hall de gare, de l'atelier et de la galerie d'exposition. Des toiles abstraites au mur, des ampoules nues qui pendaient du plafond et, comme seul meuble, un grand canapé arrondi moderne en velours brodé noir de Roméo. L'endroit ressemblait à un appartement récemment déménagé. Ils furent salués par une sono poussée à fond. Sur une estrade, une fille aux cheveux blonds délavés hurlait devant un micro, accompagnée par une sorte de spectre livide qui tapait sur un piano comme un sourd. Ils ne levèrent même pas la tête à leur arrivée. Carrie se retourna vers Malko.

— C'est ma copine, Joyce, cria-t-elle. Nous partageons ce loft. Elle est super et chante vachement bien.

C'était le grand chic à New York de vivre dans ce genre d'atelier désaffecté loué à prix d'or. Au moins, on y avait de l'espace... Carrie poussa Malko dans une chambre contrastant avec le living. Un immense lit Tiffany, signé aussi Roméo, recouvert de soie mauve brodée de fils d'or, posé à même le sol. En face d'un superbe meuble en laque noire. Ses panneaux coulissants découvraient une télé et un

ensemble hi-fi Akai, un bar et même un petit coffre-fort. Une création de Claude Dalle sortie de Neiman Marcus, le Department Store le plus chic des USA. Des valises et des affaires étaient empilées dans tous les coins. Des photos de Carrie presque nue couvraient les murs, encadrant un gigantesque poster de Kadhafi collé au mur.

— Installez-vous, dit-elle.

Elle le fit s'allonger sur le lit, lui cala la tête sur des coussins, comme une mère attentive, puis commença à défaire les boutons de sa chemise. Elle poussa un cri en découvrant une grosse ecchymose sur son côté.

— *My God !*

— Ce n'est rien, assura Malko. Vous n'avez pas pris de coup, vous-même ?

Elle inspecta son T-shirt déchiré et d'un geste plein de simplicité, le fit passer aussitôt par-dessus sa tête, découvrant de lourds seins en poire aux aréoles à peine marquées. Elle examina son torse, vierge de tout hématome et sourit à Malko.

— Je ne vous choque pas, j'espère ! J'ai tellement l'habitude de me mettre à poil devant des photographes pour mon métier...

— Vous êtes sublime ! dit Malko.

Elle rit.

— Ça va, vous êtes cool...

Elle acheva de lui ôter sa chemise, puis s'attaqua à son pantalon, en piteux état lui aussi. Avec des gestes d'infirmière, découvrant de nouveaux bleus.

— Vous devez avoir affreusement mal, soupira-t-elle. Sans vous, ce type m'aurait massacré. *Thank you.*

Sa bouche se pencha sur lui et elle l'embrassa, très chastement.

— Il va falloir que je rentre..., avança Malko, hypocritement.

— Je vais vous nettoyer tout cela, d'abord, dit-elle et il faut vous reposer.

Elle disparut dans la salle de bains et revint avec une sorte de grosse cigarette roulée, qu'elle alluma et mit d'autorité dans la bouche de Malko.

— Fumez ça, ça vous remontera...

Il tira une bouffée : c'était du haschich...

— Je vais au drugstore sur Broadway, dit Carrie. Détendez-vous. Je ne travaille pas aujourd'hui. Je ferai des spaghetti tout à l'heure, si vous avez faim.

Dès qu'elle se fut éclipsée, Malko éteignit son joint et alla le jeter dans les WC. Les glapissements de Joyce avaient cessé et un silence total régnait dans le loft. Il se détendit, maudissant la force brutale de Chris et Milton... Ils avaient eu beau contrôler leurs coups, leur énergie était telle qu'ils lui avaient fait vraiment mal. Ce qui ajoutait à

l'authenticité de son montage... Apparemment, Carrie Fisher avait marché à fond.

C'est en mettant son téléphone sur écoute clandestine que l'idée leur était venue. La veille, mardi, ils avaient surpris une conversation de Carrie Fisher rameutant quelques amis pour la manifestation anti-Apartheid. Occasion superbe pour Malko d'entrer dans le jeu sans éveiller ses soupçons.

Il se recoucha. Il était dans la place, mais le plus dur restait à faire.

Il ignorait tout de Carrie Fisher, à part sa relation avec Aziz Abdullah, et même si la cover-girl était impliquée dans le plan Nasser. Dans ce cas rester chez Carrie comportait le danger de se trouver nez à nez avec Inge Klein.

Dans l'état d'esprit de quelqu'un assis sur une caisse de dynamite, il explora ses affaires sans rien trouver. Il était sagement dans son lit lorsqu'elle revint, les bras chargés de paquets, radieuse.

— Finalement, nous sommes tous les deux, annonça-t-elle. Joyce est sortie avec son copain.

Carrie Fisher n'aurait pas fait fortune dans la restauration. Ses spaghetti étaient à moitié cuits et complètement infects. Seule la salade et le café étaient mangeables. Ils avaient fait la dinette dans la chambre et maintenant, un casque aux oreilles, la jeune femme écoutait de la musique, les yeux fermés. Elle s'était absentée un moment et ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel. Malko était sûr qu'elle se droguait.

Il observait son corps onduler sensuellement au rythme de « beat ». Elle ôta l'appareil et lui adressa un sourire épanoui, le regard un peu flou.

— Je suis contente que vous soyez là, dit-elle. C'est marrant, nous ne nous connaissons pas, mais je me sens vachement bien avec vous. Parce que je sais que vous pensez comme moi. C'est abominable, l'Afrique du Sud.

— Absolument, dit Malko.

Carrie Fisher continua dans la foulée.

— Et il y a les Palestiniens aussi, et tous les Arabes. Il y a tant d'injustice envers eux.

— Bien sûr, approuva Malko. Mais comment vous intéressez-vous à tous ces problèmes ?

— J'ai vécu en Libye, dit-elle. Et j'ai rencontré des gens merveilleux là-bas.

— Vous avez connu Kadhafi ?

Elle rit.

— Oui. Vous ne me croyez pas ?

— Si.

— Il m'a emmenée sous sa tente en plein désert, expliqua-t-elle, au milieu de sa tribu. C'est un homme extraordinaire. Un saint. Quand je pense que nous avons un salaud comme Reagan qui ne pense qu'à faire la guerre !

— Kadhafi aussi, remarqua Malko.

Carrie Fisher lui jeta un regard douloureux.

— Vous aussi, vous êtes mal informé ! Il est obligé de se défendre. La CIA a tenté de le faire assassiner des dizaines de fois. C'est un vrai pacifiste et un homme qui respecte les femmes.

Malko lui sourit.

— On dirait que vous êtes amoureuse de lui...

Une lueur de défi passa dans les yeux verts de Carrie Fisher.

— Je l'ai été.

— Mais pourquoi étiez-vous en Libye ?

— Mon père dirigeait la sécurité d'*Occidental Petroleum*. Il avait été volontaire. Il en avait assez de son job à New York.

— Qu'est-ce qu'il y faisait ?

— La même chose mais pour la New York Port Authority.

Malko eut du mal à demeurer impassible. Henry Pickford travaillait pour le même organisme et avait un lien avec Inge Klein. Carrie Fisher connaissait Aziz Abdullah, terroriste notoire. Cela faisait beaucoup de coïncidences.

Le père de Carrie Fisher pourrait peut-être les aider à moins que, lui aussi, ne soit un kadhafiste convaincu.

— Il est toujours en Libye ? demanda Malko.

— Non. Il est mort. Crise cardiaque. Il avait pris sa retraite à Péoria, dans l'Illinois. Je ne l'avais pas revu depuis longtemps.

— Pourquoi ?

— Il trouvait que j'étais trop pro-Kadhafi. Nous nous sommes violemment disputés un jour à Tripoli.

— Et à part la politique, demanda Malko, vous aimez votre métier de cover-girl ?

— Je vends mon cul et ma gueule, répondit-elle, parce que ça me rapporte beaucoup d'argent... Je voulais aller passer mes vacances en Libye, mais le State Department m'a refusé mon passeport. Les fils de pute...

Par moments, elle parlait comme un charretier...

— Et vous ? demanda-t-elle.

Malko avait préparé sa légende avec soin.

— J'appartiens à un « think tank » économique à Washington. Nous réfléchissons sur les grands problèmes du tiers monde. Notre

organisation est basée à Vienne. Je suis venu à New York pour trouver des sponsors.

Elle se pencha sur Malko et son sein nu s'écrasa sur lui.

— Et vous m'avez sauvée.

Leurs visages se trouvaient à quelques centimètres l'un de l'autre. Elle l'embrassa. Mais ce n'était plus le chaste baiser de son arrivée. Carrie s'allongea, remuant doucement contre lui. Puis d'un geste audacieux, elle dégagea son sexe emprisonné dans son slip et commença à le masturber avec l'habileté due à une longue habitude. Lui devait se contenter de caresser le tissu rêche de son jeans.

Tout à coup, elle s'interrompt avec un petit rire.

— Nous sommes idiots, on se croirait sur le siège arrière d'une voiture.

Elle souleva les jambes et fit glisser tranquillement le jean jusqu'à ses chevilles puis s'en débarrassa, découvrant un triangle d'astrakan d'un noir brillant. Malko voulut la caresser. Très vite, elle l'arrêta et l'attira sur elle.

— Ne cherche pas à me faire jouir de cette façon, dit-elle, je n'y arrive pas. Viens.

Il plongea en elle comme dans un puits brûlant. Un délice. Même étendue, ses seins somptueux pointaient vers le ciel. Pendant quelques secondes, il oublia le parcours compliqué qui l'avait mené dans ce lit pour ne plus penser qu'au plaisir de prendre cette superbe femelle qu'il ne connaissait pas quelques heures plus tôt.

Les jambes de Carrie se nouèrent autour des siennes en une « prise » qui le verrouillait à elle hermétiquement. Ses mains étaient crispées dans son dos, sa respiration sifflante. Elle gardait la bouche ouverte, et sa langue s'enroulait avec douceur contre la sienne, contrastant avec la furie qui embrasait le bas de son corps. Son bassin se balançait comme un métronome, enfonçant Malko chaque fois un peu plus. Pas des mouvements d'une grande amplitude, mais des saccades douces qui massaient son clitoris tout en la faisant profiter de la pénétration. Malko, respectant son rythme, lui faisait l'amour lentement, ne bougeant presque pas, abuté en elle. Dès qu'il accéléra, elle se mit à gémir et en quelques coups de reins, il la fit jouir.

Dieu merci, il avait pu se retenir...

Il eut du mal à défaire l'étau de ses jambes. Elle lui jeta un regard noyé et inquiet.

— Mais qu'est-ce que tu veux ?

— Te faire l'amour différemment, dit-il, avant de s'enfoncer dans son ventre par-dérrière.

Elle eut une secousse de tout son corps et gémit :

— Attention, tu me fais mal comme ça.

Il modifia légèrement sa position et très vite, Carrie retrouva son

rythme. Le visage dans les draps, la croupe surélevée, elle se donnait avec ferveur, reproduisant involontairement une des photos d'elle épinglées sur le mur. Malko réalisa qu'elle jouissait pratiquement sans interruption, se reposant quelques secondes, puis recommençant aussitôt à monter vers un sommet... Des gouttes de transpiration tombaient sur son dos, mais elle ne semblait même pas s'en apercevoir.

Repris par ses mauvais instincts, il se retira tout doucement de son ventre, cherchant l'ouverture de ses reins.

La réaction fut instantanée. Carrie se retourna comme un chat sauvage, les yeux étincelants, prenant à pleine main le sexe de Malko, comme si elle voulait l'arracher.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Difficile de dire « te sodomiser »... Malko l'embrassa et elle se calma aussitôt, se mit sur le dos, et dit d'une voix plus douce :

— Je ne l'ai jamais fait et la Cour Suprême vient de dire que c'était un crime. Baise-moi normalement.

Ils reprirent leur rythme de croisière. N'ayant plus de raisons de se retenir, Malko inonda le ventre offert, ce qui déclencha aussitôt le énième orgasme de Carrie qui demeura ensuite tendrement enroulée autour de lui. Ramenant ses jambes dans les siennes avec la fougue d'un animal. Le silence fut soudain troublé par des hurlements venant de la chambre voisine. Carrie pouffa devant l'étonnement de Malko.

— Tiens, Joyce est rentrée. Son jules ne peut plus la baiser à cause de la dope, alors elle amène sans arrêt des mecs impossibles qu'elle trouve au *Greene street café*. Tout ce qu'elle demande, c'est qu'ils aient des trucs énormes. Elle dit que c'est bon pour la voix. Seulement, elle se fait quelquefois défoncer, comme maintenant.

Les hurlements continuaient, avec des coups sourds contre la cloison, des râles... Carrie se leva, tirant Malko par la main et l'entraîna dans le couloir. Doucement, elle poussa la porte voisine. Par l'entrebâillement, ils aperçurent Joyce, les cheveux dans les yeux, se tenant debout contre le mur, les jambes ouvertes, épinglée par un gigantesque métis qui la pilonnait avec un sexe puissant qu'on voyait ressortir d'elle régulièrement. Il devait lui remonter jusque dans la gorge. Une scène d'un érotisme sauvage...

De retour dans la chambre, Carrie attira Malko.

— Finalement, c'est excitant, un truc pareil.

Ce n'est qu'une heure plus tard qu'il émergea, trempé de sueur, épuisé et vidé. Carrie était insatiable. Elle se leva, balançant ironiquement vers lui sa croupe vierge et cambrée.

— J'ai faim, je vais refaire des spaghetti.

La punition. Elle était encore dans la cuisine quand le téléphone posé par terre sonna.

— Réponds ! cria-t-elle.

Malko décrocha.

— Carrie Fisher ? demanda une voix d'homme.

— De la part de qui ?

Il y eut une imperceptible hésitation.

— Personnel.

Malko transmit. Carrie se précipita vers l'appareil, et à la stupéfaction de Malko, se mit à parler arabe !

Lorsqu'elle raccrocha, elle était visiblement très excitée.

— J'ai un truc à faire, annonça-t-elle. Un ami arabe qui se trouve en ville seulement pour quelques heures. Il faut que je le voie. Tu peux rester ici, je n'en ai pas pour très longtemps.

Malko hésita. Il ne voulait pas donner l'éveil en s'incruster. D'un autre côté, il risquait d'en apprendre beaucoup. Qui était cet Arabe ? Aziz Abdullah ? Il le saurait peut-être en dépouillant les écoutes, mais cela prendrait vingt-quatre heures.

— Si tu veux bien, je reste, dit-il. J'ai encore envie de toi.

Carrie eut un sourire lointain. Tout à coup, elle ne semblait plus du tout concernée par le sexe.

— OK, fais comme chez toi.

Elle s'habilla rapidement, sans même mettre un slip, passa un blouson et disparut.

Malko se trouvait dans le grand loft en train d'admirer les tableaux abstraits lorsque Carrie Fisher revint. Elle semblait essoufflée, portant à bout de bras une grande valise Samsonite noire. Malko voulut l'en décharger, se précipita pour le faire, mais elle s'esquiva, s'engouffrant dans le couloir.

— Laisse, c'est du matériel de sono pour Joyce, fit-elle.

Malko l'entendit frapper à la porte de la chanteuse. Elle réapparut ensuite, les mains vides. Elle paraissait à la fois tendue et excitée. Elle vola dans la salle de bains et revint les yeux brillants, survoltée, de nouveau amoureuse. Elle l'enlaça, pressant son ventre contre le sien.

— Tu es sûr que tu pourras encore me faire l'amour ?

— J'espère...

— Alors, on va aller danser au *Palladium* et on reviendra ici ensuite. OK ?

— Parfait, dit Malko.

— Je vais piquer une chemise au Jules de Joyce, dit-elle et on y va. La tienne est foutue.

Inge Klein, installée dans un bar de Canal Street, observait la porte du building de Carrie Fisher. Elle savait que la jeune femme était chez elle et qu'elle devait la contacter. Seulement, des années de vie clandestine lui avaient appris la prudence. Ne pas se servir du téléphone, ne pas se présenter chez les gens sans s'assurer qu'ils étaient seuls. Ou qu'ils n'étaient pas surveillés.

D'autant que Carrie Fisher ne faisait pas partie d'un réseau, c'était une « mule⁽²⁰⁾ » utilisée ponctuellement, qui n'avait pas les réflexes d'une professionnelle.

Donc, un danger potentiel pour quelqu'un comme Inge Klein.

Trop de gens voulaient sa peau. Peut-être même parmi ceux avec qui elle travaillait.

Un couple émergea du couloir et s'éloigna, remontant Mercer Street. Elle reconnut la jeune femme, de dos, avec un homme qu'elle ne put identifier. Laisant dix dollars sur le bar, elle glissa de son siège, lissant machinalement la jambe droite de son pantalon sous lequel se dissimulait un petit holster de cheville enserrant un Smith et Wesson à cinq coups. Une arme qu'elle maîtrisait parfaitement.

Elle emboîta le pas au couple. Une centaine de mètres plus loin, ils ralentirent et s'approchèrent de la chaussée, probablement à la recherche d'un taxi. Une vitrine, brillamment illuminée, les éclairait parfaitement.

Inge Klein crut d'abord qu'elle était victime d'une hallucination. Comme un automate, elle se dissimula et détailla le compagnon de Carrie Fisher, immobile au bord du trottoir. Elle sentit son sang se glacer lentement dans ses veines.

CHAPITRE VIII

Le « boum-boum-boum » régulier qui se répercutait sur les murs de l'immense théâtre désaffecté faisait penser à une cérémonie païenne. La main dans la main, Malko et Carrie montèrent un grand escalier menant au promenoir d'où on dominait la piste de danse principale. D'immenses écrans suspendus tournaient sur eux-mêmes, offrant alternativement des scènes de porno hard et des dessins animés. Au-dessous, quelques centaines de danseurs de tous les sexes s'agitaient sur place, dans les tenues les plus abracadabrantes. La régie sonore située à gauche de l'amphithéâtre ressemblait au tableau de bord d'un vaisseau spatial.

— Viens, on va danser, proposa Carrie Fisher.

Ils gagnèrent une autre piste, plus petite, en face d'un bar énorme. La plupart des gens étaient debout. Sauf les éclopés vautrés sur les sièges de l'ancien théâtre, sur les gradins de velours rouge. Malko dut enjambrer une fille qui dormait à poings fermés, ivre-morte ou droguée.

Carrie se déchaîna tout de suite, dansant encore plus sensuellement qu'elle faisait l'amour, superbe et provocante. Un avorton blanchâtre vint se pendre à son cou quelques instants et elle cria à Malko, pour dominer le tumulte :

— C'est le patron ! Il sort de prison : pour trafic de drogue. Il a fait quatre ans. C'est un type extra.

Le *Palladium* était, depuis six mois, la boîte « in » de New York. Une sorte de caravansérail de la musique pop où se pressaient tous les soirs des milliers de gens, depuis les cover-girls jusqu'aux BBQ^[21] qui suppliaient parfois pendant des heures pour obtenir l'accès du Temple. Celui-ci était gardé par une escouade de malabars, équipés de walkie-talkies, de matraques et de mystérieuses listes d'invités. Bardés de cuir, ils écartaient les chaînes recouvertes de velours pour les élus... Carrie Fischer, Top Model, avait eu droit à un sourire édenté et à un *Good evening Mrs Fisher*.

Après quatre danses, Carrie commença à montrer des signes d'épuisement et prit Malko par la main.

— J'ai envie d'une bière.

Il aurait fallu une batte de baseball pour arriver rapidement au

bar. Pendant que Malko s'y escrimait, elle trouva deux sièges. Ensuite, elle se laissa aller, posant la tête sur les genoux de Malko, lui prenant la main et la mettant sur sa poitrine. Il sentait battre son cœur à un rythme affolant.

— Ton cœur bat trop vite, remarqua-t-il.

Elle eut un sourire désarmant.

— C'est la coke. En ce moment, je m'en mets 250 dollars dans le nez tous les jours. Il paraît que c'est mauvais pour le cœur...

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Je m'ennuie.

— Tu fais un métier amusant, pourtant.

Elle se tourna vers lui. Ses yeux semblaient morts tout d'un coup.

— Bien sûr, mais j'aurais voulu faire autre chose. Vivre des aventures, détourner des avions, être utile. Au lieu de montrer mon cul. Mon dernier client du Pub m'a offert cent mille dollars pour partir en week-end avec lui aux Bahamas.

— Tu as accepté ?

Elle rit.

— Oui. Il s'en souviendra toute sa vie. Il m'a baisée, mais je crois qu'il ne pourra plus jamais bander. Je l'ai détruit... Enfin, maintenant je vais peut-être faire quelque chose d'amusant...

— Quoi ?

Elle sourit et l'embrassa.

— Je ne peux pas t'en parler.

Inge Klein se décida enfin et se dirigea droit sur le malabar glauque gardant l'entrée du *Palladium*. Il lui barra le chemin et laissa tomber d'un ton sec :

— Plus personne pour ce soir. *Full up*.

— Je suis une copine de Carrie Fisher, insista l'Allemande.

Cette simple phrase était une imprudence, mais elle n'avait pas le choix. Le garde-chiourme ne se laissa pas impressionner.

— Tout le monde est le copain de quelqu'un, fit-il. Vous n'êtes pas sur sa liste, je ne peux pas vous laisser entrer. Revenez dans une heure, on verra.

Sadiquement, il écarta le cordon de velours pour un avorton en blouson de daim blanc visiblement camé jusqu'aux yeux, qui était quelque chose dans le Rock. Inge Klein s'éloigna et passa devant la voiture de police en faction devant l'entrée du *Palladium*, gagnant une cafétéria ouverte toute la nuit. Elle s'installa au bar, entre quelques épaves des deux sexes et commanda un café. Sachant qu'il ne calmerait pas son angoisse.

Depuis qu'elle avait aperçu le visage de l'homme qui accompagnait Carrie Fisher, son pouls battait à 120. Les pensées s'entrechoquaient sous son crâne, l'empêchant de réfléchir. Si elle ne s'était pas trompé, cela signifiait que la CIA avait infiltré cette opération pourtant soigneusement cloisonnée. Donc qu'elle-même était en danger mortel. Qu'il était peut-être déjà trop tard.

La seule manière d'en avoir le cœur net était d'identifier de façon absolue le compagnon de Carrie Fisher. Au *Palladium* ce serait relativement facile.

Lorsqu'Inge Klein se représenta devant le *Palladium*, il n'y avait presque plus personne. Le malabar qui l'avait déjà virée la reconnut, eut un haussement d'épaule méprisant et, sans un mot, la laissa entrer.

À peine à l'intérieur, Inge Klein se mit fébrilement à la recherche du couple. S'accotant d'abord à la rambarde dominant la grande piste, essayant d'identifier Carrie ou son compagnon dans la foule en délire.

Un Noir, un verre à la main, vint s'accouder près d'elle, essayant d'engager la conversation. Elle ne lui répondit pas, mais sentit très vite une main explorer sa chute de reins. Elle s'éloigna, ne voulant pas d'incident, remontant les innombrables escaliers et couloirs, examinant les travées où des couples s'enlaçaient. Les gens se déplaçaient sans cesse et elle commençait à se décourager quand elle aperçut enfin Carrie Fisher dansant amoureusement non loin du bar.

Le cœur battant, Inge Klein se rapprocha, attendant que le couple passe dans le rayon d'un projecteur. Enfin, le cavalier de Carrie fut de face, éclairé par un spot. Elle le dévisagea intensément, tordue d'horreur. C'était sans aucun doute le prince Malko Linge dont elle avait dévasté le château, un agent de la CIA.

Son premier réflexe fut une vague de rage aveugle contre Carrie Fisher qui s'était laissée piéger de cette façon. Elle l'aurait tuée sur place ! S'accroupissant discrètement, elle arracha de son holster son revolver qu'elle glissa sous son chemisier. Puis, elle s'assit, réfléchissant à la conduite à tenir. Malko et Carrie Fisher s'étaient installés sur une sorte de canapé très bas et flirtaient au milieu de la cohue.

Avant d'agir ou de prévenir les commanditaires, il fallait qu'elle parle à Carrie Fisher, qu'elle sache l'étendue des dégâts. Et surtout, qu'elle récupère ce que la jeune Américaine devait lui donner. Sinon, tout le plan Nasser tomberait à l'eau et les Libyens ne le lui pardonneraient pas...

Elle vit soudain Carrie Fisher se lever et quitter son cavalier.

Probablement pour aller aux toilettes.

Elle la suivit facilement dans la cohue. Carrie se dirigeait bien vers les toilettes. Inge Klein y pénétra à sa suite. Deux drogués, déchaussés, assis en tailleur sur le carrelage, discutaient de la création du monde, au milieu d'un brouhaha incroyable. Les cabines n'étaient que rarement utilisées pour leur destination première, servant surtout d'abris pour les transactions de drogue. Ou de local pour une étreinte rapide.

Bien entendu, le *Palladium* grouillait d'agents de la DEA en civil, mais aucun n'osait intervenir en flagrant délit pour ne pas se faire lyncher et déclencher une émeute.

Carrie Fisher regarda autour d'elle. Un énorme mulâtre couvert de chaînes interrompt une conversation et la rejoignit. Sans un mot, ils entrèrent tous les deux dans une des cabines et refermèrent.

« Son dealer », pensa Inge Klein, dégoûtée.

Carrie Fisher ressortit quelques instants plus tard. Elle était en train de rectifier son maquillage lorsque Inge Klein surgit derrière elle. En voyant son reflet dans la glace, la jeune Américaine se retourna :

— Leonora ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Inge Klein eut un sourire qu'elle s'efforça de rendre chaleureux.

— Tu as quelque chose pour moi...

Carrie Fisher la dévisagea, stupéfaite. Elle n'avait pas vu souvent Inge, mais cette femme la fascinait, avec son aura de danger.

— Comment m'as-tu retrouvée ?

— Je vous ai suivis, fit l'Allemande. Je ne voulais pas te parler devant quelqu'un. Qui est-ce ?

— Oh, un type sympa, fit Carrie. Je l'ai rencontré aujourd'hui à un sit-in contre l'apartheid. Il y a un salaud de pig qui m'a giflée et il m'a défendue. Il s'est fait drôlement amocher et je l'ai ramené chez moi...

Inge Klein contemplait la jeune Américaine avec un mélange de mépris et de rage. Elle se força à s'extraire un sourire complice...

— Dis donc, tu l'as bien remis sur pied...

Les dégâts étaient quand même moins graves qu'elle aurait pu le craindre, l'agent de la CIA n'ayant pas eu le temps de nuire mais cela pouvait tourner à la catastrophe très vite... En dépit de la répugnance qu'elle éprouvait à mettre Carrie Fisher dans la confiance, il y avait des risques qu'elle ne pouvait pas prendre.

— Oh, c'est un type super sympa, je te dis.

On les bouscula et elles durent se replier à l'extérieur des toilettes. Inge Klein regardait par-dessus l'épaule de l'Américaine, surveillant les parages. Il valait mieux qu'elle ne se trouve pas nez à nez avec Malko Linge !

Elle attira Carrie Fisher dans un coin sombre et lui lâcha en plein visage :

— Ton chevalier servant, c'est un agent de la CIA. Et un des plus

dangereux.

Les prunelles de la jeune Américaine s'agrandirent démesurément, comme sous l'effet de la drogue. Elle fixa l'Allemande, ébahie et fit d'une voix étranglée :

— De la CIA ! Mais comment peux-tu...

Inge Klein l'interrompit avec un geste cassant.

— Je le connais. Depuis longtemps. Ils t'ont monté un coup et tu t'es fait avoir.

Carrie Fisher s'appuya au mur ; ses jambes se dérobaient sous elle, son cœur battait la chamade. Elle avait l'impression qu'on lui enfonçait une vrille brûlante au creux de l'estomac. L'homme dont elle était en train de tomber amoureuse, un agent de la CIA... Elle ne pensa même pas au danger qu'elle courait. Inge Klein la secouait par le bras, comme pour la réveiller.

— Ne t'affole pas, fit l'Allemande. Ce genre de problème arrive quelquefois. Tu as récupéré le matériel ?

— Oui, fit Carrie Fisher dans un souffle.

— Où est-il ?

— Chez moi...

— Chez toi !

Inge Klein était sincèrement horrifiée. Elle se contint pour ne pas gifler cette petite conne.

— Ton nouveau copain l'a vue ?

— Bien sûr que non, protesta Carrie Fisher. Je l'ai ramené dans une valise, je lui ai dit que c'était du matériel de son père pour Joyce et je l'ai planqué chez elle. Mais qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Tu es sûre de ce que tu dis ?

Elle se tordait les mains.

— Certaine, laissa tomber Inge Klein.

— Ah le salaud ! le salaud ! bredouilla Carrie. Je vais...

— Tu ne vas rien faire du tout, coupa l'Allemande. Le fait qu'on t'ait tamponnée prouve que les Américains sont sur nos traces. Tu es surveillée. Sûrement sur écoute. Avant tout, il faut que je récupère ce qui est chez toi, il y a quelqu'un ?

— Ouais, Joyce.

— Tu vas l'appeler, lui dire que je vais passer prendre la valise.

Carrie la regarda, stupéfaite :

— Mais c'est horriblement dangereux ! Tu me dis que...

— Plus on attendra, plus ce sera risqué, coupa sèchement Inge Klein. Comme ce type te « marque », ils ne surveillent probablement pas ton immeuble en ton absence. Et je n'ai pas le choix.

Les gens les bousculaient, la musique résonnait douloureusement dans les tympans de Carrie Fisher. Elle avait l'impression de sortir d'une anesthésie. Inge Klein lui jeta un regard glacial, avec un peu de

mépris.

— Tu as toujours voulu faire quelque chose d'important, dit-elle. Tu y es.

— Mais qu'est-ce que je vais faire avec lui ? gémit-elle. Tu veux que...

— Tu vas le virer, fit l'Allemande. Dès que tu pourras. Sous un prétexte quelconque. Ils n'ont rien contre toi. S'ils t'interrogent, tu ne sais rien, tu ne connais personne. Maintenant, j'y vais. Préviens ta copine.

Carrie Fisher lui jeta un regard implorant.

— Je te reverrai ?

— Je ne sais pas, fit Inge Klein, évasivement. Tu as un moyen de me joindre. Ne l'utilise qu'en cas d'urgence. Salut.

Elle se perdit dans la foule avant que Carrie ait pu lui dire au revoir. La jeune cover-girl demeura appuyée au mur un temps qui lui parut très long, la gorge nouée, les jambes en coton, au bord de la syncope. Déchirée, assommée. Puis elle s'arracha de son coin et se mit à la recherche d'une cabine téléphonique. La première qu'elle trouva ne marchait pas. Quand elle composa son numéro dans la seconde, c'était occupé. Elle étouffa une exclamation de désespoir. Souvent, Joyce décrochait. Fébrilement, elle se remit à composer le numéro, inlassablement, priant de toutes ses forces pour qu'il soit libre. Ravalant ses sanglots de rage et de déception.

Inge Klein attendait, son doigt appuyé sur le bouton de l'interphone, ruminant sa fureur. Elle n'avait pas mis dix minutes pour atteindre Mercer Street. Quelle connerie Carrie Fisher avait-elle encore fait ? Ou sa copine avait changé ses plans et n'était pas là. La tuile imparable.

Une voix de femme déformée par le haut-parleur la fit sursauter.

— Qui c'est ?

— Leonora, une copine de Carrie.

— Elle est pas là.

— Elle a pas téléphoné ?

— Non.

— Ouvrez-moi, il faut que je lui laisse un message.

Le déclic de l'ouverture automatique fit tomber sa tension. Elle grimpa quatre à quatre l'escalier incroyablement raide. Joyce l'attendait en haut des marches, blafarde, nue comme un ver, une cigarette à la main.

— Salut.

Elle rentra, suivie par Inge Klein et la mena directement dans sa

chambre. Un capharnaüm incroyable, des piles de disques, des enceintes de toutes les tailles, des sonos. Le téléphone était sur le lit, décroché. Carrie ne risquait pas de la joindre.

Dans un coin, Inge Klein aperçut la grosse Samsonite et son cœur battit plus vite. Elle tendit le doigt dans sa direction.

— C'est ça que je venais chercher. Carrie l'a amené pour moi aujourd'hui.

Joyce se gratta le mollet avec son gros orteil, embarrassée.

— Je ne sais pas si je peux vous le donner. Il faudrait mieux que vous attendiez Carrie.

— Je n'ai pas le temps, fit Inge Klein d'une voix douce. Je travaille tôt demain matin.

D'un geste naturel, elle posa sa main droite sur la ceinture de son pantalon, repoussant doucement le chien de son « 38 », puis affronta le regard flou de la chanteuse avec un sourire un peu figé. Toute piquée qu'elle était, Joyce dut sentir le danger. Elle haussa les épaules et laissa tomber :

— Après tout, j'en ai rien à foutre. Je pense que vous êtes OK.

Inge Klein tira la valise et, en la soupesant, se sentit rassurée. Joyce la ramena au palier mais ce n'est qu'en quittant Mercer Street pour l'animation relative de Canal Street qu'elle respira. Un taxi arrivait.

— Greyhound bus terminal, demandait-elle. Huitième et 42e.

Le chauffeur, un Portoricain, l'aida à mettre la valise dans le coffre et démarra sans un mot. Bien sûr ces taxis notaient toujours les adresses où ils se rendaient. Mais dans ce cas, cela n'avait aucune importance.

La gare routière comportait des consignes automatiques où elle déposerait sa valise, ce qui lui laisserait les mains libres. Son sixième sens lui disait qu'elle n'avait pas été suivie. Maintenant qu'elle avait récupéré la Samsonite, elle n'avait plus besoin de Carrie Fisher et se moquait éperdument de ce qui pouvait arriver à la jeune femme. Par contre, elle avait un vieux compte à régler avec Malko Linge.

Le taxi déposa Malko et Carrie Fisher au coin de Canal Street et de Mercer Street. La cover-girl titubait et serait tombée sans l'aide de Malko. Joyce avait fini par raccrocher le téléphone après le départ d'Inge Klein et Carrie l'avait enfin jointe. Mais la tension nerveuse avait été si forte qu'elle s'était fait servir au bar deux cognacs Gaston de Lagrange coup sur coup, avant d'aller retrouver Malko.

Il lui avait fallu un prodigieux effort de volonté pour ne pas lui cracher au visage, mais elle était parvenue à simuler la passion.

Pourtant, son seul contact lui faisait maintenant horreur.

Arrivé en bas du loft, Malko eut toutes les peines du monde à lui faire grimper l'escalier raide et à la traîner jusqu'au lit. Carrie marmonna d'une voix pâteuse :

— Laisse-moi seule, je ne suis pas bien...

Il y eut un craquement de plancher et Joyce s'encadra dans la porte, ébouriffée et intégralement nue. Elle jeta un coup d'œil inquiet à Carrie, prostrée sur le lit.

— Elle est OK ?

— Oui, dit Malko, juste un peu trop d'alcool.

Joyce hocha la tête, compréhensive.

— J'espère. Parce qu'elle bosse demain matin à neuf heures... Venez dormir avec moi, j'ai des angoisses quand je suis seule.

Et Malko qui était en train de se demander comment il allait pénétrer dans la chambre de Joyce pour examiner la valise ramenée par Carrie Fisher...

— Je veux bien vous aider à vous endormir, dit-il, mais après, je file.

Joyce, aussitôt, vint frotter son corps nu contre lui.

— Ah, vous êtes chouette !

Sa chambre était pire que ce qu'il avait pu imaginer. Il scruta le capharnaüm sans voir la valise. Joyce s'était laissée tomber sur le lit, avait glissé une main entre ses jambes et commencé, sans aucune pudeur, à se caresser... Elle tourna la tête vers Malko et dit d'une voix suppliante :

— *Come and fuck me, please.*

La valise n'était pas là.

— Où est le matériel de sono que t'a amené Carrie ? demanda-t-il.

— Sa copine est venue le chercher, fit Joyce. *Come, please, come...*

Malko ravala sa rage. Ainsi, pendant qu'il flirtait au *Palladium* avec Carrie Fisher, Inge Klein était venue ici. Il s'était bien fait manœuvrer... Ostensiblement, il regarda sa Seiko-quartz et dit :

— Oh la ! Il est horriblement tard. Moi aussi je bosse demain matin.

Quand Joyce réalisa qu'il partait, elle se mit à le couvrir d'injures, toutes plus ordurières les unes que les autres.

Carrie dormait, toute habillée, à plat ventre. Il explora ses poches, ramenant une pochette d'allumettes neuve de l'hôtel *Hershley* qu'il empocha. Par les écoutes, il en saurait probablement plus sur celui qui avait remis la valise à la cover-girl.

Mercer Street était déserte et sombre. Il était presque trois heures du matin. Il gagna Canal Street et se posta au coin de Broadway, pour trouver un taxi. Il commençait à pleuvoir. Sur l'autre trottoir de Broadway, une pizzeria regorgeait de monde malgré l'heure tardive,

des limousines étaient garées en double file, et crime suprême, devant une borne d'incendie.

Cinq minutes plus tard, un gros Checker arriva au ralenti. Le chauffeur avait une bouille joviale et mâchait un énorme sandwich.

— Alors, on a fait la fête ! fit-il.

Malko ouvrit la portière et se laissa tomber sur le siège, donnant l'adresse de son hôtel.

Au moment où le chauffeur allait démarrer, il tourna la tête et lança à Malko :

— Hé, vous oubliez votre copine, c'est pas gentil !

Malko regarda derrière lui. Une femme courait vers le taxi en faisant de grands gestes.

— Je ne la connais pas, dit-il.

— On dit ça ! ricana le chauffeur, sans avancer.

Malko regardait la femme qui se rapprochait. Elle passa sous un réverbère et il distingua ses traits.

— Allez-y ! cria-t-il Vite !

Inge Klein était parvenue à la hauteur de la portière arrière. Elle l'ouvrit comme si elle voulait rejoindre Malko. Retourné sur son siège, le chauffeur l'observait.

— Laissez-la monter ! dit-il à Malko, c'est pas chouette de la laisser sous la flotte.

Malko la vit sortir son arme. Tranquillement, elle l'ajusta, le bras tendu. À cette distance, elle ne risquait pas de le rater...

De toutes ses forces, il se jeta contre la portière opposée. Bloquée. Il se retourna, vit le canon noir du revolver braqué sur lui et les traits crispés d'Inge Klein. Le rôle de composition joué pour Carrie Fisher lui avait interdit de prendre une arme. Il était à sa merci.

Un coup de feu claqua et il banda tous ses muscles, dans un futile effort pour arrêter le projectile de 9 mm lancé à 368 mètres/seconde.

CHAPITRE IX

Pendant une fraction de seconde, Malko pensa qu'Inge Klein l'avait raté. Puis il aperçut l'expression stupéfaite de la jeune Allemande et son geste de recul ; son regard balaya alors le taxi, photographiant le bras tendu du chauffeur, tenant un petit « 32 » automatique. C'est lui qui avait tiré !

Au même moment, le véhicule démarra brutalement, renversant Malko sur la banquette.

Il eut le temps de voir Inge Klein faire demi-tour et s'enfuir en courant. Tout s'était passé en quelques secondes et le coup de feu résonnait encore dans ses tympans... Le chauffeur zigzagua une centaine de mètres sur Broadway, heureusement déserte, son pistolet toujours au poing, puis posa l'arme et reprit le contrôle de son véhicule en maugréant.

— Sacré dingue ! grommela-t-il. Vous aviez pas vu qu'elle avait un flingue ?

— Non, dit Malko encore sous le coup de l'émotion. Mais vous m'avez sûrement sauvé la vie.

Le chauffeur eut un rire tonitruant et brandit son petit « 32 ».

— Comme je fais la nuit, je suis toujours enfouraillé. Il y a tellement de zigotos. Un soir, j'en ai mis deux dans la tête d'un négro qui essayait de me couper la gorge. Vous voulez prévenir les flics ?

— Non, non, dit Malko, c'est inutile.

Il prit dans sa poche deux billets de cent dollars et les posa sur la banquette avant. Le chauffeur parut soulagé, empocha les billets et se retourna.

— Dites donc, qu'est-ce que vous lui avez fait ? Elle a l'air de vous en vouloir drôlement...

— C'est une longue histoire, fit sobrement Malko.

Le chauffeur n'insista pas, et il se plongea dans ses réflexions. Ainsi, Carrie Fisher faisait bien partie du plan Nasser. Et travaillait avec Inge Klein. Mais pourquoi cette agression qui allait à coup sûr l'impliquer ? Une seule réponse : la cover-girl était « grillée » aux yeux de la terroriste allemande, donc inutilisable désormais. Le taxi s'arrêta devant le *Westbury*. Son nouvel ami lui serra chaleureusement la main avant de le quitter.

— La prochaine fois, lança-t-il, soyez plus gentil avec elle.

— Je n'y manquerai pas, promit Malko.

La prochaine fois, il espérait bien tirer le premier.

Il trouva dans son casier plusieurs messages de Debra Fox lui demandant de l'appeler, même très tard. Il n'en fit rien et monta dans sa suite. Il composa le numéro de la safe-house. Au bout de plusieurs sonneries, la voix ensommeillée de Chris Jones finit par répondre. Reconnaisant Malko, il demanda anxieusement :

— Il y a un problème ?

— Il aurait pu y en avoir un, dit Malko. Mais d'abord, quand nous jouerons à nous battre, soyez un peu plus doux.

— Je ne connais pas ma force, fit modestement le gorille. Est-ce que ça a marché ?

— On ne peut mieux.

L'Américain se permit un ricanement.

— J'aurais dû vous taper dans les couilles, ça aurait moins bien marché. Je vois que vous avez encore passé la journée à baiser pendant qu'on planquait l'Aziz comme des cons...

— Cela a été intéressant ?

— Non. Il a été de chez lui aux Nations unies et retour. Juste pour dire bonjour à des copains et déjeuner avec une salope de Sandiniste.

— Dommage que vous n'étiez pas avec moi, dit Malko. J'ai revu Inge Klein.

— Où ? rugit le gorille.

— Dans Broadway, en train de tirer sur moi, il y a un quart d'heure.

Cette fois, le gorille était tout à fait réveillé.

— Elle vous a encore filé entre les doigts ! C'est le diable !

— Non, dit Malko, elle est bien organisée. Et elle connaît Carrie Fisher. Quand aurez-vous le résultat de ses écoutes d'aujourd'hui ?

Il lui raconta l'histoire du mystérieux Arabe et de la valise.

— Il faut l'identifier coûte que coûte. À mon avis Inge Klein n'approchera plus Carrie Fisher. Je vais quand même continuer à la « traiter » mais Inge Klein l'a sûrement mise en garde... Vous maintenez la surveillance sur Aziz Abdullah.

— Achetez-vous un gilet pare-balles, conseilla Chris avant de raccrocher.

Malko se mit sous sa douche et s'y attarda.

Entre la correction infligée par ses amis, l'énergie dépensée avec la jeune cover-girl et sa rencontre avec Inge Klein, il avait l'impression d'avoir dormi dans une valise. Après avoir demandé à se faire réveiller à neuf heures, il plongea dans un sommeil profond.

À peine l'opératrice du *Westbury* avait-elle réveillé Malko que le téléphone sonna à nouveau : la voix veloutée de Debra Fox.

— *Darling, where have you been ?*

— J'ai eu des tas de choses à faire, Debra, expliqua Malko.

La Texane eut un rire complice.

— C'est vrai, la fille que vous suiviez était splendide. Absolument superbe...

Il y avait une nuance de jalousie dans sa voix.

— Vous savez bien pourquoi je m'intéresse à elle, dit Malko. Du côté d'Abdullah vous n'avez rien eu ?

— Rien.

— Bon, je vous rappelle, j'ai un coup de fil urgent.

Il raccrocha et composa le numéro de Carrie Fisher. Il dut attendre dix-sept sonneries avant d'entendre une voix tellement déformée et hargneuse qu'il la reconnut à peine.

— *Who the hell are you ?*

— C'est moi, Malko. Joyce m'a dit que tu avais une séance de pose ce matin...

Il y eut un silence qui se prolongea presque une minute. Malko entendait la respiration de Carrie Fisher. Enfin, la cover-girl fit d'une voix absente :

— Ah oui, Malko.

Comme si elle ne se souvenait plus de son existence.

— Nous pourrions déjeuner ensemble, proposa-t-il. Chez *Cipriani*, au rez-de-chaussée du Sherry-Netherland.

Le nouveau restaurant « in » de New York, annexe de celui de Venise.

Nouveau silence, puis la voix un peu plus ferme de Carrie Fisher.

— Non, je ne crois pas, je n'aurai pas fini. Un autre jour.

— Écoute, fit Malko, j'irai de toute façon. Essaie de venir.

— OK, fit-elle mollement.

Malko demeura songeur après avoir raccroché. L'attitude de Carrie Fisher ne s'expliquait pas entièrement par la gueule de bois... Il irait quand même chez *Cipriani*.

Carrie Fisher se jeta sous sa douche comme on plonge dans un précipice. Elle resta les yeux fermés, immobile sous l'eau tiède, essayant de remettre ses idées en place. La soirée de la veille lui semblait un cauchemar. Elle revoyait le regard dur de Leonora, elle entendait les mots qui l'avaient glacée, elle la croyait et, pourtant, quelque chose en elle se révoltait.

Elle n'était pas tombée amoureuse depuis longtemps. Cela ne s'expliquait pas.

Quand elle sortit de sa douche, elle n'avait pas résolu son dilemme. Elle savait qu'il ne fallait pas revoir Malko, mais en même temps, elle avait une envie folle de se retrouver en face de lui. Elle se raccrochait à une possibilité infime : peut-être Inge Klein s'était-elle trompée. Elle eut un frisson dans les reins en repensant à la façon dont ils avaient fait l'amour. Ce n'était pas possible qu'il joue la comédie.

Finalement, elle décida de s'en remettre au destin, en dépit de l'avertissement de Leonora. Si elle avait fini à temps, elle irait chez *Cipriani*. Contre toute logique et toute prudence.

Milton Brabeck venait d'arriver quand Malko débarqua dans la safe-house.

— On a vos écoutes, annonça le gorille.

— Montrez-moi, fit Malko. Où est Chris ?

— À la 48^e rue. Depuis sept heures. Un café ?

— S'il vous plaît, dit Malko, s'installant dans un fauteuil et se mettant à lire.

Il parcourut rapidement les conversations de Joyce pour arriver à celle qui l'intéressait.

— *C'est l'ami de notre ami commun. Je suis à New York et j'ai ce qu'on m'a demandé.*

La voix de Carrie, excitée :

— *Fantastique ! On fait comment ?*

— *Vous venez, si ce n'est pas dangereux.*

— *Je ne crois pas.*

— *Alors, maintenant. Chambre 3807.*

— *À tout de suite.*

Malko posa le transcrit. Aucun élément d'identification. Il se tourna vers Milton Brabeck.

— Qu'est-ce qu'en disent les spécialistes ?

— C'est la voix d'un Arabe éduqué, probablement un Syrien d'après l'accent, ou un Libanais. Pas très jeune. Ils ont commencé à la comparer avec des voix qu'on a déjà enregistrées sur les ordinateurs. Des terroristes, ou des gens de cette mouvance. Mais cela peut prendre des semaines...

— D'où appelait-il ?

— D'une cabine sur la Troisième avenue. Rien à tirer de ce côté-là.

Encore un professionnel et une piste qui tournait court. Malko pensa soudain à la pochette d'allumettes trouvée dans la poche de Carrie Fisher.

— Tenez, fit-il à Milton. Essayez donc de vérifier à l'hôtel *Hershley* s'il n'y a personne à la chambre 3807 qui pourrait correspondre à ce que nous cherchons.

Il était déçu par les résultats des écoutes et préoccupé par la nouvelle attitude de Carrie Fisher. Sans parler du problème principal. Que contenait la valise transportée par la cover-girl ?

Sa table était réservée au *Cipriani*, mais il se dit qu'il risquait de déjeuner seul. Si le lien avec Carrie Fisher se rompait, il n'y aurait plus qu'à reprendre les méthodes classiques : la faire interroger par le FBI. Avec quatre-vingt-dix pour cent de chances d'échec.

Le *Cipriani* était élégant, bruyant et bondé. Une véritable volière emplie des caquètements de dizaines d'élégantes New-Yorkaises entassées autour de minuscules tables rondes, occupées à ingurgiter une fausse nourriture italienne vendue au poids de l'or. Ici, on servait le Perrier avec des gants blancs et on le facturait au prix du Dom Pérignon.

Malko attendait au bar depuis vingt minutes, couvé du regard par une vieille milliardaire tirée une douzaine de fois par Pitanguy, ses yeux fripés abrités sous une capeline mauve, des bagues à chaque doigt. Plus les minutes s'écoulaient, moins il avait d'espoir. Il se forçait à ne pas regarder la porte, chaque fois qu'elle s'ouvrait.

Et puis, à une heure vingt-cinq, le sang se précipita dans ses artères.

Carrie Fisher venait de faire son apparition. La volière devint d'un coup silencieuse. Les hommes fantasmaient, les femmes cherchaient la faille. Carrie était éblouissante !

Les cheveux noirs savamment ébouriffés, une bouche peinte à la main, plus grande que nature, rouge comme un stop, d'énormes boucles d'oreilles en strass, les yeux étirés et charbonneux. Le reste relevait du fantasme pur. Bracelets de cuir et d'or, blouson de cuir souple à peine fermé sur une poitrine arrogante, pantalon de daim noir collé au corps de façon presque obscène, rendant totalement inutile les deux ceintures cloutées nouées négligemment l'une sur l'autre. Le tout terminé par des bottes en vernis aux talons de douze centimètres, parfaites pour une « dominatrice ».

La traînée de parfum qu'elle laissait derrière elle faillit provoquer plusieurs évanouissements parmi les vieilles peaux la détaillant avec la tendresse d'un vautour. Elle ondula jusqu'au bar et s'arrêta en face de Malko. Il s'attendait à ce qu'elle l'embrasse, mais elle se contenta d'un « hello » assez froid. Il l'observa. Ses prunelles vertes étaient dilatées comme celles d'un chat dans l'obscurité. Elle paraissait tendue, mal à

l'aise.

Elle promena un regard lointain sur les tables occupées. Déjà, le maître d'hôtel était en train de pratiquement jeter dehors deux vieilles mémés beaucoup moins décoratives...

Ils s'assirent en face du bar.

— Tu es sublime, dit Malko.

La chaleur de sa voix parut détendre un peu Carrie Fisher. Elle alluma une cigarette, souffla la fumée, sans répondre.

— Tu as travaillé ce matin ? demanda-t-elle soudain.

Sa voix était anormalement tendue et elle regardait la nappe.

— Un peu, dit-il. Et toi ?

— Oui, dit-elle. C'était crevant.

Elle commanda un rizotto et un Perrier, et il l'imita.

Ils demeurèrent silencieux quelques instants puis Malko se pencha à son oreille.

— J'ai envie de toi, dit-il à voix basse.

Il avait posé une main sur celle de la jeune femme. D'abord, elle ne réagit pas. Il lui effleura les doigts, puis, lentement, elle retourna sa main, paume en l'air et serra la sienne avec une force incroyable. Leurs regards se croisèrent. Celui de Carrie chavira lentement, leurs bouches s'approchèrent l'une de l'autre. Jusqu'à ce qu'elles se touchent. Leur baiser ne fut interrompu que par l'arrivée du maître d'hôtel avec les rizottos. Carrie Fisher poussa un profond soupir, secoua la tête comme pour se débarrasser d'une pensée désagréable.

Malko leva les yeux pour croiser le regard de Debra Fox, très élégante dans un tailleur rouge, qui venait de s'accouder au bar avec un jeune homme à l'allure de diplomate. La Texane fit un petit signe joyeux à Malko, mais ses yeux bleus, eux, ne souriaient pas du tout. Elle enveloppa Carrie Fisher d'un très long regard, regrettant visiblement de ne pouvoir la réduire en poussière sur-le-champ, puis se tourna vers son cavalier et lui enfonça la langue dans la bouche jusqu'aux amygdales.

Indifférente, Carrie Fisher s'était mise à picorer son rizotto qui évoquait plus la maçonnerie que l'art culinaire.

Lorsque Malko approcha sa jambe de la sienne sous la table, elle ne la retira pas.

Il n'arrivait pas à imaginer comment cette fille sublime s'était laissée entraîner dans le terrorisme. Et pourtant...

Ils mangèrent en silence, comme s'ils n'avaient pas voulu rompre le charme. Parfois, elle se penchait et l'embrassait ou il lui prenait la main, la caressait. Dès que leurs regards s'accrochaient, la tension montait brusquement. Quelque chose fait d'un désir violent et réciproque et d'autre chose aussi, de plus impalpable.

Lorsqu'ils sortirent de *Cipriani* et que Malko héla un taxi, donnant

l'adresse de Carrie, elle ne protesta pas. Sa poitrine pointait par l'échancrure du blouson de cuir, pour la plus grande joie du chauffeur.

Le loft était vide. Ils allèrent directement dans sa chambre. Carrie disparut dans la salle de bains.

— Attends-moi, dit-elle à Malko.

Quelques instants plus tard, la porte de la salle de bains s'ouvrit sur elle. Carrie s'immobilisa dans l'embrasure, fixant Malko avec une expression qui aurait mis le feu à une banquise.

Le blouson s'écartait largement sur les seins épanouis et les deux ceintures ne tenaient plus rien. Carrie avait gardé seulement ses bottes, et se tenait en équilibre sur la jambe gauche, la droite légèrement pliée, dans une attitude hyper provocante.

Les artères de Malko faillirent exploser. Il se leva, la rejoignit et l'attira par une des ceintures jusqu'au lit. Elle s'agenouilla docilement devant lui et commença fébrilement à le caresser. Il se laissa faire jusqu'à ce que sa tension soit trop forte. Carrie leva les yeux sur lui, les prunelles presque révoltées. Il la poussa sur l'épaisse moquette où elle se reçut à quatre pattes. Il la prit aussitôt dans cette position, se servant de la ceinture pour la tirer en arrière, l'empaler encore mieux.

Carrie Fisher se cabra avec un gémissement ravi.

— Monte-moi ! murmura-t-elle. Fort.

Nu, trempé de sueur, Malko regardait le plafond écaillé du loft. Carrie était sous sa douche. À part les quelques mots qu'ils avaient échangé en faisant l'amour, elle ne lui avait pas parlé.

Et pourtant, ils s'étaient aimés avec une violence incroyable.

Carrie réapparut, enroulée dans une serviette. À l'éclat anormal de ses prunelles, Malko se dit qu'elle avait pris de la cocaïne.

Au lieu de le rejoindre, elle demeura près de la porte avec une expression bizarre...

— Va-t'en, dit-elle tout à coup.

— Qu'est-ce...

Elle l'arrêta d'un geste.

— S'il te plaît. Fais ce que je te dis.

Il vit qu'elle serrait les mâchoires comme pour les empêcher de trembler. Il se leva. Elle le suivait des yeux, avec un regard mort, vide, absent. Il était à peu près certain de ce qui se passait dans sa tête. Mais comment lui dire la vérité ?

Que lui aussi éprouvait pour elle quelque chose qui n'avait rien à voir avec ce qu'il faisait. Comment le croirait-elle ? Il s'habilla, s'approcha, Carrie ne se déroba pas quand il l'embrassa, mais ses lèvres étaient froides et demeurèrent fermées. Elle détourna son

regard.

— Va-t-en, répéta-t-elle d'une voix lasse. Et ne cherche pas à me revoir.

Elle pivota, referma la porte de la salle de bain sur elle et il entendit tourner le verrou. À quoi bon provoquer un éclat ? Il la sentait si tendue, tellement bourrée de coke qu'elle ne serait accessible à aucun raisonnement.

Peut-être plus tard.

Il descendit l'escalier raide, plein de tristesse et d'amertume. Le fil qui menait à Inge Klein venait de se rompre et il y avait aussi autre chose de plus profond qui était abîmé.

Il pleuvait et il dut marcher dix blocs avant de trouver un taxi.

Malko n'avait pas encore digéré sa déception lorsque Chris Jones entra dans sa suite au *Westbury*.

— Je crois qu'on a mis dans le mille ! annonça-t-il. J'ai trouvé au *Hershley* à la chambre 3807 un certain Samir Hassad.

— Qui est-ce ?

Le sourire de Chris Jones s'épanouit.

— Un vieux copain de la Company. Un Syrien, marchand d'armes. Il est établi à Miami et se spécialise dans le matériel en provenance des pays de l'Est. Quand on a besoin de kalachnikovs pour les *Contras*, ou *Savimbi*, c'est à lui qu'on s'adresse. Mais il fait des affaires avec plein d'autres gens. L'année dernière il s'est retrouvé mouillé dans une affaire d'expédition clandestine d'armes au profit de la Libye et de l'Iran. Il est bourré comme un canon.

— Il travaille illégalement ?

— Non. Il a une licence et des contacts avec le State Department. Mais il y a toujours une zone grise...

— C'est probablement lui, le correspondant de Carrie Fisher, dit Malko. Savez-vous s'il descend souvent au *Hershley* ?

— D'après la fiche du FBI, chaque fois qu'il est à New York.

— Il a intérêt à rester bien avec la Company ?

— Et comment, fit le gorille, sinon, on le fait « déporter » par l'Immigration.

— Parfait, dit Malko, je vais aller lui rendre visite.

CHAPITRE X

L'ascenseur était presque entièrement occupé par une grosse Arabe en Saint-Laurent, affublée d'ongles rouges qui n'en finissaient pas, avec des bras si longs qu'elle pouvait se gratter le dessus des pieds sans se baisser. Elle descendit au sixième avec un regard humide pour Malko. Le *Hershley*, nouveau venu à New York, était plus kitch que nature, avec tout ce qu'il fallait pour mettre sa clientèle arabe en transe.

Des portiers en tenue de brousse d'opérette, avec des chapeaux de toile agrémentés d'une bande de léopard, veillaient à la grande entrée sur la 50^e rue. L'hôtel occupait tout le bloc sur Madison, jusqu'à la 51^e. Le hall en marbre rose, grand comme Notre-Dame de Paris, ruisselait de lustres en faux cristal et s'ouvrait sur un gigantesque escalier menant aux salons du premier étage.

La cabine stoppa au trente-huitième et Malko se trouva nez à nez avec un portrait du Tzar Nicolas, accroché entre les deux ascenseurs. Il enfonçait dans la moquette dorée jusqu'aux chevilles. La porte de l'appartement 3807 était ornée, comme toutes les autres, d'une couronne de lauriers en bois doré.

Il sonna. Il s'était assuré à la réception que le Syrien était dans son appartement.

La porte s'ouvrit presque aussitôt.

Sur une jeune Noire. Une femme de chambre d'après son accoutrement. Une minijupe révélant les trois-quarts des cuisses, des escarpins noirs et un chemisier blanc opaque. Elle se tenait très droite et ses seins pointaient tellement qu'ils semblaient soutenus par des fils invisibles... Sa moue volontairement provocante et son regard accrocheur rassuraient sur son avenir...

— *Mr Hassad, please ?*

— Hassad ! fit une voix d'homme.

Le Syrien apparut, torse nu, le bas du corps enroulé dans une serviette blanche. Petit et musculeux, très velu, les cheveux gris frisés, un nez important, deux grandes rides profondes comme des cicatrices encadrant une grosse bouche. Et des yeux noirs super-brillants qui se posèrent sur Malko. Interrogeurs mais pas inquiets.

— *Who, you ?*

— Je travaille avec une Agence fédérale où vous avez des amis et j'aurais un renseignement à vous demander, dit Malko.

Le Syrien fronça les sourcils et son regard scruta Malko plus attentivement.

— Vous, quoi ? fit-il.

Son anglais haché semblait directement traduit de l'arabe.

— Langley, fit Malko pour gagner du temps.

Ce langage direct parut rassurer le Syrien. D'une tape sur sa croupe cambrée, il congédia la Noire :

— OK, Donna, *thank you for everything*.

Malko aperçut un billet de cent dollars dans sa main.

Elle ne s'était pas servie que de son plumeau... Samir Hassad lui lança :

— *You not forget*, demain, tu ne rates pas le train. Dès qu'ils furent seuls, il eut un soupir volontairement bruyant et un clin d'œil égrillard.

— Foutu bon hôtel... *Nice chick*, *no*⁽²²⁾ ? Qu'est-ce que...

On frappa et il alla ouvrir. Une femme au teint très sombre, sans doute une Portoricaine, entra dans la pièce. Encore une créature de rêve, moulée dans un tailleur orange très ajusté, d'où émergeaient deux jambes superbes. Sa croupe était si saillante qu'elle aurait pu servir d'écritoire. Elle serrait contre sa poitrine épanouie une pile de dossiers. Samir Hassad les lui arracha presque, la repoussant à l'extérieur.

— OK, Laura.

Malko suivit le Syrien dans un grand « sitting-room », luxueusement meublé en Roméo, avec une table basse soutenue par deux cornes d'antilopes en laiton et un canapé recouvert de soie indienne. Les fenêtres de l'appartement donnaient sur la Trump Tower. L'Arabe l'observait d'un regard aigu.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Vous jamais vu.

— Je m'appelle Malko Linge. Je travaille avec les gens de Langley.

— Comment vous trouvé moi ?

— Ils m'ont donné vos coordonnées...

— *They're tailing me or what*⁽²³⁾ ! fit Hassad d'un ton furibond.

— Je ne pense pas que ce soit le cas. Simplement ils savent que vous descendez toujours ici.

— OK, bougonna Hassad. Vous quoi vouloir ?

Il s'installa dans un fauteuil reproduction Louis XV dégoulinant d'or, ouvrit une boîte à cigares, en prit un, sans même en offrir à Malko et allongea ses pieds sur la dalle de verre de la table Roméo. Il portait une grosse chaîne au cou, son ventre faisait des plis, mais il émanait de lui une impression de puissance et de danger. Malko ne se laissa pas intimider.

— Vous avez rencontré hier une jeune femme qui s'appelle Carrie Fisher et vous lui avez remis une valise. Je veux savoir ce qu'elle contenait.

Le Syrien demeura impassible. Seuls ses yeux noirs semblèrent d'un coup se voiler. C'est d'une voix parfaitement contrôlée qu'il dit :

— *That's fucking bullshit. I know no fucking Carrie Fisher and I give no fucking suitcase to anybody*⁽²⁴⁾.

— Une affaire grave, insista Malko. Un groupe terroriste projette un attentat. Nous avons des raisons de penser que cette valise pourrait contenir des explosifs.

Samir Hassad s'empourpra brusquement et brandit un index menaçant en direction de Malko.

— *I am no fucking terrorist ! I am decent businessman. You know well in Langley, that's a bunch of crap*⁽²⁵⁾ !

— La personne que vous avez rencontrée était sur écoute, lâcha Malko et c'est ainsi qu'on est remonté jusqu'à vous.

— C'est foutu mensonge ! explosa le Syrien. D'abord qui me dit que vous copain de Langley ?

Malko désigna le téléphona du doigt.

— Vous appelez le 202 768 5438. Vous demandez Charles Lawry.

Son ton et le nom du DDO convainquirent son interlocuteur qui se radoucît instantanément.

— *Look !* fit Samir Hassad. *I know nothing. I do no fool play.* Vous amenez foutue Carrie Fisher en face moi. *I slap her face. Fucking liar*⁽²⁶⁾.

— Vous n'avez pas de lien avec les Libyens de New York ? insista Malko.

— *Nope.*

Renfrogné et furieux, il alluma son cigare, faisant comme si Malko n'était là. Ce dernier observait le Syrien. Il connaissait trop les Orientaux pour se fier aux dénégations de Samir Hassad. Seulement, il ne voyait pas encore le moyen de lui arracher la vérité.

Parce qu'il mentait à coup sûr.

Hassad, en apparence calme, rejeta de la fumée et pointa son cigare sur Malko avec un rire jovial.

— *OK, nothing personal.* Vous bon garçon. Mais pas emmerder Hassad. OK ?

Il se leva, regardant ostensiblement le petit tas de diamants qui lui servait de montre.

— Pas de foutu temps pour conneries, dit-il. New York, c'est vacances. Belles petites. Si vous venez Miami, vous mon invité. OK.

— Si vous changez d'avis, je suis au *Westbury*, dit Malko.

Désarmé et furieux, il se retrouva dans le couloir à la moquette grimpante. Il n'avait plus qu'à faire le point avec Langley.

Une limousine de la CIA attendait Malko à Dulles Airport, à la sortie du shuttle des Eastern Airlines. Il s'était levé aux aurores, car Charles Lawry avait insisté pour avoir un breakfast meeting, vendredi matin, avant la conférence de neuf heures du directeur général. Ils mirent à peine vingt minutes pour gagner le grand bâtiment blanc en U, où le DDO l'accueillit en costume et cravate, en dépit de la chaleur. Tous les cadres supérieurs de la CIA semblaient avoir le même look : cheveux courts, yeux gris, vêtements mal coupés et cravate club, la même pendant trente ans...

Une fois Malko installé, l'Américain attaqua :

— Je vous ai fait venir parce que les Israéliens ont partiellement intercepté un message libyen... Il confirme le plan Nasser : un attentat spectaculaire en préparation à New York pour le 4 juillet. Le Président, lui-même, est tenu informé régulièrement et nous sommes sur la sellette. J'ai un briefing tout à l'heure, je ne veux pas arriver les mains vides...

Et bien entendu, c'est sur Malko, son chef de mission, qu'il comptait pour les remplir...

— Je suis dans l'impasse, avoua ce dernier. Le FBI a laissé entrer Inge Klein aux USA et c'est la plus dangereuse de toute la bande. Les Nations Unies interdisent que l'on touche à Aziz Abdullah, qui est le relais local du plan Nasser. Henry Pickford qui aurait pu nous éclairer est mort.

« Nous savons qu'il y a un Allemand de l'Est impliqué, mais nous ignorons qui.

« Reste Carrie Fisher qui connaît Inge Klein et Aziz Abdullah. Mon contact avec elle est rompu. On pourrait la faire interroger par le FBI, mais à mon sens cela ne donnera rien. Quant à Samir Hassad, il a juré ses grands dieux qu'il n'était au courant de rien. Il ment, mais que faire ?

Charles Lawry était en train de dépiauter pensivement une allumette. Tenu heure par heure au courant de la mission de Malko, il n'ignorait rien des derniers développements. Il jeta soigneusement les morceaux d'allumette dans la corbeille à papiers avant de demander :

— Quelle option nous reste-t-il ?

— Pas grand-chose, dit Malko. Même si vous éliminez Aziz Abdullah maintenant, j'ai le sentiment que cela n'empêcherait rien. Il ne sera sûrement pas parmi les exécutants. L'agent opérationnel, c'est sûrement Inge Klein.

— Aucun moyen de la retrouver ?

— Faites passer sa photo à la télé et priez le ciel, dit Malko. C'est

une professionnelle. La preuve c'est qu'elle a franchi tous les barrages en étant recherchée et qu'elle circule à New York, apparemment sans trop de problèmes.

Le silence retomba, troublé seulement par le ronflement du climatiseur. Le DDO rejeta sa chaise en arrière, en proie à une profonde réflexion.

— Si nous alertons la population sur un risque d'attentat, remarqua-t-il, Kadhafi aura déjà gagné à moitié. Nous ne pourrions éviter ni la panique, ni les « copy-cat »... Il faut nous débrouiller tout seuls.

— Je vous l'ai dit, on ne tirera rien de Carrie Fisher par les moyens normaux. Elle est de gauche, et pro-arabe, il faudrait lui arracher les ongles pour la faire parler. Je ne pense pas que ce soit dans vos intentions... Il reste Samir Hassad. Qui semble tenir beaucoup à votre amitié.

Charles Lawry eut un sourire dégoûté.

— C'est une ordure. Il nous fait les yeux doux, mais il a tenté l'année dernière de fourguer des pièces de chars et des réservoirs supplémentaires de Phantom à l'Iran... Il ferait n'importe quoi pour du fric. Bien sûr, nous lui faisons gagner beaucoup d'argent. Mais la Libye aussi. Il est très vraisemblable qu'il leur rend un service...

— Faites-le expulser, menacez-le...

L'Américain lissa sa cravate.

— Non, il a trop de copains au Capitole. Il y a une autre méthode.

— Laquelle ?

— Puisque vous êtes persuadé qu'il sait quelque chose, je vous donne carte blanche pour l'interroger.

Malko en demeura muet de stupeur.

— Que voulez-vous dire ?

Charles Lawry se pencha à travers le bureau avec un sourire froid :

— *I mean : get that selfish bastard*⁽²⁷⁾ ! Arrachez-lui les ongles si vous voulez, noyez-le, tapez-lui sur la gueule. Je vous couvre...

Un ange passa, brandissant une bannière des Droits de l'Homme. Le DDO enchaîna d'un ton contenu.

— Nous n'aimons pas ces méthodes, mais un attentat de cette ampleur peut causer des dizaines de morts. Si vous répugnez à vous salir les mains, je m'arrangerai autrement... Et je ne vous en voudrai pas...

Il alluma une cigarette pour se calmer. Malko se dit que la CIA avait bien changé. Il n'avait aucun scrupule à se montrer dur avec un personnage comme le Syrien, mais pensait surtout aux conséquences pratiques...

— Je suis prêt à essayer par la force, dit-il, mais il va se défendre, ameuter ses avocats...

— Il faut que vous fassiez vite. Qu'il parle ou qu'il crève !

— Et s'il fait un scandale ?

— On lui présentera un arrêté de « déportation » et on lui donnera le choix. Vous verrez qu'on finira très copains... Je vais communiquer des instructions à vos deux « baby-sitters ». Faites pour le mieux. Nous sommes vendredi. Il nous reste huit jours. Je veux un résultat avant lundi.

Chris Jones était en pleine réflexion, le front plissé, faisant machinalement tourner le barillet de son « 357 Magnum », ce qui provoquait un cliquetis agaçant pour les nerfs.

— J'ai fait ma petite enquête, avec le détective de l'hôtel, annonça-t-il. Notre copain est parti en week-end tout à l'heure, on ne sait pas où. Il est peut-être à la Jamaïque ou à Miami...

Encourageant. Depuis son retour de Washington, une heure plus tôt Malko cherchait comment coincer discrètement le Syrien. Brusquement, il se souvint de la femme de chambre noire à qui le Syrien avait donné rendez-vous.

— Il faut retrouver une fille qui s'appelle Donna, une femme de chambre noire du *Henshley*, dit-il. Elle a rendez-vous avec Samir Hassad aujourd'hui.

— Allons-y, dit le gorille. Mon copain le détective va nous aider...

Le faux taxi attendait, garé en double file, un paquet de contraventions sous le pare-brise. Chris Jones descendit la Cinquième Avenue à tombeau ouvert, brûlant un ou deux feux au passage... Le portier en costume de brousse prit l'air carrément dégoûté quand Chris lui tendit les clefs du taxi, pour le garer.

— Nous n'avons pas de place ici, essayez donc plus loin dans la rue...

Chris Jones marcha sur lui, le prit par sa saharienne et le souleva légèrement du sol.

— Non seulement tu vas la mettre au garage, fit-il aimablement, mais tu vas aussi la nettoyer avec ta langue de petit connard...

Il rejoignit Malko dans le hall, laissant l'autre estomaqué et terrifié. Les klaxons hurlaient derrière le taxi bloquant la rue...

Ils pénétrèrent dans le bureau du détective privé de l'hôtel, un colosse brun avec des pattes qui descendaient jusqu'au menton, une panse de buveur de bière et des mains d'étrangleur. Obséqueux... Chris expliqua ce qu'ils cherchaient.

— Je vois, fit le détective, c'est cette petite salope de Donna Raton. Je lui ai déjà donné deux avertissements parce qu'elle s'était fait un client.

— Où est-elle ?

— Quelque part dans l'hôtel. Elle termine à midi. À moins qu'elle se soit déjà barrée.

— Retrouvez-la-moi !

Le détective prit son téléphone et appela une douzaine de postes différents. Finalement, il mit sa main énorme devant l'écouteur :

— Vous avez du pot, elle est encore à la lingerie ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je veux lui parler, dit Malko. Seul.

Il se méfiait des méthodes du détective. Ce dernier reprit sa conversation et raccrocha.

— OK. Elle vous attend au *Harry's bar*, dans cinq minutes.

Malko traversa le hall de marbre rose, grand comme une cathédrale. Le bar occupait toute la partie droite, très sombre comme toujours aux États-Unis, tout en longueur. Presque vide. Il n'eut pas de mal à trouver Donna Raton. Elle portait des bottes à hauts talons, un short très court et ultra-collant bleu électrique et un T-shirt qui semblait peint sur ses extraordinaires seins pointus. En voyant Malko, elle eut un sourire soulagé.

— Je vous connais, vous ! Ils m'ont foutu la frousse en me parlant d'un détective...

— Vous prenez un verre ?

— J & B on the rocks.

Dès qu'il eut les deux verres, Malko les transporta à une table dans le coin le plus sombre. La Noire s'assit à côté de lui, cuisse contre cuisse, intriguée et provocante.

— Hier, je vous ai trouvée superbe, dit Malko.

Elle gigota un peu.

— Oh, j'étais en uniforme...

— J'aimerais bien vous revoir, vous ne travaillez pas pendant le week-end ?

Donna bredouilla un peu.

— Non, mais en réalité, je suis prise. Et même, j'ai pas beaucoup de temps...

— Je vais *out of town*, fit-elle. J'ai rendez-vous avec un copain à la gare de Stamford, dans le Connecticut... Mais lundi, on peut se voir si vous voulez... Après six heures.

— Va pour lundi, dit Malko.

Ça s'était passé encore mieux qu'il ne l'espérait. La femme de chambre noire s'éloigna en balançant son short bleu électrique qui se voyait comme un phare dans la pénombre... Revenu dans le bureau

du détective, il le remercia et attendit d'être dehors pour annoncer :
— On va dans le Connecticut.

Stamford ressemblait à première vue à une des hideuses banlieues entourant New York, coincée entre la mer et le New-England Thruway. À une heure de Manhattan. Des usines, des terrains vagues, des bois maigrelets... La gare était plutôt coquette, toute blanche, après la sortie 6 du Thruway. Des trains arrivaient toutes les dix minutes.

Chris et Malko attendaient patiemment dans une Ford LTD blanche, louée chez Avis. Le taxi était trop voyant hors de New York.

Jusque-là, pas de Donna Raton... Malko commençait à s'inquiéter quand Chris Jones le poussa du coude.

Une Mercedes blanche avec des glaces fumées venait de s'arrêter en face de la gare. Personne n'en sortit. Elle avait deux antennes, télévision et téléphone. Tout était blanc, même les pare-chocs...

— Ça doit être notre gars, fit le gorille.

L'attente dura sept minutes exactement, puis un flot de voyageurs émergea de la gare. Le short bleu électrique de Donna Raton faisait tache de couleur dans la grisaille des banlieusards. La portière de la Mercedes s'ouvrit et se referma aussitôt sur elle... Ils n'avaient même pas vu qui se trouvait à l'intérieur. La Mercedes repartit doucement, passant sous le pont de chemin de fer et prit le chemin de la mer.

La LDT suivit, à distance respectueuse. Peu à peu, l'environnement minable fit place à une avenue bordée de bungalows élégants, avec des pelouses, puis des maisons de plus en plus luxueuses. Ils se rapprochaient de l'océan.

Vingt minutes plus tard, la grosse voiture tournait à gauche dans une avenue longeant la côte et s'engouffra un peu plus loin dans le driveway d'une grande maison en ardoise et en bois, en bord de mer. Ils aperçurent un tennis, des pelouses, des haies bien taillées. Et la tache bleue d'un short pénétrant dans la maison...

— Ce soir, c'est un peu court, dit Malko, nous nous occuperons de Mr Hassad demain.

Les instructions de Charles Lawry pouvaient déboucher sur un affrontement violent. Un homme comme Samir Hassad devait être sur ses gardes et pas d'une nature à se laisser faire.

CHAPITRE XI

Une chaleur orageuse pesait sur le Long Island Sound. Des centaines de voiliers évoluaient sur le bras de mer s'enfonçant entre Long Island et le Connecticut, noyés dans une brume blanchâtre. En ce samedi après-midi, tout Stamford paraissait assoupi.

Chris Jones, Milton Brabeck et Malko n'avaient pas rencontré un chat en venant d'Atlantic Avenue. Malko, une partie de la nuit, avait tourné et retourné le problème de Samir Hassad. En dehors d'une attaque surprise, avec les conséquences fâcheuses que cela pouvait avoir, il ne voyait pas d'autre solution pour le faire parler. Or, on était à sept jours de l'opération Nasser.

Ils avaient effectué un grand détour pour aborder la maison du Syrien par le côté où elle jouxtait un parc peu fréquenté. La plage se trouvait en contrebas d'une petite falaise. La propriété était coupée de haies très épaisses qui permettaient de se déplacer sans être vu. Malko s'arrêta en face d'un tennis désert au sol de caoutchouc noir gondolé par la chaleur. Il espérait surprendre le Syrien en pleine sieste. Et priait pour qu'il soit seul dans la propriété. Milton qui avait rôdé dans les parages toute la matinée n'avait vu qu'une voiture, la Mercedes blanche.

Les trois hommes reprirent leur progression, arrivant au bord d'une piscine. Vide également.

— Ils sont probablement dans la maison, souffla Milton Brabeck.

— Il y a un sentier qui va à la plage, dit Malko.

À l'intérieur, une surprise était plus difficile. Ce qu'ils faisaient était totalement illégal, et ils pouvaient se faire allumer par Samir Hassad. Contournant une haie, ils débouchèrent sur une pelouse se terminant à la falaise dominant le Long Island Sound.

Malko avança jusqu'au bord de l'escalier descendant à la plage et s'immobilisa, fasciné. En contrebas, à mi-hauteur entre la mer et le sommet, se trouvait une sorte de terrasse en bois, fermée d'un parapet.

Trois personnes y étaient allongées à plat ventre sur des matelas : Samir Hassad, Donna, la femme de chambre du *Hershley* ; et Laura la fille brune à la croupe saillante qu'il avait vue à l'hôtel. Tous trois entièrement nus. La main droite de Samir Hassad fourrageait entre les cuisses écartées de la Noire. L'autre fille semblait endormie.

— *Holy shit !* murmura Chris Jones.

Un tel spectacle ne pouvait que froisser son âme puritaine... Ils étaient arrivés au bon moment.

Samir Hassad se souleva, découvrant brièvement en membre épais en érection. Il s'agenouilla derrière la Noire et son sexe remplaça sa main. Le Syrien commença à la prendre lentement, passant une main sous son corps pour lui caresser la poitrine. La Noire se mit à pousser de brefs gémissements, ses jambes s'ouvrirent et elle se cambra, en dépit du poids qui l'écrasait. Tout en continuant à lui faire l'amour, Samir Hassad allongea la main gauche vers la croupe de l'autre femme. Celle-ci ouvrit languissamment les jambes et souleva son bassin, puis tourna seulement la tête vers sa copine et l'observa.

Hassad avait pris son rythme de croisière. Tout en besognant lentement la Noire, il caressait sa camarade. Celle-ci parut y prendre goût et replia un genou pour surélever sa croupe saillante. Malko, d'où il était, pouvait voir que le Syrien ne se contentait pas de lui masser le sexe. Chris Jones était rouge comme une écrevisse. Milton Brabeck essayait de regarder ailleurs.

Cela dura plusieurs minutes. La brune ondulait de plus en plus vite sous les doigts du Syrien, les mains crispées sur le matelas. Samir Hassad donna encore quelques coups de reins, puis se retira avec lenteur de la Noire. Il pivota et se retrouva allongé sur sa voisine. D'une main, il se guida en elle. Malko le vit tâtonner et d'après ses gestes et le réflexe de défense instinctif de la fille, il devina ce qu'il voulait.

Le corps épais du Syrien s'abaissa d'un coup et demeura immobile. La fille brune cria, ses jambes se crispèrent. Il la sodomisait sans même lui avoir fait l'amour. Il se redressa, les mains crochétées dans les hanches de la fille brune, la tirant vers lui. Puis il commença à aller et venir dans ses reins de plus en plus vite, contrastant avec la lenteur dont il avait fait preuve jusque-là. Allongée sur le côté, les yeux mi-clos, la Noire regardait sa compagne se faire violer. Celle-ci semblait avoir oublié sa douleur initiale, envoyant sa croupe saillante au-devant du membre qui la transperçait.

Samir Hassad haletait, grognait, s'escrimait sur cette croupe docile, qui paraissait avoir été modelée pour ces plaisirs. Finalement, d'un ultime coup de reins, il s'enfonça aussi loin qu'il le pouvait, poussa un vrai rugissement et s'abattit sur le dos de la fille.

Foudroyé.

— *Shit !* murmura Chris Jones qui n'en croyait pas ses yeux...

Les trois protagonistes se séparèrent. Le Syrien mit un maillot et descendit vers la mer. Les deux filles, leurs slips de bain à la main, commencèrent à remonter l'escalier. Malko et ses amis n'eurent que le temps de s'abriter derrière une haie d'où ils les virent entrer dans la

maison.

Quelques instants plus tard, Malko risqua un œil au bord de la falaise.

Samir Hassad, les yeux protégés par des lunettes noires, se reposait sur une chaise longue faite de tubes de métal entre lesquels étaient tendues des lanières en plastique. Deux autres, du même modèle, se trouvaient à côté de lui. Chris Jones eut un sourire féroce.

— J'ai une idée ! dit-il.

Après l'avoir expliqué à l'oreille de Malko puis à Milton Brabeck, il descendit tout doucement l'escalier de bois menant à la plage. Chris Jones arriva derrière le Syrien, saisit une des chaises longues vides, la souleva et la rabattit sur le Syrien, l'enfermant dans une cage improvisée !

Samir Hassad poussa un rugissement et tenta de se dégager, mais il était trop tard. Chris Jones pesait de toutes ses forces sur la chaise longue faisant couvercle... Tandis que Milton Brabeck, fébrilement, coupait des lanières de plastique sur la troisième pour attacher les deux chaises longues ensemble. En quelques minutes, ce fut fait et Chris Jones put se redresser. Le Syrien criait des injures, impuissant, pouvant tout juste passer une main au travers des lanières qui l'enserraient.

Chris Jones regarda autour de lui. Aucun bateau ne se trouvait le long de la côte. Les voiliers étaient très éloignés. Il prit les deux chaises longues collées contenant le Syrien, les souleva comme une plume, et les déposa dans la mer, tout près du bord. L'eau ne le recouvrait pas en permanence, mais chaque vague aspergeait copieusement Hassad le mettant au bord de la suffocation.

— *Mother Fucker*⁽²⁸⁾ ! hurla-t-il à l'adresse de Malko entre deux vagues. *You let me free or...*

La suite se perdit dans une série de borborygmes...

Malko s'approcha du bord.

— Mr Hassad, je suis venu vous poser la même question qu'hier. Que contenait la valise donnée à Carrie Fisher ?

— *You bastard !* hurla le Syrien. *Let me free*⁽²⁹⁾ !

— Vous n'êtes pas bien poli, remarqua Chris Jones. Moi je n'aime pas ça. Je me demande si vous allez flotter avec ce truc...

— Enculé ! Assassin ! glapit Hassad, vous...

— Je me le demande aussi, renchérit Milton Brabeck, douxereux.

— On va le savoir tout de suite, conclut Chris.

Il prit une des extrémités de la « cage » et la tira un peu vers le large. Puis tranquillement, il lâcha prise...

Bien entendu, les deux chaises longues et le contenu humain coulèrent à pic... À cet endroit il n'y avait qu'un mètre d'eau. Le Syrien se débattait désespérément, sans parvenir à sortir de sa prison

de plastique... Des bulles d'air commençaient à crever à la surface.

— Remontez-le, ordonna Malko.

Chris tira l'ensemble au sec. Samir Hassad mit plusieurs minutes à retrouver la parole, toussant, crachant, s'étranglant. Malko avait un peu honte. Il s'accroupit près des chaises longues.

— Mr Hassad, je regrette d'avoir à vous faire subir ce traitement... Mais l'enjeu est trop important. Je sais que vous mentez... Si je dois sauver quelques dizaines d'innocents en vous noyant, je n'hésiterai pas...

— *You son of a bitch*, murmura le Syrien, *I kill you*⁽³⁰⁾...

Chris Jones n'attendit même pas l'ordre de Malko.

Comme on retourne une tortue sur le dos, il fit basculer la cage de façon à ce que le Syrien soit face au fond. Dans sa situation il ne fallait pas beaucoup d'eau pour qu'il se noie. Cette fois, les bulles furent moins longues à venir. Malko surveillait ses réactions de près. Mort, le Syrien ne lui serait plus d'aucune utilité et ils auraient un meurtre sur les bras. La protection de la CIA avait des limites dans un pays démocratique... C'était un mortel bluff de poker. Qui lâcherait le premier ?

Cette fois, quand Chris tira sur le sable la cage contenant le Syrien, celui-ci demeura silencieux, tentant seulement de reprendre son souffle...

Malko attendit qu'il y soit parvenu et se pencha vers lui.

— Mr Hassad, vous me dites la vérité ?

Il se dégoûtait. Samir Hassad tourna vers lui ses yeux injectés de sang et pleins de haine, sans dire un mot.

— Allez ! fit Chris. Encore un petit coup.

Il l'avait déjà traîné à moitié dans l'eau quand le Syrien poussa un cri.

— *No ! stop ! I talk*.

Chris Jones lui laissa encore la tête sous l'eau quelques secondes pour bien s'assurer de ses bonnes intentions, puis le remit au sec.

— Alors ? demanda Malko.

— Des explosifs avec détonateurs à retard. Sa voix était atone.

— Quel explosif ?

— Simplex.

— Combien ?

— Quinze kilos en six pains de 2,5 kilogrammes.

La voix était égale. Il ne regardait pas Malko en parlant. Ce dernier continua.

— Et les détonateurs ?

— Des boîtiers de commande de mise à feu électrique à retard. Un par pain.

— C'est Carrie Fisher qui vous a demandé cela ?

— Non.

Une quinte de toux le secoua complètement et il jura.

— Faites-moi sortir de ce truc, vite.

— Attendez, dit Malko.

Maintenant qu'il avait la confirmation de ses soupçons, il ne ressentait plus la moindre compassion pour le Syrien.

— Si ce n'est pas Carrie Fisher, qui vous l'a demandé ? Les paupières lourdes du Syrien se relevèrent un peu.

D'une voix lente, il lança :

— *Fuck you*⁽³¹⁾.

— Je dois le savoir.

— *Go fuck yourself, you son of...*

Il ne termina pas sa phrase. Chris Jones, d'une vigoureuse poussée, l'avait fait basculer dans l'eau. Il l'y laissa un bon moment avant de le remonter. Le Syrien, sans un mot, recommença à cracher l'eau de mer qu'il avait avalée. La haine qui transpirait de son visage était effrayante.

— Qui ? répéta Malko.

L'autre lui jeta un regard de défi.

— *My friend !* le colonel Kadhafi. Je vous emmerde.

— Vous connaissez Aziz Abdullah ?

— Non.

Mensonge ou pas, peu importait... Malko commençait à reconstituer le plan Nasser. Un mécanisme complexe où chacun jouait un rôle précis. Il voulait éclaircir un point, essayer de piéger le Syrien.

— Pourquoi avait-il besoin de vous pour se procurer des explosifs ?

— *You get no goddam explosive in New York. Only if you have good friend, like Hassad*⁽³²⁾.

Le Syrien s'agita dans sa cage de plastique.

— Laissez-moi sortir maintenant, nom de Dieu. Je vous ai tout dit.

— Non, dit Malko, pas le principal. À quoi cela doit-il servir ?

— Je n'en sais rien.

— Vous mentez.

L'autre redressa la tête retenue par les lanières extensibles.

— Non ! J'ai pas demandé et même si on me dit, je tourne tête autre côté. *Not my problem.*

— Je croyais que vous teniez à l'amitié de la CIA ?

— Kadhafi, *my friend too.* Mais *fucking crazy.* Vous dites « non », il tue vous...

— Vous avez bien une idée, insista Malko, vous n'avez pas donné ce matériel au hasard.

— *I tell you, no fucking idea*⁽³³⁾ ! s'égosilla le Syrien. *Get me out !*

— Vous connaissez Inge Klein ?

— No !

Malko fit signe à Chris Jones qui défit les lanières de plastique. Milton Brabeck écarta la chaise longue qui servait de couvercle et le Syrien se mit debout. Ses yeux étaient injectés de sang et de l'eau coulait de son nez sans qu'il puisse l'arrêter. Son visage était redevenu impassible.

— Vous content ?

— Je pense, dit Malko.

— Je peux aller ?

Sans un mot, Samir Hassad se dirigea vers l'escalier de bois. Malko le regarda monter et disparaître.

— On ne s'est pas fait un ami, remarqua Milton Brabeck.

Malko n'était qu'à moitié satisfait. Certes, il avait fait un pas de plus dans son enquête, démonté un rouage supplémentaire. Mais le plan Nasser était bien cloisonné. Tant qu'il ne mettrait pas la main sur l'élément opérationnel, ce n'était qu'une victoire à la Pyrrhus.

On retombait toujours sur l'Allemande.

Le hurlement de Chris Jones l'arracha à sa réflexion.

— *Duck*⁽³⁴⁾ !

Il tourna la tête.

Samir Hassad se tenait en haut de l'escalier, un riot-gun automatique Beretta dans la saignée du bras, les traits déformés par un rictus haineux. Il abaissa le canon de son arme et ouvrit le feu.

CHAPITRE XII

Malko leva les yeux au moment exact où Milton Brabeck, d'un geste réflexe, arrachait de son holster son « 357 Magnum » et tirait en même temps. La détonation de l'arme se confondit avec celle du riot-gun. Aucun des trois hommes n'eut le temps de changer de position mais le projectile de Milton frappa le Beretta une fraction de seconde avant que la charge de plombs ne quitte le canon.

Le riot-gun fut arraché des mains du Syrien et explosa littéralement. Les plombs se perdirent dans le ciel, avec un des doigts de Samir Hassad.

Ce dernier regarda stupidement sa main gauche amputée de deux phalanges de l'auriculaire, le sang qui jaillissait, puis pivota et disparut. Chris Jones allait le poursuivre quand Malko l'arrêta.

— Venez, nous ne sommes pas ici pour faire la guerre.

Ils partirent en courant le long de la plage pour escalader la falaise un peu plus loin, traverser le parc et regagner la LTD. Lorsqu'ils passèrent devant la maison d'Hassad, ils virent que la Mercedes blanche n'était plus là. Il avait dû filer au premier hôpital...

— Nous rentrons à New York, dit Malko.

Il fallait voir comment exploiter l'information livrée par le Syrien. Le plan de Charles Lawry avait fonctionné. Sauf sur le point essentiel : l'objectif exact du plan Nasser. Peut-être Samir Hassad avait-il dit la vérité en affirmant ne pas le connaître... L'opération était assez cloisonnée pour cela...

Tandis qu'ils roulaient sur le New England Thruway désert, Malko se demandait comment allait réagir le Syrien. Préviendrait-il les Libyens de sa partielle trahison ou se tairait-il ? S'il parlait, cela risquait de déclencher quelque chose. Mais quoi ?

En ce dimanche de juin, le grand bâtiment blanc de la CIA semblait abandonné, impression renforcée par les échafaudages déserts sur l'aile en construction. Charles Lawry avait insisté pour que Malko vienne à Langley discuter des derniers développements. Cela devenait une habitude. Plus Malko volait sur Eastern, plus il regrettait

le luxe d'Air France. Mais le DDO se méfiait des écoutes du FBI... Par téléphone, Malko lui avait communiqué les caractéristiques de l'explosif livré par le Syrien à l'opération Nasser. Il venait de recevoir l'avis des experts.

— Quinze kilos de Simplex, cela peut servir à beaucoup de choses, annonçait-il. C'est la charge moyenne pour piéger une voiture. Ou pour causer des dégâts importants dans un immeuble. Ou un wagon de métro. Quant aux allumeurs électriques à retard, ils sont utilisés en principe pour les voitures piégées...

— Pourquoi six ? demanda Malko.

— Ils veulent peut-être commettre six attentats différents, avançait le DDO. Faire sauter des avions, ou provoquer des attentats dans un hall d'aérogare, ou dans une rame de métro. Ce genre d'action aveugle est très déstabilisante...

Malko n'était pas convaincu. Si le plan Nasser se bornait à cela, pourquoi les Libyens s'étaient-ils donné le mal de « tamponner » Henry Pickford et de lui extraire des documents confidentiels ? Ils n'en avaient pas besoin pour déposer une bombe dans une station de métro ou dans un aéroport. Ou même au World Trade Center.

— Il y a forcément autre chose, dit-il. Une opération beaucoup plus précise.

— Je le crains aussi, avoua Charles Lawry, mais nous n'avons toujours aucun indice.

— Samir Hassad n'a pas réagi ?

— Non. Il a disparu. Il n'est pas revenu au *Hershley*. J'ai demandé au FBI de le retrouver. Je suis étonné qu'il se soit mouillé dans une affaire aussi grave, où il a beaucoup à perdre avec nous...

— La peur de Kadhafi, dit Malko. Et la conviction que cela ne se saurait pas... Il faut renforcer la surveillance d'Aziz Abdullah. Hassad va probablement tenter de le contacter.

— Ou il va faire le mort, dit Lawry.

— À moins qu'il ne le fasse pour de bon.

Un soleil radieux brillait sur la Virginie. Malko n'avait plus qu'à regagner New York. Les téléphones de Carrie Fisher et d'Aziz Abdullah étaient sur écoute en temps réel, ce qui permettait d'exploiter une information immédiatement. Pour l'instant, ils demeuraient muets.

Quant à Inge Klein, elle semblait ne jamais avoir existé. Le FBI avait ratissé en vain toutes les pistes et tous ses indicateurs.

— Demain, je vais essayer de recontacter Carrie Fisher, proposait Malko. La valise d'explosifs a transité chez elle. Elle pourrait peut-être me mener à Inge Klein.

Charles Lawry jeta un coup d'œil inquiet au calendrier accroché au mur. On était le 29 juin.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, remarqua-t-il.

L'opération Nasser est prévue pour le 4 juillet. C'est la seule chose dont nous soyons certains. Si d'ici quarante-huit heures nous n'obtenons aucun résultat, je serai obligé de prévenir le président de notre échec et de repasser officiellement l'affaire au FBI.

— Et la piste des Allemands de l'Est ? interrogea Malko.

— Rien, laissa tomber Charles Lawry. Ils sont une vingtaine. Comme nous n'avons pas pu identifier celui qui se trouvait dans la voiture, nous n'avons pas avancé d'un pouce.

La matinée du lundi s'était étirée dans une tension pesante. Carrie Fisher, suivie par Milton Brabeck, s'était rendue dans un studio de photo où elle se trouvait toujours. Pas un coup de fil intéressant. Samir Hassad n'avait toujours pas reparu et Aziz Abdullah était aux Nations Unies. La seule bonne nouvelle était qu'il faisait beau pour la troisième journée consécutive...

Malko broyait du noir, cherchant une faille pour reprendre son enquête, quand le téléphone sonna dans sa suite.

— Malko, il faudrait que je te voie tout de suite.

C'était la voix de Debra Fox. Il ne l'avait pas recontactée depuis leur face à face tendu chez *Cipriani*. Que voulait-elle ? La jeune Texane ajouta aussitôt :

— J'ai du nouveau sur Aziz Abdullah...

Trente secondes plus tard, Malko était dans l'ascenseur du *Westbury*. Debra Fox l'attendait en face de l'entrée principale des Nations Unies, vêtue d'une robe en jersey super-moulante, avec un sourire un peu crispé.

Elle le prit par le bras et l'entraîna vers le hall climatisé dans une traînée d'« Opium ».

— Voilà, dit-elle, j'ai déjeuné à la cafétéria et j'y ai vu Aziz. À la fin du repas, on l'a demandé au téléphone par haut-parleur. Je l'ai suivi quand il s'est levé et j'ai écouté les premiers mots de sa conversation.

— Quoi ?

— « Samir ! Pourquoi tu m'appelles ici ? »

Ainsi, Samir Hassad avait mangé le morceau.

— Superbe, dit Malko, je vais me mettre en contact avec les écoutes...

Debra Fox lui adressa un sourire ironique.

— Mais il n'y a pas d'écoutes possibles, darling. C'est le standard des Nations Unies.

Autrement dit, sans le bon réflexe de Debra personne n'en aurait rien su... Il avait envie de la prendre dans ses bras.

— Tu n’as rien entendu d’autre ?

— Non, ils se sont mis à parler arabe.

Prudent, Samir Hassad avait attendu le lundi pour contacter Abdullah aux Nations Unies.

— Continue à le surveiller, lui demanda-t-il. Tu ne peux pas savoir comme cette information est importante.

— Évidemment, fit-elle. Même si tu n’as plus envie de moi, je peux encore t’être utile.

Il eut un peu honte des reproches contenus dans les yeux bleus. Comment lui expliquer qu’il s’était passé quelque chose de magique entre Carrie Fisher et lui ?

L’enthousiasme de Malko était retombé au fil des heures. Au lieu d’aller dîner avec Debra Fox, il avait grignoté un sandwich dans sa suite. Samir Hassad ne se trouvait ni à Miami, ni à Stamford. Il était probablement quelque part à New York. Quant à Carrie Fisher, n’ayant pas trouvé de méthode satisfaisante pour reprendre contact, il s’était abstenu, ne tenant pas à un échec. Mais il y pensait sans arrêt. Comme si cela avait pu la décider elle, à lui téléphoner... Justement, le téléphone grelotta. Il eut quelques secondes d’espoir fou.

— Mr Linge ?

Ce n’était pas Carrie. La communication était mauvaise, avec un important brait de fond.

— Oui, dit Malko.

— C’est Samir, Mr Linge. Samir Hassad.

Inattendu. Les crachotements se prolongèrent quelques instants, puis le Syrien lança :

— Vous avez été dur avec moi, Mr Linge.

— Je ne..., commença Malko.

— OK, OK, *no harm feeling*⁽³⁵⁾, fit le Syrien. Peut-être que je fais la même chose. Mais j’ai fait une connerie, Mr Linge, j’ai besoin de vous.

Cette fois, le pouls de Malko passa à 150. Le Syrien ne pouvait pas savoir qu’il était au courant de son contact avec Aziz Abdullah.

— Que se passe-t-il ?

— J’ai parlé mes amis... *Fuck me*... Ils sont fâchés, très fâchés...

— Et alors ?

Le Syrien eut un rire de crécelle.

— Vous me mettre dans merderie absolue, vous me sortir...

— Comment ?

— J’ai besoin vous protection. Vite. *Now*.

Son débit s’était accéléré, comme si son temps était compté.

— Contre quoi ?

Nouveau rire de crécelle.

— Samir sait beaucoup, beaucoup de choses.

— Où êtes-vous ?

— Je vous attends sur la Douzième avenue, en face du Pier 99, à la hauteur de la 59^e. Dans une demi-heure. *No sweat, you come*^{36} !

Il avait raccroché.

Laissant Malko le cerveau en ébullition. Traqué par les Libyens, Samir Hassad pouvait être tenté de parler. À moins que ce ne soit un piège. Il n'avait pas le temps de rameuter une armée et ne voulait pas interrompre la surveillance sur les autres protagonistes de l'affaire. Il composa le numéro de la suite de Debra Fox.

— Debra, fit-il. Je peux t'emprunter ta voiture ?

— Bien sûr, dit-elle, un peu surprise. Quand ?

— Tout de suite.

Lorsqu'il frappa au 1107, elle lui ouvrit dans un déshabillé de satin ivoire avec des broderies noires, une clef à la main.

— Tu ne veux pas que je t'accompagne ?

— Non, dit-il, cela peut être dangereux.

Il avait glissé dans sa ceinture le « 38 Spécial » prêté par Chris Jones. Il y avait une chance sur deux pour qu'il ait à s'en servir. Mais, d'un autre côté, il ne pouvait ignorer l'offre de Samir Hassad.

Pas à cinq jours de l'opération Nasser.

— J'ai rendez-vous avec Samir Hassad au Pier 99, dit-il. Si Milton ou Chris peuvent décrocher, qu'ils m'y rejoignent.

Le ronronnement de la Corvette était noyé par le grondement des voitures défilant sur le West Side Highway construit au-dessus de la Douzième avenue. Malko tourna à droite et stoppa en face de l'entrée du Pier 99. L'endroit était particulièrement sinistre : les piers sur sa droite, des entrepôts sur sa gauche et la double chaussée qui zigzagait entre les piliers supportant le West Side Highway. Un peu plus haut, les Conrail Piers, abandonnés, n'étaient plus qu'un no man's land livré aux clochards.

La Mercedes blanche déboucha de la Douzième avenue dix minutes plus tard. Malko fit un appel de phares et elle stoppa à côté de lui. De l'intérieur, Samir Hassad lui fit signe de le rejoindre, et lui ouvrit la portière. Il portait un énorme pansement à la main gauche, ses traits étaient tirés et il n'était pas rasé, sans cravate.

— Vous m'avez foutu dans une belle merde, fit-il abruptement, comme s'ils venaient de se quitter.

— C'est-à-dire ?

— Kadhafi a mis le contrat sur moi, dit-il. *Too much talk*. Je veux

pas mourir. Alors, protégez-moi, avec CIA.

— Et vous offrez quoi ?

Hassad le regarda de son air rasé et dur :

— Inge Klein.

Un petit frisson remonta le long de la colonne vertébrale de Malko. On y était enfin.

— Où est-elle ? ne put s'empêcher d'interroger Malko.

Le Syrien eut un sourire malin.

— Vous faites *deal*, vous savez.

— OK, dit Malko. *You have a deal*.

Les yeux du Syrien s'illuminèrent.

— *Good, good, good*. Inge Klein très prudente. Vient à pied. Conrail Pier Sud. Derrière. Dans vingt minutes. Vous attendez, vous flinguez, tout le monde content. Plus de problème. Inge kaput, Yallah...

— Comment savez-vous qu'elle vient ?

— Vieux rendez-vous, expliqua le Syrien. Pris semaine dernière. Pour exfiltration.

L'histoire de l'exfiltration était plausible. Le Syrien fit demi-tour et s'enfonça sous le Highway dans une partie de la Douzième avenue qui se terminait plus haut en impasse. Malko l'observait. Avec lui, il pouvait s'attendre à la combine la plus tordue. Ou bien la trahison de ses amis ou le faire tomber, lui, Malko, dans un piège. Question d'intérêt.

Les phares éclairaient des carcasses de voitures, des grillages défoncés, des dormeurs, des camions éventrés et l'eau noire de l'Hudson.

Il s'arrêta trois cents mètres plus haut. Le grondement au-dessus d'eux continuait.

Samir Hassad se tourna vers Malko et, en dépit de son apparente sérénité, ce dernier devina dans ses yeux quelque chose qui l'inquiéta. La voix du Syrien était un peu trop tendue, il y avait quelques gouttes de sueur sur son front, ses mains serraient trop fort le volant de la Mercedes.

Il crevait de peur.

En une fraction de seconde, Malko fut certain qu'il l'entraînait dans un piège.

— Vous armé ? croassa Samir. OK ? Vous attendre ici. Inge très prudente, pas venir si voiture... J'attends à 59e.

Il se pencha par-dessus Malko et ouvrit la portière du côté de celui-ci. Derrière eux, l'avenue en impasse n'était qu'un grand trou noir. Malko referma les doigts autour de la crosse du « 38 Spécial » et le braqua sur le Syrien.

— Nous allons l'attendre ensemble, dit-il. Descendez.

Samir ne bougea pas.

— *Don't bullshit it*⁽³⁷⁾... ! commençait-il.

Il était brusquement fébrile. Malko referma sa portière, le poussa violemment vers la gauche, ouvrant l'autre portière en même temps. Le Syrien, à cause de sa main blessée, ne pouvait réagir. Il fut éjecté en perdant presque l'équilibre. Malko allait sortir à son tour quand un grondement de moteur tout proche lui fit tourner la tête. Un gros phare blanc trouait la pénombre derrière eux. Samir Hassad fit un pas vers la Mercedes, mais n'eut pas le temps de la regagner. Une grosse moto venait de surgir de l'obscurité, avec un passager sur le tan-sad. Ce dernier tenait à deux mains un fusil d'assaut SIG.

— *La ! La*⁽³⁸⁾ ! hurla le Syrien.

La moto passa en un éclair, son grondement couvert par les claquements de plusieurs détonations. Malko vit Hassad pivoter sur lui-même puis s'effondrer. Des chocs sourds ébranlèrent la carrosserie, et la glace de la portière avant gauche s'étoila en plusieurs endroits.

Malko avait eu le temps de riposter une fois, apparemment sans résultat. Son regard tomba sur la glace étoilée à sa gauche, qui avait fait écran entre lui et les projectiles et il comprit pourquoi il était encore vivant. La Mercedes de Samir Hassad était blindée. Rapidement, il se pencha et referma les deux portières, verrouillant le système central de fermeture. Il était temps.

La moto venait de s'immobiliser à quelques mètres devant la Mercedes. Le passager du tan-sad bondit à terre et les phares éclairèrent les traits durs d'Inge Klein, se découpant dans le casque intégral. Le SIG à la hanche, elle ouvrit le feu, visant le pare-brise de la Mercedes, au moment où Malko enclenchait le « drive ».

Son « 38 Spécial » n'était pas de taille contre un fusil d'assaut. Mais, protégé par le blindage de la Mercedes, il pouvait tenter d'écraser l'Allemande.

Celle-ci semblait ignorer la particularité de la Mercedes de Samir... Tout se passa très vite. Des flammes jaillirent du SIG et une série de petits cratères étoilés apparurent sur le pare-brise. Malko vit la stupéfaction et la rage se peindre en une fraction de seconde sur les traits d'Inge Klein.

Par contre lui aussi fut déçu. Alourdie par les cinq ou six cents kilos de blindage, la Mercedes s'était ébranlée à la vitesse d'un escargot...

L'Allemande eut largement le temps de l'éviter, arrosant au passage la portière avec la fin de son chargeur. Plus un geste de rage qu'autre chose. Elle et la moto disparurent dans l'obscurité, derrière lui. Il parcourut quelques mètres, freina et amorça un demi-tour, pour revenir sur Inge Klein. Le pinceau des phares éclaira l'Allemande en train de remonter sur la moto. Malko pila, ouvrit la portière et visa la terroriste. Les détonations du « 38 Spécial » lui parurent

assourdissantes, mais la moto continua à s'éloigner. Il était trop loin.

Ivre de rage, il remonta dans la Mercedes, écrasant l'accélérateur. La lourde voiture s'ébranla à la vitesse d'une Deux Chevaux... Le feu rouge de la moto disparut en zigzaguant entre les piliers métalliques soutenant le Hudson Highway.

L'estomac noué d'impuissance et de frustration, Malko la vit disparaître et dut s'arrêter lui-même quelques centaines de mètres plus loin, bloqué par des barrières que la moto avait facilement évité.

Une fois de plus, Inge Klein lui avait filé entre les doigts. Il fit demi-tour, ruminant de sombres pensées.

Ce Syrien lui avait tendu un piège, c'était clair. Pour se racheter de sa « faiblesse ».

Mais Inge Klein n'avait pas monté ce guet-apens gratuitement pour assouvir une vengeance personnelle contre Malko. Ce n'était pas son style. Si elle avait voulu l'éliminer c'est parce qu'il représentait un danger pour le Plan Nasser.

Or, pour l'instant, il ne voyait pas en quoi il pouvait la gêner vraiment. Quand il approcha de l'endroit où gisait Samir Hassad, il aperçut deux voitures de police, probablement alertées par les coups de feu.

Chris Jones tournait autour de la Mercedes à la peinture écaillée, avec un regard admiratif...

— C'est une sacrée machine, fit-il. Des glaces en polycarbonate et Kevlar 29. Des phares blindés, de l'acier-céramique et sept couches de Kevlar pour la carrosserie, des pneus capables de rouler à 100 miles à plat. À part un Patton, je ne vois pas mieux...

La voiture du Syrien avait été remise dans un garage du Midtown Precinct. En farfouillant, Chris Jones poussa involontairement un bouton, et une voix caverneuse s'éleva d'un haut-parleur.

— *Call the police, call the police.* Puis le son strident d'une sirène.

Ils eurent toutes les peines du monde à la stopper.

Tout cela ne servirait plus au Syrien, le cœur éclaté et le foie en lambeaux.

Quant à Inge Klein, elle s'était de nouveau volatilisée, en dépit de l'alerte, donnée immédiatement. Malko se demandait qui était l'homme ou la femme qui conduisait la moto. Il ne connaissait pas encore tous les éléments de l'opération, apparemment.

Ils quittèrent le garage de la police. Tout en remontant Madison Avenue dans la Corvette de Debra Fox, Chris Jones à son côté, Malko réfléchissait aux événements de la soirée. Cette vendetta ne lui disait rien qui vaille. Il réalisa soudain que Samir Hassad, avant de mourir,

avait peut-être persuadé ses alliés – Aziz Abdullah et Inge Klein – que Carrie Fisher les avait trahi en révélant son existence. Ignorant la boîte d'allumettes du *Hershley* trouvée par Malko.

Donc, les Libyens et Inge Klein devaient se dire que Carrie Fisher, amoureuse ou manipulée, aidait Malko.

Ce qui expliquait qu'on veuille l'éliminer, lui. Mais dans ce cas, la jeune cover-girl était également en danger. Car elle devait posséder des informations dangereuses pour Inge Klein. Malko fut pris d'une angoisse brutale.

— Chris, dit-il, il faut dès maintenant assurer une protection totale à Carrie Fisher.

Il devait la convaincre de parler ou, avant quatre jours, faire tomber Inge Klein dans un piège.

Sinon, le plan Nasser allait se dérouler selon les vœux du colonel Kadhafi.

CHAPITRE XIII

Malko n'arrivait pas à détacher les yeux de la date du *New York Times* : mardi 1^{er} juillet.

Il ignorait toujours, en dépit de ses efforts, où et comment le commando du plan Nasser allait frapper, trois jours plus tard. Quel massacre il allait déclencher. Depuis la veille au soir, Carrie Fisher était sous la protection des gorilles, qui ne la quitteraient ni de jour, ni de nuit. Mais cela suffirait-il ? Si Inge Klein ne se manifestait pas, cette précaution serait inutile.

Le téléphone sonna. C'était Milton Brabeck.

— Elle est toujours chez elle, annonça-t-il.

Malko prit sa décision instantanément.

— Trouvez un fleuriste et faites-lui envoyer deux douzaines de roses rouges avec mon nom, dit-il.

Il raccrocha et se força à ne pas trop se dépêcher tandis qu'il gagnait la Cinquième avenue. Il arrêta un taxi et lui donna l'adresse du loft de Carrie Fisher. Étant donné la circulation, il ne risquait pas d'arriver avant ses roses.

Aziz Abdullah était cloîtré dans sa Libyan House. Le jeune gardien turc, manipulé par la CIA, n'apportait en ce moment aucune information. Le meurtre de Samir Hassad avait fait six lignes dans le *New York Times*. Règlement de comptes...

Ce calme apparent dissimulait la réalité glaciale : le plan Nasser continuait à faire tic-tac, comme une bonne machine infernale parfaitement réglée. Quelque part dans New York, Inge Klein se promenait avec quinze kilos d'explosifs, une cible dans la tête.

— Ça fait huit dollars, annonça le chauffeur.

Arrachant Malko à sa méditation. Celui-ci descendit et aperçut le taxi de la CIA un peu plus loin. Son cœur battait lorsqu'il appuya sur le bouton de l'interphone.

— Qui est-ce ?

C'était la voix de Carrie Fisher.

— Malko.

Silence. Des secondes qui paraissaient des heures. Si elle n'ouvrait pas, c'était foutu. Cling. Le bruit sec de la gâche. L'impression qu'on lui insufflait une giclée d'oxygène. Carrie Fisher l'attendait en haut de

l'escalier. Superbe dans une robe de jersey bleu ultra-courte serrée à la taille par une grosse ceinture.

— Merci pour les fleurs.

Il n'y avait aucune chaleur dans sa voix. Malko chercha son regard, mais elle détourna les yeux. Ils demeurèrent quelques instants face à face. Puis elle dit :

— J'allais sortir.

Il lui barra la route, passa une main autour de sa taille, et, de l'autre lui releva la tête, la forçant à le regarder.

— Pourquoi es-tu venu ? demanda-t-elle d'une voix contenue. Je t'avais dit que...

— Tu me manquais.

Le corps de Carrie Fisher se détendit d'un coup. Elle résista encore quelques secondes puis leurs lèvres se touchèrent et tout explosa. Leur étreinte était si violente qu'ils faillirent tomber dans l'escalier. Ils s'écartèrent un peu, reprirent leur souffle. Carrie avait le regard chaviré, la respiration courte.

— Tu n'aurais pas dû revenir, dit-elle.

De nouveau, Malko l'embrassa. Le ventre collé à lui, Carrie gémissait de désir.

— Viens, dit-il, je t'emmène déjeuner.

Carrie Fisher était perdue dans la contemplation de sa « blue margarita » qui ressemblait à un médicament servi dans un énorme verre ballon.

Elle leva les yeux et dit d'une voix imperceptible :

— Je crois que je suis très amoureuse de toi... Tu m'as terriblement manqué...

Malko ne s'attendait pas à une déclaration aussi sincère dans le cadre kitch de *l'Internacional House of Tacos*. Restaurant qui tenait de la salle de bains, de la charcuterie avec les jambons et les chorizos pendus au mur et du décor de théâtre avec le bar bleu ciel et les paillettes au plafond. Un énorme barman dissimulait des yeux chassieux derrière des lunettes noires, sorti tout droit d'un film série B. Une fille, recroquevillée à une table, souriait dans le vide, broutant du valium avec son J & B . Une poignée de punks se champouinaient à la sangria en se goinfrant de chorizo. Le tout veillé par une réplique en plastique vert de la statue de la Liberté installée sur le trottoir.

Malko se pencha vers Carrie, effleurant ses lèvres :

— Moi aussi, je suis amoureux de toi.

Elle noua une main sur sa nuque et l'embrassa avec une violence contenue, puis planta ses prunelles dans les siennes, se mirant dans ses

yeux d'or.

— Je crois que je t'aime, dit-elle. Je ne voudrais plus que tu me quittes.

La musique tonitruante couvrait leurs paroles. Elle l'embrassa de nouveau et il sentit une boule de honte lui tordre l'estomac. Et pourtant, Carrie savait sûrement... Elle vida d'un coup son étrange margarita et se leva.

— Viens.

Ils avaient à peine grignoté un peu de chorizo. Ils parcoururent, enlacés les trois blocs jusqu'à Mercer Street, sans un mot. Carrie s'arrêta quelques instants devant la vitrine en face de chez elle où trônait un papillon en toile de trois mètres d'envergure...

— Un jour, je me l'offrirai, dit-elle, il me fait rêver...

À chaque pas, elle se serrait contre Malko. Comment cette fille pouvait-elle être une terroriste ? Il ne comprenait plus. Quelque chose lui échappait. Et pourtant, il avait bien vu la Samsonite avec les explosifs.

À peine dans la chambre, Carrie fut nue, ne gardant qu'un slip triangulaire en dentelle blanche. Pendant quelques instants, Malko oublia ses problèmes en retrouvant son corps magnifique.

Carrie prit la télécommande à rayon laser et fit coulisser le panneau de laque des meubles Romeo, déclenchant la chaîne hi-fi Akai... La musique incroyablement pur du laser-disc s'éleva dans la pièce, elle se colla à lui, l'embrassant à mourir, comme si elle craignait qu'il s'enfuie. Ses yeux verts avaient une expression presque suppliante quand elle murmura :

— Prends-moi très doucement. Je veux être à toi complètement.

Il entra en elle. Son ventre était inondé. Elle se cambra, le tenant par la nuque, ondulant contre lui jusqu'à ce qu'elle jouisse avec des halètements saccadés. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ses prunelles lui semblèrent immenses.

— J'ai pris une grande « ligne » au restaurant, fit-elle. Comme ça, je jouis dix fois plus.

Elle demeura silencieuse quelques instants avant de dire :

— Carresse-moi.

Il obéit avec plaisir, l'explorant méticuleusement. Carrie ronronnait, ondulait, bougeait sous ses doigts. Puis elle se retourna sur le ventre. Peu à peu, il s'enhardit, abordant les endroits les plus secrets. D'abord, il la sentit fermée, puis, peu à peu, alors qu'il allait inlassablement entre les deux ouvertures, elle se détendit et se prêta à un jeu auquel elle n'était sûrement pas accoutumée. La tête dans les mains, elle ne disait plus rien. Bientôt, Malko réalisa qu'elle lui offrait ce qu'elle lui avait refusé avec violence la première fois. Cette seule idée fit flamber immédiatement son désir. Le cœur battant, il

interrompit sa caresse, bascula derrière elle et se posa avec douceur contre l'ouverture de ses reins.

Il sut tout de suite qu'elle ne se refuserait pas car sa croupe ne se déroba pas. Pour ne pas rompre la magie, il se garda bien de forcer, se contentant de laisser son sexe en contact avec sa chair.

Puis il commença de l'ouvrir. Aussitôt, Carrie se raidit et murmura :

— Doucement, tu me fais mal...

Ces quelques mots étaient en eux-mêmes un acquiescement. Il s'enfonça dans ses reins, millimètre par millimètre, avec la plus grande douceur. Elle poussait de petites exclamations de douleur, mais ne l'empêchait pas de continuer. Il lui fallait toute sa volonté pour ne pas prendre d'un seul coup cette croupe offerte et vierge. Le sang battait dans ses tempes...

Un cri bref.

— Arrête !

Il obéit, mais ne recula pas. Maintenant, il sentait une bague de chair autour de lui. Il donna un léger coup de reins, déclenchant un hurlement de Carrie, qui cette fois tenta de se débarrasser de lui.

— Non ! Tu me fais trop mal...

C'était trop tard. Inexorablement, il s'enfonça encore et stoppa. Elle ne pouvait plus se débarrasser de lui. Il glissa une main sous elle, trouva son sexe trempé et commença à la caresser. Elle pleurait doucement mais peu à peu il s'engloutit tout entier.

C'était une sensation fabuleuse de sentir cette croupe qui se faisait peu à peu à lui, qui l'accueillait. Il commença à bouger, mais elle hurla de douleur. Alors il s'imposa de demeurer strictement immobile, abuté en elle, la caressant inlassablement, lui murmurant des paroles douces à l'oreille. Et le miracle s'accomplit. Timidement, d'abord, elle se mit à répondre à ses coups de reins, à onduler. Il continuait à la caresser. Et à amplifier son mouvement. Bientôt, il put la prendre comme s'il se trouvait dans son ventre.

Et la croupe se souleva de plus en plus vite, la respiration de Carrie se fit sifflante, saccadée jusqu'au cri final qui déclencha immédiatement l'explosion de Malko.

Ils demeurèrent dans la même position de longues minutes, puis se défirent pour s'allonger l'un à côté de l'autre. Enfin, elle tourna vers lui un visage ravagé de larmes, mais éclairé par un sourire radieux.

— Je t'aime, dit-elle.

Il crut recevoir un coup de poignard ! Il n'avait pas voulu cela. Elle vit son expression et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça t'ennuie que je te dise cela ?

Malko n'eut pas le courage de mentir. Tant pis, il fallait y aller.

— Carrie, dit-il. Il faut...

Elle lui mit un doigt sur la bouche.

— Tu ne m'aimes pas ?

— Non, dit-il, je veux te demander quelque chose.

— Quoi ?

— De me faire confiance.

— En quoi ?

Sa voix était déjà tendue. Il prit sa respiration. Tout allait basculer, les choses ne seraient plus jamais pareilles. Il le savait et il ne pouvait pas faire autrement. Elle demanda :

— Pourquoi as-tu l'air si triste ?

— Carrie, dit Malko, je travaille pour le gouvernement américain. Tu es mêlée à une histoire dangereuse et tu risques ta vie. Il fallait que je te prévienne.

Pendant plusieurs secondes, Carrie Fisher demeura totalement figée, comme morte. Puis, Malko vit ses prunelles s'agrandirent, son menton se mettre à trembler, ses lèvres se serrer.

Elle baissa les yeux et quand elle releva les paupières, ils étaient inondés de larmes. D'une voix cassée, elle murmura :

— *My God !*

— Carrie, dit Malko, il faut que tu comprennes...

Elle secoua lentement la tête et dit d'une voix trop haut placée :

— Mais je comprends, je comprends très bien... Tu ne m'as pas rencontrée par hasard. Tout est calculé depuis le début. Leonora avait raison. Je n'arrivais pas à la croire.

— Non, pas tout, dit Malko. Et celle que tu appelles Leonora est une terroriste extrêmement dangereuse...

La jeune femme eut un rire nerveux.

— Dieu que je suis conne ! Quand j'ai reçu tes roses, j'étais folle de bonheur. J'avais décidé de ne plus te revoir, à cause de ce qu'on m'avait dit. Et puis, j'ai craqué. Parce que je suis tombée amoureuse de toi. C'est pour cela que je te l'ai laissé faire tout à l'heure...

— Carrie, insista Malko, les choses ne sont pas aussi simples.

Elle se leva. Ses yeux étaient vides de toute expression.

— Habille-toi et va-t'en, dit-elle. Je ne veux plus jamais entendre parler de toi.

Il voulut la prendre dans ses bras. Elle se déroba, sans violence, mais avec un calme qui le glaça. Ils se toisèrent du regard.

— Carrie, insista Malko, tu es en danger. Il faut que tu m'aides, ce n'est pas une plaisanterie...

— Va-t'en, dit-elle. Tu mens. Fais-moi arrêter si tu veux. Cela m'est égal. Mais je t'en prie, va-t'en...

Elle marcha jusqu'à la salle de bains, l'ouvrit et se retourna.

— Je veux que tu sois parti quand je ressortirai.

La saveur âcre et glaciale de la vodka n'arrivait pas à calmer Malko. Il était revenu directement au *Westbury* et s'était allongé avec une bouteille de *Stolichnaya*. Cuvant son double échec. Carrie était tombée vraiment amoureuse de lui... Maintenant, c'était une histoire terminée. À jamais. Il n'arrivait pas à se faire à cette idée. Sans trop espérer, il fit le numéro de Carrie Fisher. Pour essayer au moins de la mettre en garde une fois de plus.

Occupé.

Il le refit. Toutes les cinq minutes pendant une heure et demie. Avec le même résultat. Elle avait décroché...

Il y avait des moments où il haïssait le monde parallèle où il évoluait, cet univers qui transformait des Carrie en terroristes et des gentlemen en salauds... Encore trois vodkas et il composa le numéro de la CIA à Langley. C'est d'une voix remarquablement calme qu'il fit son rapport au DDO. Ce dernier ne se troubla pas.

— Je sais que vous avez fait tout ce que vous pouviez, dit-il. Je vais rendre compte au président et voir les mesures à prendre.

Carrie Fisher ne savait plus où elle en était, tant elle avait pleuré, alternant les crises de larmes et les lignes de coke. Elle tremblait de tout son corps et ne voulait pas rester chez elle. Il lui fallait un endroit où personne ne viendrait la chercher. Mais elle était sûrement surveillée. Elle prit la hache du matériel d'incendie qui se trouvait au fond du loft et s'attaqua à une porte condamnée depuis des années.

Cela lui prit vingt minutes. Ensuite, elle dévala les marches, traversa une cour pour émerger dans Broadway. Elle se retourna : personne ne la suivait. Elle arrêta un taxi et demanda à ce qu'on la dépose au coin de la 59^e rue et de Fifth Avenue.

Dans le taxi, elle fut prise d'une nouvelle crise de larmes. Après être descendue, elle entra au *Plaza* et s'installa au tea-room pour se calmer un peu. De nouveau, elle alla aux toilettes et prit une ligne de coke pour s'empêcher de penser.

Malko avait dormi sans même s'en rendre compte. Il rouvrit les yeux et vit que la nuit était tombée. La lumière rouge du téléphone clignotait avec insistance : il avait demandé à ne pas être dérangé. Il composa le 33 pour les messages.

— Sir, dit l'opératrice, il faut que vous rappeliez d'urgence le 202

Le numéro de la CIA à New York... Chris Jones devait avoir la main sur le combiné car il décrocha au quart de sonnerie.

— Bon sang, on vous croyait mort. Il y a du nouveau.

— Vous avez retrouvé Inge Klein ?

— Non. Et Carrie Fisher nous a filé entre les doigts. Par une seconde sortie à son immeuble que personne n'avait repérée.

Malko eut la sensation de recevoir une giclée d'acide dans les yeux. Carrie Fisher risquait de vouloir contacter Inge Klein si elle savait où trouver la terroriste allemande. Or, celle-ci devait la considérer comme une traîtresse...

Il raccrocha. Glacé. Où chercher Carrie Fisher dans une des plus grandes villes du monde ?

CHAPITRE XIV

Carrie Fisher sortit du *Howard Motor Inn* où elle avait passé une nuit blanche, ses yeux rougis par les larmes et la coke dissimulés derrière de grosses lunettes noires. Le grondement de la circulation sur la Septième avenue la frappa comme un coup de poing. Elle tituba, prise de vertige et de sueurs froides.

Depuis la veille, sa tension nerveuse était trop forte. Pour se changer les idées, elle avait décidé de se remettre au travail et téléphoné à son agence. Celle-ci l'avait envoyée pour un casting chez un photographe qu'elle ne connaissait pas. Mais il y en avait tellement à New York. Et, dans l'état où elle était, elle préférerait ne pas se trouver en face d'Helmut Newton ou de Jeff Dunas...

Elle se laissa tomber dans le taxi qui venait de stopper en face d'elle, donna l'adresse du photographe qu'elle avait notée sur un bout de papier, ferma les yeux et essaya de ne plus penser. Le parcours lui sembla très court. Elle paya sans même réclamer sa monnaie et sortit du taxi. Cette partie de la Dixième avenue, en bordure du Garment District, était sinistre, en pleine mutation.

Carrie Fisher s'arrêta en face du 435. Un couloir s'ouvrait entre un restaurant chinois fermé et une laverie automatique, des escaliers d'incendie rouillés pendaient devant la façade aux ouvertures aveuglées par des briques. Elle entra dans le couloir crasseux qui semblait servir de refuge à tous les rats du quartier. Débouchant sur une cour carrée pleine de gravats. Il y eut un bruit de pas derrière elle, mais elle n'eut pas le temps de se retourner. Quelqu'un ramena avec violence ses bras dans son dos et elle lâcha son sac qui tomba à terre. Puis on la poussa en avant dans la cour et elle ne vit plus que les yeux bleus froids de Leonora, plantée à côté d'une pile de vieux cartons.

Malgré la douleur de ses bras tordus dans son dos, la surprise fut la plus forte.

— Leonora ! Tu...

L'Allemande la toisa avec un mépris sidéral.

— Petite conne ! lança-t-elle. Sale petite conne !

À toute volée, elle la gifla. Carrie sentit ses jambes se dérober sous elle. Toute sa tête explosait. Leonora avait été si douce, si amicale jusque-là. Et Carrie l'admirait tellement ! Celle-ci ne comprenait plus.

Ainsi le photographe n'existait pas ! C'était un truc de Leonora pour la rencontrer. Celle-ci avait le visage rétréci par la rage.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? sanglota Carrie.

— Tu nous a trahis ! cracha Inge Klein. Je devrais te mettre une balle dans la tête. Tu as parlé de Samir à ton amant de la CIA ?

— Mais non ! Ce n'est pas vrai, protesta Carrie Fisher.

— Sale petite menteuse ! fit l'Allemande.

Elle recula un peu. Son bras droit qui pendait le long de son corps se leva. Carrie Fisher aperçut fugitivement un objet brillant dans sa main. Elle eut l'impression que Leonora traçait des signes cabalistiques sur son visage.

— Tu as beaucoup de chances de posséder un ami puissant en Libye.

Carrie Fisher ressentit une série de picotements qui se transformèrent aussitôt en brûlures. Celui qui la tenait la lâcha. Leonora partit en courant... Carrie ne put la suivre des yeux. Sa vision venait de se brouiller et une douleur fulgurante lui embrasa le visage. Elle passa la main devant ses yeux, sentit un liquide chaud et gluant, regarda ses doigts et comprit ce qui obscurcissait sa vue : du sang !

Chancelant, hurlant, elle reprit le couloir, s'appuyant aux murs. Le sang coulait dans son cou, sur son chemisier, dans sa bouche. Elle émergea enfin sur le trottoir de la Dixième avenue et continua tout droit, se jetant devant un bus qui arrivait. Le conducteur écrasa le frein en la voyant tituber devant son capot, le cœur retourné d'horreur.

Le visage de Carrie Fisher n'était plus qu'un masque sanglant.

Joyce paraissait toujours dans les vaps. À moitié nue, ses longs cheveux blonds dans la figure.

— Carrie n'est pas là, dit-elle. Je ne l'ai pas vue depuis hier. Elle n'a pas téléphoné, je ne sais pas où elle est.

Malko sonda le regard délavé. Incontestablement sincère.

Chris Jones l'attendait dans Mercer Street au volant du faux taxi. Il le rejoignit.

— Rien, fit-il.

Depuis la veille au soir, le FBI recherchait Carrie Fischer. La chasse à Inge Klein s'était encore intensifiée. Des photos des deux femmes avaient été distribuées à tous les precincts de New York, tout ce que le FBI comptait d'informateurs était sur les dents.

À Langley, Charles Lawry ne quittait plus son bureau. Il restait quarante-huit heures avant le déclenchement du plan Nasser et il n'avait toujours pas la moindre idée de l'endroit où Inge Klein et ses

complices allaient frapper.

Malko se disait que l'opération Nasser ressemblait à un ICBM : la tête contenant la bombe s'était détachée du missile et continuait sa route toute seule vers l'objectif. La tête, c'était Inge Klein.

Ils tournèrent dans Canal Street. Le téléphone sonna. Chris Jones répondit, écouta quelques secondes et se tourna vers Malko.

— On a retrouvé Carrie Fisher !

— Où ?

— Au St-Clare's Hospital.

La voiture bondit en avant dans un hurlement de sirène, dévalant Canal Street. Ils remontèrent vers le nord de la ville à tombeau ouvert.

— Un massacre ! Je me demande comment un être humain peut s'attaquer à une femme de cette façon...

Le docteur Davidson, chirurgien du pavillon Mac Nally de St-Clare's Hospital, semblait encore sous le choc, tirant nerveusement sur une cigarette.

— Que lui a-t-on fait exactement ? demanda Malko.

— On l'a tailladée avec un rasoir. J'en avais la nausée quand je l'ai examinée. La plupart des coupures ont près d'un pouce de profondeur et ont sectionné les muscles qui contrôlent les expressions faciales. L'une d'elles lui a presque fait sauter l'œil gauche. Toute sa joue droite est ouverte de la pommette à la mâchoire. J'ai dû recoller un morceau de son nez qui était en partie détaché. Cela m'a pris trois heures et plus de cent points de suture...

— Comment est-elle maintenant ?

— Elle dort. Je crois qu'elle ne réalise pas complètement...

— Elle s'en sortira ?

Le chirurgien secoua la tête, plein de tristesse.

— Sa carrière de modèle est fichue. Il faudra déjà six mois de cicatrisation avant de faire un travail complémentaire pour tenter d'effacer partiellement ses cicatrices. Mais elle les gardera toute sa vie.

Malko était révolté, pensant à la beauté de Carrie Fisher. Il se doutait de la raison de cette agression.

— Qui a fait cela ?

— Elle a parlé à la police d'une femme.

Inge Klein, à coup sûr.

— Quand pourrai-je la voir ?

— Tout à l'heure, dit le chirurgien. Il faut qu'elle émerge de l'anesthésie. Heureusement, elle est jeune et solide.

— Très bien, dit Malko, je reviendrai en fin de journée.

Il prit congé du médecin, regagna le taxi. Pourquoi Inge Klein

n'avait-elle pas abattu Carrie Fisher ?

Ce risque calculé ne ressemblait pas à la terroriste. Malko se sentait affreusement coupable, persuadé que ce geste horrible avait été commis pour punir Carrie Fischer de sa rencontre avec lui.

D'un côté, il avait hâte de la récupérer, de la réconforter, de l'autre, il craignait ces retrouvailles tragiques. Comment lui faire comprendre qu'en dehors de sa mission, il était sincère avec elle ?

Et puis, il ne pouvait s'empêcher de penser à la machine infernale qui faisait tic-tac. Si seulement Carrie Fisher pouvait réaliser ce que représentait un attentat aveugle. Les aider à neutraliser Inge Klein.

— Au meeting de ce matin, il a été décidé de ne rien faire encore qui puisse affoler le public, annonça Charles Lawry. Il faut que vous arrachiez à cette fille ce qu'elle sait. C'est vital. Nous devons retrouver Inge Klein.

— Et les Libyens ?

— Ils ne bougent plus. J'ai remis le FBI sur l'affaire. Aziz Abdullah va de chez lui aux Nations Unies. Il reçoit et envoie beaucoup de messages à Tripoli, mais nous n'arrivons pas à les déchiffrer. Il est probablement en contact avec Inge Klein à notre insu, mais il est impossible de piéger toutes les cabines téléphoniques des Nations Unies.

C'était incroyable ! Ils avaient pratiquement démonté tous les rouages du plan Nasser, identifié les participants et cela ne les menait à rien.

Une rangée d'ambulances stationnaient en épi devant les briques rouges du pavillon Mac Nally. La nuit était tombée et Malko avait attendu l'extrême limite pour rendre visite à Carrie Fisher. Chris et Milton l'attendaient dans la LTD. Une infirmière rogomme lui indiqua l'étage de la chirurgie. Au huitième. Il se dirigea vers la surveillante.

— Mrs Fisher, s'il vous plaît.

La surveillante lui jeta un regard bizarre.

— Qui êtes-vous ?

— Un de ses amis. J'ai vu le docteur Davidson ce matin. Le nom du médecin sembla la rassurer, mais elle se contenta de dire :

— Vous ne pouvez pas la voir... L'anxiété noua la gorge de Malko.

— Son état s'est aggravé ?

— Elle est partie.

— Partie ! Mais elle était sérieusement blessée – La surveillante

haussa les épaules.

— J'ai tout fait pour l'en empêcher, mais je n'avais pas le droit de la retenir de force. Elle a signé une décharge et promis de revenir pour ses pansements. Une de ses amies est venue la chercher...

L'angoisse noua la gorge de Malko instantanément.

— Comment était-elle ?

La surveillante eut une moue dégoûtée.

— Une sorte de hippie, avec des cheveux blonds. Joyce ! Malko en fut soulagé.

— Mais enfin qu'est-ce qui lui a pris...

L'autre haussa les épaules et eut un geste évocateur, approchant son index de son nez.

— Ici, elle ne pouvait pas trouver ce dont elle avait besoin.

Malko redescendit à toute vitesse et sauta dans la LTD.

— On va à Soho, elle a quitté l'hôpital.

Chris Jones enfonce le bouton de l'interphone depuis une minute quand une voix d'homme demanda :

— Qui est-ce ?

— Carrie Fisher ?

— Elle est sortie.

— Joyce ?

— Sortie aussi.

Silence. Il avait raccroché.

Chris n'hésita pas. Il prit deux mètres de recul et le talon de son mocassin taille 46 percuta la serrure avec la force d'un obus. Le battant s'arracha de la serrure et claqua contre le mur. Ils étaient déjà dans l'escalier. Cette fois, Chris Jones frappa à la porte avec la crosse de son « 357 Magnum ».

Elle s'ouvrit sur un colosse en pantalon de cuir, torse nu, les yeux bleus, de longs cheveux blonds, avec des bottes rehaussées d'argent et une ceinture large d'un mètre. Il avançait la main pour prendre Malko au collet quand il faillit avaler le « 357 Magnum » de Chris Jones.

— FBI ! annonça le gorille, le repoussant à l'intérieur.

— Hé, vous n'avez pas le droit, c'est un domicile privé, cria le grand blond.

Malko traversait déjà le loft. Une fille était allongée sur le divan, les mains liées derrière le dos, en soutien-gorge, slip et porte-jarretelles noirs, une cravache à côté d'elle. Elle regarda les trois hommes, effarée. Malko fonça dans la chambre de Carrie Fisher.

Vide, avec des pansements pleins de sang par terre et une glace bien en vue sur le lit...

Il visita rapidement tout le loft, sans trouver aucune trace de la cover-girl. Toutes ses affaires étaient là. Où pouvait-elle être, dans son état ? Il se retourna vers le blond, tout bête à côté du canapé.

— Vous savez où est Carrie ?

— Non, fit l'autre et si je le savais, je ne le dirais pas à des enculés de flics.

Milton Brabeck fit un pas en avant. Avec un sourire angélique, il envoya une violente manchette qui frappa le géant blond au foie.

— On dit monsieur l'enculé, corrigea-t-il. Et on répond aux questions.

L'autre, plié en deux, vomissait sur le beau parquet noir.

Milton lui expédia de toutes ses forces son genou dans le bas-ventre. Cette fois, le blond s'effondra complètement et son front heurta le bois. Quand ses grognements de douleur furent calmés, Milton Brabeck lui releva la tête en le tirant par ses cheveux blonds et dit calmement :

— Tout à l'heure, tu pourras appeler la SPA. Mais avant tu vas nous aider. Sinon, tu n'as plus de dents, OK ? Où est Carrie Fisher ?

— Je sais pas, je la connais pas...

— Et Joyce ? interrogea Malko.

— Je crois qu'elle « fait un bœuf » au *Chelsea Place* 147 Huitième avenue.

De l'extérieur, on aurait dit une boutique d'antiquités, à cela près qu'il fallait payer vingt dollars le droit de franchir la porte d'une armoire au fond du magasin permettant d'accéder à un ancien « speakeasy ».

Les trois hommes pénétrèrent dans un local sombre. Malko aperçut Joyce sur une estrade-bar, derrière un micro. Un Teddy bear posé devant elle avec un réveil, elle chantait à s'arracher les cordes vocales. Une sorte de mal blanc hâve l'accompagnait, tapant comme un sourd sur un piano. Les clients étaient pour la plupart debout, un verre à la main. Cela ressemblait à un piano-bar, en plus bruyant.

Joyce termina sa chanson et lança à la cantonade :

— J'ai des cassettes pour vingt dollars. Il faut que j'en vende beaucoup pour payer mon studio d'enregistrement demain matin...

Nombreux applaudissements, mais seulement trois cassettes changèrent de main. Joyce se remit à chanter. Dix minutes plus tard Malko arriva enfin à lui parler alors qu'elle quittait l'estrade, laissant la place à une Noire.

— Je cherche Carrie, dit-il. Vous savez où elle se trouve ?

Joyce lui jeta un regard glacial.

— Vous, l'enculé de flic, foutez-moi la paix !

Elle s'engagea dans un escalier montant au premier étage et Malko l'y suivit, découvrant une autre salle avec un pianiste. Joyce s'était installée sur les genoux d'un énorme Noir en T-shirt jaune. Elle lui murmura quelque chose à l'oreille et le Noir jeta un regard hostile à Malko.

— On dirait que vous emmerdez ma copine..., fit-il d'une voix de basse.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Chris et Milton venaient de s'asseoir en face de lui. Milton posa son « 357 Magnum » sur la table.

— On dirait que vous n'aimez pas notre pote ?

Le Noir regarda l'arme et vira au gris. Malko se pencha vers Joyce.

— Joyce, je dois trouver Carrie Fisher. Elle est en danger de mort.

La jeune chanteuse explosa :

— Ça vous suffit pas ce qui lui est arrivé...

C'était un comble !

— Ce sont ses amis terroristes, pas moi, protesta Malko. Elle aurait dû rester à l'hôpital...

Joyce secoua ses cheveux filasse et lança d'une voix sifflante :

— Pauvre connard ! Elle n'en a rien à foutre de l'hôpital ! Elle a envie de crever... Vous avez vu sa gueule. Elle est défigurée. À vie.

Sa voix se brisa :

— À cause d'un *mother fucker* comme vous...

Elle renifla, incapable d'en dire plus. Malko insista.

— Joyce, vous ne comprenez pas. Elle est en danger de mort.

La chanteuse répéta :

— Foutez-lui la paix...

Il eut tout à coup une idée.

— Combien vous faut-il pour votre studio demain matin ?

Elle le regarda, éberluée.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Combien ?

— Deux mille dollars.

Il tira une liasse de billets de cent dollars et en compta vingt.

— Voilà. Vous me dites où est Carrie. C'est pour son bien...

Il était presque obligé de crier, à cause de la musique. Le Noir s'était éclipsé. Joyce regarda les billets sur la table, prise à contrepied, puis balbutia :

— Allez au *String Fellows*. Elle devait y passer. C'est une disco.

— Pour quoi faire ?

— Voir son dealer, Pete.

— À quoi ressemble-t-il ?

— C'est un gros enculé de Jamaïcain, avec des chaînes partout.

— *My name is Pamela*, susurra une brune piquante. *Do you want a drink*⁽³⁹⁾ ?

Comme toutes les serveuses du *String Fellows*, Pamela était vêtue d'une sorte de justaucorps-guêpière, auquel étaient accrochés des bas de dentelle blanche.

Une quasi obscurité régnait dans la discothèque où les gens se pressaient debout, à part la piste de danse.

— Une vodka, demanda Malko. Et une information. Avez-vous vu Carrie Fisher ce soir ?

— Carrie Fisher, je ne connais pas. Je vais me renseigner...

Malko commença à explorer systématiquement les recoins de la discothèque. C'était vite fait. Pas de Carrie. Il avait fini quand Pamela réapparut.

— Personne ne l'a vue, dit-elle, je suis désolée. Malko sortit un billet de 50 dollars qu'il tint au bout de ses doigts.

— Et Pete, vous connaissez ?

— Pete ?

— Oui, dit-il, un gros Jamaïcain. La fille lui jeta un regard intrigué.

— Vous êtes flic ou quoi ?

— Non, dit Malko. Un client.

Il rapprocha les cinquante dollars. Pamela dit à voix basse :

— Il était là tout à l'heure. Il est parti au *Palladium*, je crois.

La Huitième avenue était quasiment déserte, mais une foule compacte stationnait devant le *Palladium* dont l'enseigne arrachée pendait tristement au-dessus de son auvent.

Malko et les deux gorilles fendirent la foule pour se heurter aux cerbères gardant l'entrée. Le plus grand, un walkie-talkie à la main, le regard dissimulé derrière des lunettes noires, les toisa, impassible.

— C'est fermé, fit-il.

Ses copains ricanèrent servilement.

Chris Jones lui mit sous le nez sa carte du Treasury Department.

— Pour nous, c'est jamais fermé.

L'autre ne se troubla pas.

— Si vous avez un mandat, OK. Sinon, vous êtes des citoyens comme les autres... Foutez le camp.

— Sans blague, fit Chris Jones.

Tirant son « Magnum » de son holster, il visa le sol et appuya sur la détente... La détonation claqua, assourdissante. Dans son bond en

arrière, l'autre perdit ses lunettes noires. Les deux flics qui sirotaient tranquillement un « diet coca » dans leur voiture garée en face sautèrent sur le trottoir, revolver au poing. Interceptés par Milton Brabeck et sa carte du Secret Service...

— *No sweat*, fit-il. Juste un geste accidentel... La situation est sous contrôle...

Chris Jones toisa le cerbère livide, l'air faussement apitoyé.

— Tu te rends compte le trou que ça aurait fait dans ton pied ? Encore une bavure...

Il gardait son pistolet à la main, le canon dirigé vers le sol. Marmonnant des insultes, le cerbère écarta la cordelière de velours pourpre et ils entrèrent dans le *Palladium*... Il fallait quelques minutes pour s'habituer aux « boum-boum-boum » lancinants, à la quasi-obscureté et à la foule compacte... Ils gagnèrent le promenoir dominant la grande piste. Chris se pencha et poussa une exclamation.

— *Holy shit* ! Il y a tous les débiles de l'État là-dedans...

Malko regardait autour de lui. Où trouver Carrie Fisher dans une telle foule ? Les gens se déplaçaient, la plupart ne se connaissaient pas entre eux et tous se méfiaient des policiers, la drogue circulant partout.

— Nous prenons chacun un côté, dit Malko. Rendez-vous ici dans une demi-heure.

Il choisit la piste du bas. Commença à se faufiler entre les danseurs, cherchant les coins sombres où Carrie Fisher aurait pu dissimuler son visage mutilé. Au bord de la piste, un faux fakir en turban rose, sérieux comme un pape, se démenait sur place... Les femmes dansaient leur sac posé à leurs pieds pour éviter les vols... D'autres s'agitaient sur des estrades, se donnant en spectacle. Beaucoup d'hommes étaient torse nu, la chaleur étant insoutenable en dépit de la climatisation. Plus de mille personnes. Une fille le croisa, son T-shirt déchiré de façon à laisser apparaître la pointe de ses seins.

Au bout d'un quart d'heure, il était en sueur. Lorsqu'il remonta sur le promenoir, les deux gorilles étaient déjà là.

— Rien, annoncèrent-ils, mais il y a tellement de recoins, on ne peut pas garantir. Il faudrait tout vider.

— Bien, dit Malko, dans ce cas, cherchons Pete.

— Où ?

— Là où on échange la drogue. Dans les toilettes. Nous savons à quoi il ressemble.

Ils se dirigèrent vers les toilettes au rez-de-chaussée, Malko avisa un jeune homme aux yeux injectés de sang.

— T'as pas vu Pete ?

— Non.

Il répéta sa question une douzaine de fois, sans plus de succès.

Jusqu'à ce qu'une petite frappe en veste de daim se glisse jusqu'à lui et lui dise :

— Si tu veux quelque chose, je peux t'aider, mon pote...

Malko secoua la tête.

— Non, c'est Pete que je cherche.

— Tu as tort, insista l'autre. J'ai de la colombienne...

Malko sortit un billet de cent dollars, le coupa en deux et en tendit une moitié.

— Tu me trouves Pete et tu as l'autre moitié, je t'attends ici...

Le petit dealer le regarda, méfiant.

— Dis donc, c'est pas une connerie, tu veux pas le buter ?

— Non, dit Malko.

Il disparut dans la foule et l'attente commença. Un couple passa devant lui, une petite Portoricaine en mini de satinette noire et un jeune Blanc. Ils s'engouffrèrent dans une cabine, et, très vite, Malko entendit les halètements de plaisir de la fille, tandis que les coups de boutoir de son partenaire ébranlaient la porte. Celui-ci ressortit, quelques instants plus tard, le sexe à la main, et alla tranquillement se laver dans un urinoir...

Malko dut encore attendre un long moment avant que le dealer ne réapparaisse.

— File-moi l'autre moitié.

— Où est-il ?

— Tu montes jusqu'aux avant-scènes, le long des gradins. À droite, il y a une porte. Un type la garde. Tu lui dis que tu vas voir Pete et tu lui files dix dollars. Il est là-dedans, mais dépêche-toi parce qu'il va pas rester longtemps...

Malko lui donna le second morceau du billet et se lança dans l'escalier.

CHAPITRE XV

— Pete est là ?

Le gros métis jeta un coup d'œil distrait à Malko, prit les dix dollars et déclencha l'ouverture de la porte. Malko et les deux gorilles se glissèrent dans un couloir crasseux qui débouchait sur une pièce aux murs de faïence blanche, éclairée par une ampoule jaunâtre. Des banquettes le long des murs avec des gens allongés dessus ; une odeur aigre-douce, lourde, écœurante. Des garçons et des filles, très jeunes, debout, chuchotant, blafards, émaciés, le regard trop brillant.

Pete semblait le seul en bonne santé. Un énorme Noir à la peau très sombre, en jeans, avec une saharienne à fleurs ouverte jusqu'au ventre, plusieurs chaînes d'or autour du cou et un bracelet d'or portant son nom en lettres de diamants. Il fit disparaître dans sa poche une liasse de billets et leva les yeux sur Malko. En une fraction de seconde, il comprit qu'il n'avait pas affaire à un client.

Ses yeux se rétrécirent et son expression arrogante fit place à une mine défaite. Il se dirigea vers la sortie, comme s'il n'avait pas vu Malko. Ce dernier l'intercepta.

— *Pete ?*

— *Yeah ?*

— *I want talk to you*⁽⁴⁰⁾.

Le Jamaïcain secoua la tête.

— Je ne vous connais pas, je suis juste venu pisser ici, laissez-moi en paix...

Silencieusement, Chris Jones et Milton Brabeck lui barraient le passage. D'après leur allure, ils pouvaient être, soit de la mafia, soit des flics. Tous les drogués s'égaillèrent en un clin d'œil et filèrent avec des cris de souris. Sauf ceux qui étaient trop camés et qui restèrent allongés là où ils se trouvaient. Pete avait reculé jusqu'au mur. Il esquissa un sourire crispé.

— Hé les gars ! Qu'est-ce que vous voulez ? Je fais de mal à personne.

Chris Jones avança, le dominant d'une bonne tête, plongea la main dans la poche de la saharienne et en sortit une poignée de capsules rouges. Des « vials » qu'il laissa tomber à ses pieds.

Pete baissa les yeux, les releva et demanda :

— Vous êtes DEA⁽⁴¹⁾, les gars, on peut s'arranger, moi je...

— Où est Carrie Fisher ? demanda Malko.

Surpris, le dealer tourna la tête vers lui.

— Carrie qui ? Connais pas.

La manchette de Chris Jones lui fit éclater les lèvres et il se mit à hurler, plié en deux. Malko le releva par sa tignasse frisée et l'appuya au mur.

— Carrie Fisher, répéta-t-il, une cliente à vous. Ce soir, elle a le visage bandé. Elle vous cherchait. Elle vous a trouvé ?

Pete secoua la tête.

— Non, non... Je vous jure, moi je fais pas de mal... Ce truc c'est juste pour moi...

Paisiblement, Milton Brabeck arracha le bracelet du poignet de Pete et commença à le piétiner. Le Jamaïcain hurla.

— Vous êtes dingue ! Ça vaut six mille dollars...

— Sans blague, fit Milton Brabeck, tournant le talon pour enfoncer les diamants dans les interstices du plancher. On dirait pas, je croyais que c'était du toc...

— Où est Carrie Fisher ? répéta Malko.

Pete cria au moment où Milton saisissait ses chaînes en or.

— Bon ça va. Je l'ai vue ce soir... Je sais pas où elle est.

— Vous lui avez vendu de la drogue ? interrogea Malko.

— Oui. Un peu. Elle en voulait plus.

Son visage était en sueur, ses yeux allaient sans cesse des débris de son bracelet au visage de son tourmenteur.

— Vous savez où elle est, insista Malko.

Pete rentra la tête dans les épaules, sans un mot. On sentait qu'il mentait. Un silence de plomb régna quelques secondes.

Malko venait de comprendre pourquoi Carrie Fisher s'était enfuie de l'hôpital. Elle n'avait pas envie de vivre défigurée...

Malko arracha le « 357 Magnum » du holster de Chris Jones et enfonça le canon dans le cou du dealer.

— Vous avez cinq secondes pour me dire où elle est. Après, je vous fais sauter la tête.

Les yeux de Pete roulèrent dans leurs orbites et il émit un son inintelligible avant de laisser tomber d'une voix geignarde :

— Hé, Mister, ne faites pas ça, je vais vous emmener... Elle est dans une « crack-house » à côté.

— Allons-y, dit Malko.

Quand ils ressortirent, le cerbère de la porte avait disparu.

La musique les frappa de plein fouet. Sous la conduite de Pete, ils escaladèrent les gradins, passant devant une punk aux cheveux verts en train de violer sournoisement sa copine, le dos à la rambarde dominant la grande piste. Ils plongèrent dans les méandres des

corridors de service, peuplés d'ombres furtives, de couples en train de faire l'amour ou de cuver leur drogue. C'était sordide et poignant. Une fille très jeune déboula soudain d'une ouverture, pieds nus, vêtue d'un T-shirt arrivant à ses genoux maigres, des cheveux peints en bleu, poursuivie par un grand escogriffe qui lui criait des injures...

Puis, ils se retrouvèrent à l'air libre, dans la 27^e rue. Pete gagna une petite brownhouse et se retourna.

— C'est là. Faites gaffe, ils sont armés.

Malko risqua un œil dans le couloir, aperçut un homme assis sur une chaise, un riot-gun sur les genoux.

Il n'eut pas le temps de s'en servir. D'un coup de crosse à la tempe, Milton l'assomma net. Ils traversèrent une pièce où un « chimiste » était en train de remplir des « vials » avec un mélange de « crack » et de poudre de cacahouète. Plusieurs pipes à eau étaient sur une table. Malko poussa une porte et pénétra dans une pièce au plafond très bas, éclairée par une ampoule rouge. Des matelas étaient étendus sur le sol et une forme y était allongée. Il s'accroupit et reconnut Carrie Fisher à ses pansements qui couvraient tout son visage à l'exception des yeux et de la bouche. Elle portait une minijupe, ses bottes noires et son blouson. Elle fumait une pipe à eau, ses yeux rougis semblaient prêts à jaillir de leur orbite. Elle ne sembla pas s'apercevoir de la présence de Malko qui s'assit à côté d'elle.

— Carrie !

Elle ne répondit pas. Il dut la secouer pour qu'elle consente à tourner vers lui ses yeux injectés de sang et globuleux. Un effet du crack.

Cette fois, elle parut le reconnaître et le repoussa de la main gauche.

— *Go fuck yourself !* marmonna-t-elle.

Elle continuait à tirer sur sa pipe, à petits coups, rejetant ensuite une fumée grisâtre et fade. Puis elle reposa sa tête en arrière et ferma les yeux, profitant de l'effet de la cocaïne envahissant ses neurones.

— Viens, dit-il.

Il la prit par les poignets et voulut la tirer hors de la pièce. Elle résista, et, brusquement furieuse, se mit à le couvrir d'injures, à décocher des coups de pied, de griffes... Chris attrapa une estafilade sur toute la joue avant d'arriver à la traîner dans la pièce voisine, désertée par les tenanciers de la « crack-house ». Carrie se débattit encore un peu, puis, brutalement, prit l'air hébété et commença à pleurer.

Elle ne semblait même pas souffrir de ses blessures, anesthésiée par la drogue. Peu à peu, une lueur de curiosité se fit jour dans son regard injecté de sang.

— Comment m'as-tu retrouvée ? Tu ne peux pas me foutre la

paix ? Me laisser crever...

Malko était atterré.

— Carrie, dit-il, ce qui est arrivé est horrible, mais il ne faut pas désespérer. J'ai vu le chirurgien et...

Le mot « chirurgien » déclencha de nouveau son hystérie.

— Je ne bougerai pas d'ici, hurla-t-elle. Tu as vu ma gueule ?

Avant qu'il ait pu l'en empêcher, elle arracha d'un geste brutal un des pansements rougis de son visage, révélant la ligne blême et boursouflée, semée des points noirs des sutures couturant toute sa joue droite. L'horreur dut se refléter dans les yeux de Malko car elle ricana.

— Alors ? Ce n'est plus la belle Carrie qu'on emmène chez *Cipriani* et qu'on baise avec tant de plaisir. Je n'ai pas envie de mettre un masque toute ma vie...

Elle sortit un paquet de « vials » de sa poche et voulut en prendre un. Malko le lui arracha. Ils se battirent. Il fouilla ses poches, en dépit de sa résistance et en sortit ses stocks. Il y avait de quoi assommer dix chevaux. Carrie Fisher hurlait, se débattant comme une tigresse.

— Salaud ! Je m'en fous. Je vais en acheter d'autre.

Malko la ceintura, elle secouait la tête de gauche et de droite, décochait des ruades furieuses, crachait, pleurait, l'injurait. Un moment, ils se trouvèrent ventre à ventre et brusquement Carrie Fisher cessa de se battre, ondulant d'une façon obscène.

— Vas-y, murmura-t-elle, baise-moi.

Il la maintint, jusqu'à ce qu'elle se calme... Elle demeura immobile, puis se mit à trembler et à sangloter, l'étreignit de toutes ses forces.

— Oh mon Dieu ! Pourquoi je ne t'ai pas écouté ? sanglota-t-elle. Jamais je n'aurais cru qu'elle soit comme ça. Maintenant, je suis foutue.

— Tu t'en sortiras, dit Malko.

Elle secoua la tête. Les larmes dégoulinèrent sur son pansement.

— Non, j'ai vu aujourd'hui les regards posés sur moi, tu ne sais pas ce que c'est... C'est fini. À tout jamais... Je n'ai pas le courage...

— On pourra encore t'aimer, dit Malko.

Elle renifla.

— Ne dis pas de bêtises. Je connais les hommes. Ils fuiront. Toi le premier.

— Non, dit Malko, et je te le prouverai dès demain. Mais tu vas me suivre maintenant.

Il la poussa hors de la pièce étouffante. Carrie Fisher tituba sous l'air relativement frais... puis s'accrocha au bras de Malko.

— Attends, dit-elle, j'ai besoin de crack, sinon, je ne vais pas tenir le coup.

— Si, dit Malko. Je reste avec toi.

Il ne pensait même plus à Inge Klein. Il n'avait plus qu'une idée : arracher Carrie au désespoir.

Un silence de mort se fit instantanément chez *Cipriani* au moment où Carrie Fisher poussa la porte. Malko pénétra dans le restaurant devant elle. C'était le moment le plus difficile.

— J'ai retenu, dit-il au maître d'hôtel. La table près du bar.

Carrie Fisher traversa la petite salle comme un zombi, encore grandie par ses talons de dix centimètres, très droite, le regard fixé devant elle. Elle portait une robe d'Alaya en jersey qui la moulait comme un gant, serrée à la taille par une large ceinture de cuir verni, soulignant sa croupe de rêve et sa somptueuse poitrine. Les pointes de ses seins se dessinaient sous le tissu, ajoutant à l'érotisme de sa tenue. Un collier d'or et de perles marquait la minceur de son cou.

Juste avant l'horreur.

Le chirurgien n'avait laissé que trois minces pansements, dissimulant les agrafes, mais ne cachant pas la peau boursouflée et inflammée du visage. Sa bouche sublimement maquillée ressemblait à un phare sensuel au milieu de ce cauchemar. Elle s'assit et prit la main de Malko, la serrant à lui écraser les phalanges...

— Jamais, je n'aurais cru y arriver, murmura-t-elle. J'ai besoin d'un cognac.

Le garçon lui apporta un Gaston de Lagrange qu'elle but d'un trait et laissa la bouteille sur la table.

Les conversations avaient repris. Seuls quelques hommes continuaient à la fixer avec un mélange d'horreur et de fascination. Malko soupira intérieurement. Il avait gagné la première partie de son pari... La nuit avait été très dure. Il l'avait tenue dans ses bras jusqu'à l'aube, l'empêchant d'aller chercher de la drogue ou d'en emprunter à Joyce.

Elle s'était endormie, en sueur, pour quelques heures, s'était réveillée en manque, nerveuse, odieuse, dans un état effroyable, alternant les injures et les sanglots. Malko avait réussi à la traîner à l'hôpital St-Clare's où on l'avait bourrée de Valium. Et surtout, il l'avait convaincue de retourner avec lui chez *Cipriani*. De vaincre cette peur de voir des gens. Il se pencha sur elle, rassurant.

— Tous les hommes qui sont là seraient prêts à te faire l'amour, dit-il.

— Tu crois ?

— Oui.

Elle tourna la tête vers un homme aux cheveux grisonnants qui l'observait et lut dans ses yeux ce qu'elle avait l'habitude d'y lire, De

nouveau sa main pressa celle de Malko.

— Tu as raison.

Ils déjeunèrent rapidement. Malko n'avait plus abordé les sujets brûlants. Deux fois quand même, elle se resservit du Gaston de Lagrange... Discrètement, Chris et Milton veillaient sur eux. Avec Inge Klein, on pouvait s'attendre à tout... Leur expresso avalé, Carrie et Malko sortirent dans la Cinquième avenue. Elle voulut faire quelques pas à son bras.

— Tu verras, dit-il, dans quelques mois, tu pourras reprendre ton métier de cover-girl...

Il héla un taxi et elle se blottit aussitôt contre lui. Arrivée dans sa chambre, elle lui fit face. De près, son visage était une abomination. Malko ne regarda que sa bouche entrouverte.

— J'ai envie de toi, dit-elle.

Il la sentait tendue, le guettant. Il l'embrassa et elle se serra contre lui. Ils basculèrent sur le lit et son désir vint tout seul. Le miel coulait d'elle à flots ce qui acheva de l'exciter. Il la prit sans même la déshabiller. Lorsqu'il la pénétra, elle poussa un soupir rauque et enfonça ses ongles dans son dos.

Ils firent l'amour longtemps, dans la même position. Elle n'arrêtait pas de jouir. C'est elle qui, échappant à Malko, se retourna et lui offrit sa croupe.

Ce n'était que la seconde fois qu'il ouvrait ses reins, mais il eut l'impression de l'avoir toujours fait. Carrie Fisher eut juste un petit sursaut. Puis, elle se mit à gémir. Il crut d'abord que c'était de douleur, mais comprit très vite son erreur, sentant la croupe cambrée venir au-devant de lui. Ce fut somptueux et ils finirent par exploser ensemble, exsangues de plaisir.

— Je suis très amoureuse de toi, murmura-t-elle. Pourquoi t'es-tu moqué de moi ?

— Je t'ai menti, dit Malko, mais je ne pouvais pas faire autrement... Ensuite, ce que j'ai éprouvé pour toi n'avait rien à voir avec ma mission.

Elle resta pressée contre lui, sa main caressant son dos. Il n'osait pas rompre le charme. C'est Carrie elle-même qui lui tendit la perche.

— Tu ne peux pas savoir ce que j'ai ressenti hier quand j'ai vu les yeux de Leonora. Cette haine... Je la respectais tellement.

— Elle vit dans un autre univers que toi. C'est une tueuse.

— Mais pourquoi m'a-t-elle fait ça ?

— Elle a cru que tu m'avais livré le nom de Samir Hassad, expliqua Malko. Que tu l'avais trahie... À cause de moi.

Carrie Fisher eut une sorte de sanglot étouffé.

— *My God !* Si seulement je t'avais écouté...

Malko laissa passer quelques secondes puis demanda avec

douceur :

— Carrie, je sais que tu voudrais oublier tout cela. Mais d'autres gens innocents risquent de souffrir comme tu souffres. Il faudrait l'éviter. Tu es la seule à pouvoir le faire.

— Comment ? dit-elle.

— Demain, il doit y avoir un attentat quelque part à New York. Commis par celle que tu appelles Leonora, avec les explosifs que tu lui as donnés. Veux-tu m'aider à l'empêcher ?

Il vit ses lèvres bouger avant d'entendre sa réponse.

— Oui, fit-elle dans un souffle.

CHAPITRE XVI

Elle leva les yeux sur lui, avec une expression angoissée.

— Tu sais, je ne suis pas comme Leonora. C'est une longue histoire. J'ai été très amoureuse de Kadhafi. C'est un homme qui sait parler aux femmes. Surtout en arabe, langue que je pratique. J'ai été grisée. Il m'a convaincue de beaucoup de choses et je suis repartie de Libye, pro-libyenne et pro-Kadhafi...

— Tu avais parlé d'attentat avec lui ?

— Non, jamais. Bien après mon retour à New York, Aziz Abdullah m'a téléphoné. Il m'a dit qu'il avait des nouvelles du Guide à me transmettre. Je l'avais bien connu à Tripoli. Je l'ai revu avec plaisir. Il m'a remis une lettre de Kadhafi que je devais brûler tout de suite après l'avoir lue. Il me jurait qu'il pensait à moi et me demandait de faire ce que me demanderait Aziz.

— Et que t'a demandé Aziz ?

Carrie ne répondit pas tout de suite. Malko la sentait honteuse et gênée. Elle se décida enfin.

— Il m'a expliqué que les Américains avaient besoin d'une leçon pour leur orgueil, qu'ils menaçaient sans cesse la Libye, un petit pays pacifique. Aussi, Kadhafi voulait les toucher dans ce qu'ils avaient de plus sensible : la statue de la Liberté...

— Comment ? demanda Malko estomaqué.

Carrie Fisher continua.

— Aziz m'a promis qu'ils commettraient un attentat qui ne ferait pas de victimes, mais frapperait toute l'Amérique de stupeur : faire exploser la tête de la statue de la Liberté, le soir de la Fête Nationale, le 4 juillet. Pour cela, il suffisait d'une charge d'explosifs assez puissante. Ils avaient quelqu'un qui se chargerait de ce travail.

— Celle que tu connais sous le nom de Leonora ?

— Oui.

— Ensuite ?

— Aziz m'a dit qu'ils avaient besoin de moi, qu'il était extrêmement surveillé. Pour deux choses. D'abord, établir le contact entre un homme qui avait ses entrées à la statue de la Liberté et Leonora. Ensuite, faire la liaison entre le fournisseur des explosifs et Leonora.

— L'homme était Henry Pickford ?

— Oui.

— Comment le connaissais-tu ?

— Il avait travaillé avec mon père. C'est Aziz qui m'a donné son nom. Je l'ai appelé un jour pour l'inviter à boire un verre et je lui ai présenté Leonora. Je ne l'ai jamais revu.

— Comment l'avaient-ils repéré ?

— Je l'ignore.

Malko était fasciné. Le récit de Carrie lui apprenait enfin l'objectif du plan Nasser et le rôle exact de la cover-girl. Qui avait agi avec une naïveté incroyable.

— Sais-tu qu'Henry Pickford a été assassiné par des amis d'Aziz ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Assassiné ? Mais pourquoi ?

— Pour qu'il ne parle pas. Inge Klein a également tué Samir Hassad. Cela fait beaucoup de morts pour une opération pacifique. Sans parler de toi.

Carrie baissa les yeux.

— Je sais, j'ai été très naïve, reconnut-elle.

Il restait la question la plus importante.

— Inge Klein ? Tu connais son adresse ?

— Non, j'avais seulement le numéro d'une cabine téléphonique que je pouvais appeler à certaines heures. Le lundi à midi, le mardi à une heure et ainsi de suite.

— Donne-le-moi.

Elle ouvrit son sac et en sortit un petit carnet.

— Voilà, dit-elle. 664 8438.

Malko le nota et commença à se rhabiller. Il y avait peu de chances qu'Inge Klein revienne à cette cabine, mais il ne fallait rien négliger. Il appela la voiture et communiqua à Milton le numéro pour que le FBI mette la cabine sous surveillance sans perdre une minute. Puis il retourna vers Carrie Fisher.

— Habille-toi. Nous allons t'installer au *Westbury* sous la protection de la Company.

Ils descendirent et gagnèrent le faux taxi. Carrie tomba des nues en reconnaissant Chris et Milton.

Malko ne s'appesantit pas et dit seulement :

— Désormais, tu es sous leur protection. Fais exactement ce qu'ils te diront et il ne t'arrivera plus rien...

Dans la voiture, Malko prit la main de Carrie Fisher dans la sienne et la garda.

— Je fais immédiatement fouiller toute la statue de la Liberté, annonça Charles Lawry.

Malko, à peine l'appareil raccroché, appela Léon Storman, à la New York Port Authority, à qui il exposa les faits qu'il venait de découvrir. L'autre tomba des nues.

— La statue de la Liberté ? Mais cela ne dépend pas de nous. Et Henry ne s'en est jamais occupé. Je ne vois pas ce que vous voulez dire...

Malko eut beau insister et le retourner sur le grill de toutes les façons, il n'en tira rien de plus...

Il appela alors un expert en explosifs de la CIA avec qui il avait déjà travaillé et lui exposa le problème. Le spécialiste fut également très réservé.

— Pour faire sauter la tête de la statue, il faudrait des charges beaucoup plus importantes, dit-il. De l'ordre d'une centaine de kilos au moins.

Malko raccrocha, de plus en plus perplexe. La bonne foi de Carrie Fisher ne faisait aucun doute. Tous les indices en sa possession appuyaient ses révélations. Sauf ces derniers éléments... Il décida d'attendre le résultat de l'enquête ordonnée par la CIA pour se faire une opinion.

Le téléphone sonna dans sa suite à la fin de la journée. C'était Charles Lawry. Le DDO semblait très contrarié.

— Malko, dit-il, selon tous nos experts, l'histoire de cette fille ne tient pas. Le FBI a inspecté la statue de la Liberté centimètre par centimètre. Il semble impossible d'amener une quantité importante d'explosifs là où cela pourrait faire des dégâts... Il y a des gardes partout. En plus, la statue se trouve à Staten Island et les accès en sont contrôlés.

— Vous avez examiné toutes les possibilités ?

— Toutes.

Le silence se prolongea. Malko essayait de faire le point.

— Cela suppose que, dès le début, ils ont menti à Carrie Fisher, se doutant qu'elle n'accepterait pas de participer à un attentat sanglant.

— C'est probable, admit l'Américain. Il nous reste quelques heures et nous sommes revenus au point de départ. Il faut mettre la main sur Inge Klein.

— Elle ne se manifesterait plus, dit Malko. La surveillance de cette cabine est notre seule chance...

À laquelle il ne croyait pas lui-même.

Malko frappa à la porte de la suite où Carrie Fisher se reposait.

— Elle dort, annonça Chris Jones.

— Il faut la réveiller, dit Malko.

Il passa dans la chambre. Carrie Fisher ne devait pas être profondément endormie, car elle se redressa immédiatement en entendant Malko entrer.

— Carrie, dit-il, nous avons un gros problème. Vos amis vous ont raconté des histoires. Ils préparent bien un attentat, mais pas contre la statue de la Liberté.

La jeune femme ouvrit de grands yeux.

— Mais quoi ?

— Je l'ignore, dit Malko, mais sûrement quelque chose de beaucoup plus meurtrier.

— C'est affreux, fit la jeune femme. Que pouvons-nous faire ?

En dehors d'Inge Klein, Aziz Abdullah était le seul à savoir en quoi consistait le plan Nasser. Seulement, il était protégé par l'immunité diplomatique donc intouchable. Malko eut soudain une idée.

— Pouvez-vous essayer de contacter Aziz Abdullah ? demanda-t-il.

— Oui, mais comment ? À cette heure-ci, il n'est pas aux Nations Unies et à la Libyan House, on ne me le passera pas.

— Vous allez lui faire porter une lettre par un « messenger service ».

— Et qu'est-ce que je vais lui dire ?

— Que vous vous êtes enfuie de l'hôpital et que vous vous cachez chez des amis. Vous exigez de le rencontrer immédiatement sinon vous révélez son rôle au FBI.

— Quelle adresse je lui donne ?

— 46 E 69^e. Au second étage.

La safe-house de la CIA.

— Vous croyez qu'il va réagir ? demanda Carrie Fisher.

— Je n'en sais rien, dit Malko, mais c'est notre unique chance de le faire bouger. S'il débarque là, nous le tenons.

— Mais pourquoi viendrait-il ?

Malko lui adressa un sourire plein de commisération.

— Carrie, je pense que les Libyens se préparent à commettre un attentat extrêmement meurtrier à New York. Souvenez-vous des précédents, à Rome, à Vienne et ailleurs... La dernière chose qu'ils souhaitent, c'est d'y être impliqués directement. Or, vous pouvez témoigner du rôle d'Aziz Abdullah. Il faut donc vous faire taire...

La jeune femme se mordit la lèvre sans répondre. Son univers finissait de s'écrouler.

Malko lui apporta une feuille de papier blanc et elle se mit à écrire. Pendant ce temps, il appela Chris Jones et lui expliqua la marche à suivre.

— Dès que ce message sera porté, dit-il, prenez contact avec votre

ami turc de la Libyan House. Il faut savoir comment Abdullah va réagir à l'appel de Carrie.

Malko regarda le ciel bleu qui charriait quelques nuages, emportés par un léger vent d'ouest. La journée du 4 juillet allait être splendide. Depuis le matin, il était oppressé. S'attendant à chaque seconde à entendre ou à apprendre une explosion. Les milliers de personnes qui se pressaient le long de Broadway pour la « Fourth of July parade » étaient loin de se douter de ce qui les menaçait.

Seuls les policiers new-yorkais et le FBI étaient sur les dents, mais à l'aveuglette.

Quant à la statue de la Liberté, il était impossible d'y introduire même dix grammes d'explosifs... Malko avait le cœur battant en poussant la porte du restaurant *Chef Chan*. La lettre de Carrie Fisher avait bien été déposée, la veille au soir, à la Libyan House et Tamkay, le jeune Turc, contacté chez lui par Chris, avait promis de faire de son mieux. Malko venait donc aux nouvelles. La salle sombre était presque pleine. Malko commanda une Stolichnaya et le barman lui montra du doigt un écriteau derrière lui : « Depuis septembre 1983, nous ne servons plus de Stolichnaya »...

La date où le Boeing sud-coréen avait été abattu par la chasse soviétique. Malko dut se contenter d'une Smirnoff, tandis que Chris Jones s'enfilait un J & B .

Le gardien turc les rejoignit vingt minutes plus tard. Il semblait à la fois nerveux, effrayé et excité.

— Vous avez appris quelque chose ? demanda Malko.

L'autre inclina la tête silencieusement avant de dire à voix basse :

— Oui. Aziz Abdullah va sortir tout à l'heure, dissimulé dans le coffre de la Mercedes du chef de mission.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai surpris une conversation.

— Où vont-ils ?

— Le chef de mission va faire du shopping. Il laissera sa voiture dans un parking. Aziz peut sortir en ouvrant le coffre de l'intérieur. Il reviendra avant son ami et rentrera à la Libyan House par le même chemin. Ils ont déjà utilisé ce procédé.

— Bien, fit Chris Jones. Mais comment seras-tu sûr qu'il est dans le coffre ?

Le Turc eut un sourire malin.

— De mon poste, je surveille tout avec mes caméras de télévision.

— Je vois, fit Malko, mais comment saurons-nous dans quelle voiture il est ?

— Si tout est OK, fit le Turc, j'allumerai une cigarette au moment où la Mercedes sortira du garage.

— Très bien, fit Chris Jones, soulagé, tu retournes là-bas et nous nous occupons du reste...

Le Turc n'avait pas l'air très rassuré :

— Si vous faites quelque chose, ils vont se méfier.

— Dans ce cas, assura l'Américain, nous te trouverons un job. Maintenant, vas-y.

Il sortit du restaurant et Malko remarqua :

— Le plan a marché. Il va essayer de liquider Carrie. Nous allons être obligés d'utiliser les mêmes méthodes qu'avec Samir Hassad !

— J'ai une idée pour le « traiter », proposa Chris Jones. Je connais un coin dans Alphabet City, où on pourra lui causer tranquillement.

Il expliqua son idée à Malko qui s'y rallia. C'était leur chance ultime. Il était un peu plus de midi. Malko se demanda s'il n'était pas déjà trop tard. Pourtant, une petite voix lui disait qu'Aziz Abdullah allait faire l'impossible pour s'assurer du silence de Carrie avant de déclencher le plan Nasser.

Ce qui leur laissait quelques heures. Il pensa à Charles Lawry, dans son bureau de Langley, qui devait sursauter à chaque sonnerie du téléphone.

CHAPITRE XVII

La Mercedes blanche émergea lentement du parking souterrain de la Libyan House et tourna en direction de la Seconde avenue, suivie aussitôt par le taxi conduit par Chris Jones. Milton Brabeck était demeuré au *Westbury*, au chevet de Carrie Fisher.

Malko regarda l'arrière de la voiture diplomatique avec sa plaque bleu-blanc-rouge. L'opération contre Aziz Abdullah était la tentative de la dernière chance. Le plan Nasser pouvait se déclencher à n'importe quel moment. N'importe où. Le silence se prolongea tandis que les deux véhicules remontaient la 42^e rue, vers l'ouest. Peu avant d'arriver à Broadway, la Mercedes entra dans un parking. Le taxi stoppa un peu plus loin.

Quelques minutes plus tard, ils virent le chef de mission libyenne s'éloigner à pied, suivi discrètement par deux agents du FBI. Chris Jones arrêta son moteur. Lui et Malko pénétrèrent dans le garage. L'employé était en train de faire entrer dans l'ascenseur une autre voiture. Chris se glissa au volant de la Mercedes et Malko prit place à côté de lui. Les clefs étaient sur le contact. Le gorille les prit, alla fermer le coffre à clef, remonta, mit en marche et recula.

Trente secondes plus tard, ils descendaient Broadway.

Il leur fallut vingt minutes pour atteindre les premiers blocs d'Alphabet City. Un des coins les plus dangereux de New York, refuge de tous les déchets de la grande ville. Les loyers n'y étaient pas chers, mais il fallait obligatoirement un chien de garde pour survivre...

— Il doit se demander ce qui se passe, ricana Chris Jones. Le réveil va être dur...

Il ralentit au coin de l'avenue B et de la 11^e rue. Un « car-wash » minable annonçait « *Kleen, Kwik Kar Wash... 5 dollars* », en face d'un bar à l'enseigne du « *Stinking Parrot*^{42} »...

— C'est là, fit Chris, attendez, je vais voir mon copain.

Il descendit et Malko le vit pénétrer dans la cage de verre du surveillant. Un gros chauve qui ressortit avec lui, un mégot de cigare vissé au coin de la bouche. Il expédia au gorille une claque à lui faire cracher ses omoplates et rentra dans sa cabine. Chris regagna le taxi.

— C'est OK. Il nous met sur la machine et il la stoppe pour une demi-heure. On aura la paix.

Il reprit le volant de la Mercedes et pénétra dans le car-wash. Aussitôt les rouleaux laveurs commencèrent à tourner et des jets d'eau savonneuse enveloppèrent la voiture. Tractée par en dessous, elle se mit à avancer, puis, au milieu du tunnel de séchage s'immobilisa. Les jets continuaient à cracher leur eau savonneuse derrière eux, formant une muraille liquide, tandis qu'à l'avant deux grands battants de caoutchouc les isolaient de l'extérieur.

— On y va, fit Chris.

Aziz Abdullah tendit l'oreille. Il avait été affolé de sentir la Mercedes se remettre à rouler après l'arrivée au garage. Se demandant ce qui se passait. Au premier feu rouge il avait essayé d'ouvrir le coffre. En vain. Maintenant, trempé de sueur, terrifié, il guettait les bruits de l'extérieur avec appréhension.

Que s'était-il passé ?

Soudain, une clef tourna dans la serrure du coffre et le panneau fut soulevé, découvrant à quelques mètres une muraille liquide. Aziz Abdullah réalisa aussitôt où il se trouvait. Ne comprenant plus rien, mais de moins en moins rassuré, il commença à déplier son corps filiforme, quand une main invisible acheva d'ouvrir le coffre et un objet dur se posa dans sa nuque. Une voix dit en anglais :

— Ne bouge pas, Aziz, ou je te fais éclater la tête.

Du coin du regard, il aperçut un inconnu aussi grand que lui avec des yeux gris, froids comme la mort. De la main gauche, il le fit sortir du coffre, l'appuya face à la voiture et le fouilla, le soulageant d'un Browning automatique et d'un poignard effilé, collé à son mollet droit. Revenu de sa surprise, le Libyen essaya de comprendre : ce n'était pas les méthodes du FBI.

— Je suis diplomate, lança-t-il. Qu'est-ce que...

Chris Jones le retourna d'un coup et sans un mot lui abattit le lourd canon du « 357 Magnum » sur l'arête du nez. Aziz Abdullah poussa un hurlement de douleur, tomba à genoux. De nouveau, Chris le frappa, cette fois avec la crosse du « 357 », au même endroit, achevant de défoncer le cartilage.

— Cela suffit ! dit Malko.

Aziz Abdullah se tordait à ses pieds, les deux mains sur son visage, hurlant de douleur. Chris Jones le releva par le collet, appuya sa grande carcasse à la Mercedes.

— C'était juste pour lui montrer qu'on était sérieux, fit le gorille imperturbable.

Il redressa la tête du Libyen avec l'extrémité du canon de son arme.

— Tu vas parler si tu veux repartir d'ici vivant, fit-il.

Le diplomate tamponnant son nez écrasé avec un mouchoir adressa à Malko un regard terrifié.

— Mr Abdullah, dit celui-ci, ne perdons pas de temps. Je réprouve la violence, mais je sais que vous êtes impliqué dans un attentat aux conséquences très graves. Le plan Nasser. C'est aujourd'hui le jour « J ». Je veux savoir de quoi il s'agit.

— Je ne sais rien, murmura Aziz Abdullah.

Chris Jones eut un geste menaçant et l'autre se rejeta aussitôt en arrière.

— Ne mentez pas, dit Malko. Cela vaudra mieux pour vous...

Ils étaient tous obligés de parler fort, à cause du bruit de l'eau.

Aziz Abdullah, écartelé comme une grande araignée, remuait la tête de droite et de gauche sans parler.

— Vous ne sortirez pas d'ici, insista Malko.

— Je me plaindrai aux Nations Unies, bredouilla le Libyen. Vous êtes des criminels.

Chris prit le Browning dans sa ceinture, et le mit sous le nez du Libyen.

— Et ça, c'est un stylo ?

Aziz Abdullah baissa la tête. Chris échangea un regard avec Malko.

— OK, fit-il d'un ton faussement bonhomme, je vois que tu n'as rien à dire. Alors, viens.

Il le poussa vers le coffre ouvert et l'y fit basculer. Le Libyen claquait des dents, ses traits s'étaient défaits. Avec une lenteur calculée, Chris Jones tendit le bras, appuyant le canon du « 357 Magnum » contre l'oreille d'Aziz Abdullah.

— Tu donneras le bonjour à ton copain Hassad, fit-il. Le « clic » du chien que Chris relevait claqua sinistrement. L'Arabe tourna la tête, rencontra le regard froid de l'Américain, et soudain, lâcha d'une voix plaintive :

— Je ne peux rien dire, ils me tueront...

— Qui ? demanda Malko.

— Les gens du bureau politique de Tripoli.

— Et moi, je vais te flinguer tout de suite, fit Chris. violemment, il cogna les incisives d'Abdullah qui ouvrit la bouche avec un cri de douleur. Chris en profita pour y enfoncer l'extrémité du canon de son arme. Abdullah se mit à gargouiller, ses yeux roulèrent dans leurs orbites et il recula la tête, essayant de faire sortir l'arme de sa bouche. Impitoyable, Chris le poursuivit. Le Libyen parvint enfin à se libérer et jeta, affolé :

— Arrêtez, arrêtez, ne me tuez pas, je vais tout vous dire.

— À quelle heure doit se déclencher le plan Nasser ?

— À six heures, fit le Libyen d'une voix faible. Cela leur laissait cinq heures. Malko respira.

— Où est Inge Klein ? poursuivit-il.

— Je ne sais pas, bredouilla le Libyen.

— Vous ignorez où elle habite ?

— Oui.

— C'est faux, dit Malko, vous êtes en contact permanent avec elle.

Le Libyen ne put répondre tout de suite. Un flot de sang venait de s'échapper de son nez. Chris l'arracha du coffre et le mit debout contre l'aile, lui donnant le temps de reprendre son souffle.

— Elle ne m'a jamais dit où elle demeurait, expliqua alors Aziz Abdullah. Nous communiquons par un système de cabines téléphoniques, dont nous avons tous deux le numéro. Il y en a sept. Quand elle désire établir un contact avec moi, je trouve dans mon casier aux Nations Unies un numéro du *Wall Street Journal*. Selon le jour de la semaine je sais de quelle cabine il s'agit et l'heure. En plus, il y a un numéro de secours à certaines heures.

— Lequel ?

— C'est aussi une cabine, dit Aziz Abdullah. 664 8438.

Le même numéro que Carrie Fisher.

— Et quand vous désirez communiquer avec elle ? insista Malko.

— Je mets le *Wall Street Journal* dans le casier d'un certain diplomate est-allemand. De toute façon, ajouta-t-il, je ne dois plus avoir aucun contact avec elle.

— Qui est ce diplomate ?

— Kurt Furscher.

Chris Jones intervint.

— Il nous reste dix minutes, ensuite, le truc se remet en route...

Malko toisa le Libyen. Ce dernier commençait à reprendre du poil de la bête. Seule, la perspective d'une exécution immédiate l'avait fait craquer. Il s'en était tiré sans rien leur donner d'important. Il restait la question principale.

— En quoi consiste l'opération Nasser ? demanda Malko.

Aziz Abdullah baissa la tête, reniflant.

— Je ne sais pas, bredouilla-t-il. Chris Jones poussa un soupir excédé.

— Laissez-moi lui faire éclater sa tête de bougnoule. Le Libyen recula et reprit de son ton plaintif :

— Non, ne me frappez pas. Je vais vous le dire. Comme beaucoup de gens impliqués dans le terrorisme, il n'avait pas été préparé à ce genre d'épreuve... C'était plus facile de poser une bombe que de tenir tête à Chris Jones.

Malko retint son souffle.

— C'est la statue de la Liberté, commença Aziz Abdullah.

Il n'eut pas le temps de finir. Le canon du « 357 Magnum » s'était abattu sur son nez déjà cassé. Chris Jones le frappa trois fois. Une boucherie. À chaque coup, Aziz Abdullah s'affaissait un peu plus. Au troisième, il était tassé contre l'aile, recroquevillé sur lui-même.

— Le Path ! cria-t-il. Elle va faire sauter le Path. Malko crut avoir mal entendu. Chris avait cessé de frapper. Le Libyen leva un visage ensanglanté.

— Ne me frappez plus, bredouilla-t-il. Je vais vous dire la vérité.

— Vite, fit Chris.

— Inge va poser des charges explosives dans le Path, répéta Abdullah.

— Pour faire sauter le tunnel ? demanda Malko.

— Oui.

— Les charges sont suffisantes ?

— Oui, il paraît. Ce sont les Allemands de l'est qui ont fait les calculs.

Malko se sentit glacé d'horreur. Faire sauter le tunnel du Path sous l'Hudson allait noyer tout le système de métros new-yorkais. En ce jour de fête il était bondé... Une horreur.

— Où est Inge Klein, maintenant ?

Malko l'avait relevé et le maintenait debout. Le sang coulait sur le costume du diplomate. Celui-ci laissa tomber d'une voix mal assurée :

— Maintenant, je ne sais pas, mais à six heures précises, elle sera au World Trade Center, près d'une cabine téléphonique, en haut des escaliers mécaniques du Path.

— Pourquoi ?

— Au cas où je lui donnerais un contre-ordre. Sur les instructions de Tripoli.

— Le numéro de cette cabine.

— Là !

Il mit la main dans sa poche et en sortit un bout de papier. Chris Jones était livide.

— Ordure, fit-il. Tu vas donner le contre-ordre. Sur nos instructions.

De nouveau, il le frappa, avec le canon du « 357 Magnum ». Aziz Abdullah poussa un couinement horrible, et sous le coup de la douleur, parvint à se dégager de l'étreinte de Malko. Chris l'agrippa, mais l'Arabe se pencha, le mordit violemment au poignet et lui échappa.

Chris Jones leva son arme et hurla :

— Stop !

Il n'eut pas le temps de tirer. Aziz Abdullah qui courait vers le rideau liquide glissa sur une flaque d'huile, perdit l'équilibre et tomba en arrière, puis resta immobile sur le sol.

Chris se précipita, s'agenouillant à côté de lui. Malko croisa son regard grave et ennuyé.

— *Shit !* Il est mort..., annonça le gorille.

Il passa la main derrière sa tête et la retira avec une grimace dégoûtée.

— Il a la nuque en bouillie, fit-il.

Aziz Abdullah s'était brisé les vertèbres cervicales contre le rail d'acier guidant les voitures. Chris regarda sa montre et se redressa.

— Il nous reste quatre minutes, annonça-t-il.

Tandis que le gorille tassait le cadavre dans le coffre, Malko remonta dans la Mercedes. Écœuré et soulagé. Enfin il savait en quoi consistait le plan Nasser et, selon toute vraisemblance, il allait pouvoir empêcher son exécution.

Chris reprit sa place au volant ; presque aussitôt, le système du car-wash se remit en route et ils émergèrent à l'air libre. Le gros surveillant les accueillit avec un sourire complice et dit à haute voix :

— On vous fait cadeau des cinq dollars à cause de la panne. J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyés.

Ils reprirent l'avenue B et sortirent très vite d'Alphabet City. Chris remonta jusqu'à la 42^e et gara la voiture à dix mètres du garage. Il essuya soigneusement le volant et sortit, accompagné de Malko. Le taxi se trouvait à trente mètres avec une contravention.

— Filons à la safe-house dit Malko. Il faut que je parle tout de suite avec Langley.

Finalement, c'était grâce à Carrie Fisher qu'il avait démonté le complot libyen. Certes, il y avait encore beaucoup d'inconnues. Comment les Libyens avaient-ils eu cette idée ? Comment voulaient-ils procéder ? Malko n'arrivait pas à croire qu'une charge de quinze kilos d'explosifs puisse faire sauter un tunnel enterré profondément sous l'Hudson... Tout se bousculait dans sa tête. Il regarda sa Seiko-quartz. Il restait exactement quatre heures dix avant le déclenchement du plan Nasser.

CHAPITRE XVIII

— Dans une heure, tout le dispositif bouclera le World Trade Center et le Path, annonça Charles Lawry. Le chef du FBI vient de me le garantir. Il sera extrêmement discret, mais comportera plus d'une centaine d'hommes. C'est tout ce dont on peut disposer sur New York pour le moment. C'est le 4 juillet et beaucoup de gens sont en vacances.

— Cela nous laisse un peu de temps, dit Malko. Je suis certain qu'Aziz Abdullah a dit la vérité. La cabine téléphonique dont il a parlé est facilement observable. On ne pourra pas rater Inge Klein.

À l'autre bout du fil, l'Américain émit un bref soupir.

— Si on pouvait la retrouver *avant*, je serais quand même plus tranquille...

Malko aussi... Il regarda sa montre. Deux heures dix. Il restait vraiment peu de temps.

— Inge Klein avait donné à Carrie Fisher un numéro de cabine publique où elle pouvait la joindre à certaines heures, dit-il. Celle que le FBI surveille en ce moment. Or, Aziz Abdullah possédait le même numéro, 664 8438. Il y a une chance pour que cette cabine soit près de là où habite Klein... Chris a demandé au FBI et aux policiers du quartier de faire du porte à porte à partir de cet endroit, afin de tenter de la localiser...

— Je vais les secouer, promet Lawry. Occupez-vous du Path maintenant. Nous devons en apprendre le maximum, afin d'être prêt à tout. J'ai demandé à notre bureau de New York de dépêcher un expert en démolition là-bas.

— Milton est en train d'essayer de localiser Léon Storman, dit Malko.

Milton Brabeck entra en coup de vent dans la pièce où se trouvait Malko.

— J'ai Storman au bout du fil, annonça-t-il. Ligne deux.

Malko le prit immédiatement. Le supervisor de la NYPA avait été retrouvé chez sa fille, dans le New Jersey.

— Mr Storman, dit Malko, est-ce qu'Henry Pickford avait accès aux plans du Path ?

— Bien sûr, fit Storman, cela faisait partie de son job. Pourquoi ?

— Nous possédons une information selon laquelle c'est l'objectif des Libyens. Dites-moi exactement en quoi consiste le Path.

— Oh, c'est le plus petit des métros new-yorkais, expliqua l'Américain. Vous l'avez pris pour venir me voir. La branche principale part du World Trade Center jusqu'à Newark avec un embranchement sur Hoboken. Il y a deux tunnels à sens unique qui se croisent sous l'Hudson.

— Est-ce que ces tunnels ont quelque chose de particulier ? demanda Malko.

— De particulier ? réfléchit le supervisor. Non, pas vraiment, sinon qu'ils sont très anciens. Ils datent du XIX^e siècle.

— À quelle profondeur sont-ils du lit de l'Hudson River ?

— À vue de nez, je dirais une vingtaine de mètres.

— Est-ce qu'une charge d'une vingtaine de kilos d'explosifs pourrait faire effondrer la voûte ?

— Je ne sais pas, je ne crois pas, fit Léon Storman affolé.

— Pouvez-vous nous procurer des plans de ces tunnels ? Nous arrivons.

— Je les ai. Ils sont à Journal Square.

— Chris sur la trois, annonça Milton Brabeck.

Malko prit la ligne, le cœur battant.

— On a trouvé une épicerie où on la connaît, annonça Chris Jones, essoufflé. Venez vite. Au coin d'Amsterdam et de la 77^e rue.

Malko raccrocha. Le temps que Storman regagne son bureau, il avait une demi-heure.

— Milton, dit-il, vous me déposez à la 77^e rue et vous filez chez Storman, je vous y rejoins.

Le quartier entre les 76^e et 82^e rues ouest était en état de siège. Des dizaines de policiers le ratissaient systématiquement depuis une heure. Malko rejoignit Chris Jones en face d'une épicerie portoricaine au coin de l'Amsterdam Avenue et 77^e. Quatre hommes du FBI étaient en train de passer au grill une grosse femme qui leur répondait à contrecœur.

— On vous attendait, annonça Chris Jones. Elle habite paraît-il au 254, dans l'immeuble là-bas où il y a la voiture verte.

C'était une petite brownhouse de quatre étages, d'aspect assez décati. Le groupe s'approcha de l'escalier extérieur. La rue avait été bouclée aux deux extrémités et l'arrière de l'immeuble était également surveillé.

Chris Jones exhiba une photo d'Inge Klein à un groupe de jeunes en train de fumer du hasch sur les marches.

— Vous connaissez cette femme ?

Ils examinèrent à peine la photo et bredouillèrent un vague « non » avant de se disperser comme des moineaux. Le quartier n'était pas hospitalier pour les policiers... Malko regarda la porte extérieure verrouillée et les boîtes aux lettres. Toutes portaient un nom à l'exception de trois.

— Il faut forcer la porte, dit-il à Chris.

Un serrurier du FBI ouvrit la serrure. Chris et Malko entrèrent, suivis de trois agents du FBI. Ils explorèrent le rez-de-chaussée. Il faisait horriblement chaud et il flottait dans l'immeuble une odeur abominable, mélange de sueur, d'urine et de tabac froid. Ils ouvrirent systématiquement chaque appartement. Rien.

Direction le premier.

Même routine. Une porte ne portait aucune indication. Malko sonna, sans résultat. Écoute. Le serrurier du FBI intervint à nouveau : la porte s'ouvrit, sur un studio vide d'une saleté repoussante, visiblement inhabité. Ils repartirent vers le second étage. Une autre porte sans nom.

Le serrurier vint facilement à bout de la serrure Yale.

Malko entrouvrit le battant. Il y eut aussitôt un bruit de verre brisé, suivi d'un claquement sec et d'un chuintement.

— Reculez ! cria-t-il.

Ce fut une bousculade éperdue sur le petit palier. Ils n'eurent que le temps de refluer dans l'escalier avant qu'une explosion sourde ne secoue l'immeuble. La porte s'arracha de son chambranle et vint s'écraser sur le mur d'en face, dans un nuage de poussière.

Malko se releva en même temps que Chris Jones et se rua, revolver au poing, dans l'ouverture béante encore pleine de fumée. La poussière retombait, découvrant un studio sommairement meublé, aux murs criblés d'éclats.

Malko se pencha et ramassa des débris de verre.

— Un vieux truc ! dit-il. Elle a laissé une grenade dans un verre de cristal. Il suffisait de pousser la porte pour que le verre se brise, libérant la cuillère et faisant exploser l'engin.

Ils avaient enfin trouvé la planque d'Inge Klein. Vide.

Malko examina rapidement un tas de postiches, de perruques et de moustaches, ainsi que tout un assortiment de vêtements masculins et un matériel de maquilleur professionnel. Inge Klein devait passer son temps à changer d'apparence physique. Voilà pourquoi elle avait échappé si facilement aux recherches.

Il y avait trois pistolets, des chargeurs, des papiers d'identité italiens vierges, une enveloppe contenant quatre mille dollars et un passeport allemand également vierge.

Dans un coin, Malko découvrit des cartons d'eau minérale, des conserves, de quoi demeurer planqué plusieurs jours ou même des semaines... Tout cela ne disait pas où se trouvait Inge Klein...

— L'explosif remis par Carrie Fisher n'est pas ici, dit Malko.

Donc, l'Allemande ne repasserait pas dans ce studio avant son rendez-vous au World Trade Center. Trois heures plus tard.

Malko et Chris Jones redescendirent, laissant les hommes du FBI continuer à fouiller l'appartement. Une voiture blanche du FBI les attendait pour les conduire dans le bas de la ville où un hélico les mènerait directement à Journal Square. Malko regarda sa montre, oppressé. Plus que deux heures cinquante-cinq avant le rendez-vous fatal.

Heureusement, les rues de New York étaient vides, à cause de la chaleur et des vacances. Tous les touristes se concentrant vers la statue de la Liberté et le World Trade Center.

Là où Inge Klein s'apprêtait à frapper.

Le spécialiste en démolition était penché sur les plans des deux tunnels reliant le World Trade Center au New Jersey, analysant la courbe des voûtes, les annotations sur leur état et l'épaisseur du terrain le séparant du lit de l'Hudson.

— Il est relativement facile de faire effondrer cette voûte, conclut l'expert. Il faudrait la refaire entièrement.

— Quelle charge de Simplex faudrait-il ? demanda Malko.

— Si on dispose de ce plan, entre dix et quarante kilos.

— Vous voulez dire qu'avec une aussi faible quantité, on pourrait provoquer l'effondrement de la voûte de tunnel et l'invasion par l'eau de l'Hudson ?

— Je le pense. Bien entendu, ce ne sont que des calculs théoriques, mais la résistance de la voûte est très faible. Il suffit de diminuer celle d'un arc pour que tout s'effondre.

— Le Path est très fréquenté ? demanda-t-il.

— Des dizaines de milliers de gens l'empruntent tous les jours dans les deux sens.

— Nous allons le prendre pour gagner le World Trade Center, suggéra Malko.

Ils descendirent dans Journal Square. Ils prirent place dans le premier wagon d'une des rames se dirigeant vers le World Trade Center, avec deux arrêts intermédiaires. À cet endroit, le Path était en surface. Très vite, la voie devint souterraine. Lorsqu'ils arrivèrent à la dernière station avant l'Hudson, Exchange Place, ils étaient à trente mètres sous le sol.

Sous le fleuve, le tunnel était extrêmement étroit, laissant juste la place des wagons. Il était impossible de se dissimuler soit sur le toit, soit sur les côtés. Des lampes au néon éclairaient le tunnel tous les vingt mètres d'une lumière blafarde. La rame émergea au-dessous du World Trade Center. La voie faisait un U et repartait dans l'autre sens avec quelques embranchements pour les manœuvres.

Le tunnel était absolument rectiligne de Manhattan au New Jersey.

— Personne ne peut se déplacer à pied dans le tunnel ? demanda Malko.

— Théoriquement, c'est facile de se glisser sur la voie à partir d'une des stations, dit Storman. Mais vous avez toutes les chances de vous faire broyer par une rame.

— Donc, conclut Malko, pour parvenir au milieu du tunnel, il faut monter dans une rame et la forcer à s'arrêter.

— C'est possible en utilisant *l'Emergency Brake*⁽⁴³⁾, expliqua le supervisor. Dans ce cas des feux rouges bloquent le trafic.

Ils montèrent un escalier, aboutissant dans un grand hall. Un marchand de journaux et de fleurs en occupait le centre, et deux cafés accueillaient les voyageurs en transit. Malko continua sa marche vers la surface, débouchant sur l'énorme escalator à dix voies menant au premier sous-sol du World Trade Center.

Une foule compacte se pressait sur les marches, bien que ce soit un jour férié : des touristes et des curieux venus voir la statue de la Liberté.

Malko regarda autour de lui et repéra un écriteau indiquant : *BRT Uptown*.

— Il y a d'autres lignes qui passent ici ? demanda-t-il.

— Bien sûr, dit Storman, le BRT et l'IRT. Les gens peuvent prendre leur correspondance facilement...

— Sont-ils au même niveau que le Path ?

— Oui, mais les passagers doivent monter pour redescendre ensuite. Par le grand escalator que nous venons d'emprunter.

— Il y a-t-il des communications entre les tunnels ? insista Malko.

— Oui, mais elles sont interdites au public.

— Au public, mais pas à l'eau, dit Malko.

Storman le regarda sans comprendre. Malko venait de réaliser pourquoi les Libyens avaient choisi de saboter le Path plutôt qu'un autre tunnel. C'eût été beaucoup plus facile, par exemple, de faire sauter un camion dans le Lincoln tunnel, qui permettait aux voitures de relier Manhattan au New Jersey. Mais, en admettant que la charge soit assez forte pour détruire la voûte et que l'eau de l'Hudson envahisse le tunnel, seuls les véhicules immobilisés dedans seraient noyés, l'eau ressortant au niveau du sol par les deux extrémités.

Dans le cas du Path, c'était différent. Si les explosifs d'Inge Klein parvenaient à faire s'effondrer un des tunnels, l'Hudson allait se déverser, non seulement dans le Path, mais dans tout le réseau souterrain des sept systèmes de métro new-yorkais, noyant des dizaines de milliers de personnes.

L'Hudson se confondant avec l'Atlantique, c'était une catastrophe d'une amplitude inconnue à ce jour. Il avait fallu un esprit démoniaque pour développer cette idée. Et dire que la naïve Carrie Fisher s'imaginait qu'il s'agissait de faire sauter quelques pierres sur la statue de la Liberté...

Léon Storman s'approcha de Malko.

— Vous croyez vraiment que...

— Oui, dit Malko. Un attentat est sur le point de se produire dans le Path.

Storman le regarda, atterré.

— Vous voulez dire qu'on veut faire sauter le tunnel ?

Sa voix était étranglée d'horreur.

— Nous avons toutes les raisons de le penser, confirma Malko.

— *My God !* Il faut immédiatement interrompre le trafic.

— Non, dit Malko. Nous avons pu apprendre l'heure à laquelle doit se dérouler l'attentat. Nous avons identifié celle qui doit le commettre et nous savons qu'elle a un point de passage obligé, actuellement sous surveillance. Si nous éveillons sa méfiance, elle risque alors de reculer le moment de cette action. Or, nous ne pourrions pas surveiller le Path vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ou le fermer définitivement.

Storman montra la foule autour d'eux.

— Mais comment faire ? Vous avez vu ? Il y a des milliers de gens qui défilent ici.

— Nous avons quelques indices, dit Malko, cela va nous aider. Nous savons que l'attentat doit avoir lieu à six heures aujourd'hui.

— C'est aussi le moment où il y a le plus de monde, remarqua Storman.

Malko imagine l'horreur : l'eau s'engouffrant dans le Path, noyant les gens comme des rats, envahissant ensuite les autres métros, provoquant des milliers de morts. Tout cela avec quelques kilos de

Simplex.

— Monsieur Storman, dit Malko, il faut garder notre sang-froid. En ce moment même, des dizaines d'agents du FBI sont en train de se mettre en place sur tous les accès du Path, ici et dans le New Jersey. Ils possèdent tous la photo de Inge Klein et ont pour ordre de la suivre sans intervenir. Elle doit s'arrêter auprès d'une cabine téléphonique que nous avons identifiée.

— Où donc ?

— Celle-ci, dit Malko, désignant une des cabines près du marchand de fleurs, en haut de l'escalator, dans le Path Corner.

— *My God*, fit Storman, regardant la cabine comme si le diable allait en sortir.

Pour l'instant, elle était vide.

Il chassa une pensée abominable de son esprit. Et si Inge Klein ne suivait pas les instructions ? Il en avait des sueurs froides... Le walkie-talkie de Chris Jones se mit à émettre des bips. Le responsable du FBI annonçait que la mise en place de ses hommes était terminée.

— Parfait, dit Malko.

Le FBI ne représentait que le premier échelon de son plan de défense. En dépit de leur entraînement, rien ne disait que ses agents seraient capables de reconnaître une femme qu'ils n'avaient vue qu'en photo.

Il comptait surtout sur la cabine téléphonique, où Inge Klein s'arrêterait forcément.

Il chercha un poste d'observation où Inge Klein ne le repérerait pas. Il jeta finalement son dévolu sur le hall d'entrée de la Chase Manhattan, juste en face de l'escalator, de l'autre côté du Path Corner.

— Séparons-nous, dit-il à Storman. Retournez à Journal Square et restez dans votre bureau, que nous puissions vous joindre. Il est possible que nous ayons besoin de vos conseils.

Malko le regarda s'enfoncer dans l'escalator, le cœur serré. Dans ce genre d'opération, il y avait toujours des impondérables qui faisaient capoter les plans les mieux étudiés. Il se tourna vers Chris Jones.

— Avez-vous prévu des démineurs pour désamorcer les explosifs ?

— Ils sont dans le hall du Vista, les meilleurs de la ville de New York.

Il n'y avait plus qu'à prier.

Six heures moins cinq ! Malko entendait son cœur cogner dans sa poitrine. Il se trouvait à une trentaine de mètres de la cabine, dans l'entrée de la Chase et le mouvement incessant de la foule traversant

le Path Corner évitait qu'on puisse le repérer. Le grésillement de la radio dans son oreille restait désespérément monotone, à part quelques réflexions échangées par des agents du FBI. Il se crevait les yeux à observer la cabine. Plusieurs personnes étaient venues y téléphoner, mais aucune d'elles ne pouvait être Inge Klein, même déguisée. Une fois, il avait eu un doute et il avait dévalé l'escalator pour retrouver sur le quai une femme qui avait une vague ressemblance avec la terroriste allemande.

De nouveau, il regarda la cabine, tenaillé par un doute affreux. Se pouvait-il qu'Inge Klein ait changé ses plans ? Était-elle déjà en train de poser ses pains d'explosifs ? Il essaya de se raisonner, sachant que les possibilités techniques étaient réduites et il reprit son observation, angoissé.

L'heure de pointe était en train de passer. L'Allemande aurait déjà dû être là depuis longtemps.

Son attention fut mise à nouveau en éveil. Un homme était en train de téléphoner dans la cabine. La quarantaine. Un attaché-case à la main. Style cadre supérieur, yuppie^{44} parfait. Au même moment, le walkie-talkie grésilla. C'était Chris Jones.

— Le FBI me signale qu'ils ont repéré un diplomate est-allemand qui a garé sa voiture dans le parking en face du Vista. Il est entré dans le World Trade Center.

Malko eut un coup au cœur.

— Comment est-il habillé ?

— Costume verdâtre, attaché-case bordeaux, répondit la radio. Grand, fort, et un peu chauve.

C'était l'homme qui était en train de téléphoner !

Le pouls de Malko monta à 150. Ce ne pouvait pas être une coïncidence. L'homme téléphonait toujours. Sans lâcher le récepteur, il se pencha, ouvrit son attaché-case posé entre ses jambes et en sortit une grande enveloppe marron.

Il la posa sur la tablette devant lui et continua à parler. Puis, il raccrocha, regarda autour de lui, referma son attaché-case, le ramassa et s'éloigna, se perdant dans la foule.

Laissant sur le rebord de la cabine l'enveloppe marron.

Malko en aurait hurlé de joie : il venait d'assister à la dernière phase préparatoire de l'opération Nasser.

Il n'eut pas le temps de se réjouir longtemps. Quelques secondes s'étaient à peine écoulées qu'une silhouette prit sa place dans la cabine. D'abord, Malko ne l'aperçut que de dos. Impossible de voir s'il s'agissait d'une femme ou d'un homme. Des pantalons informes et une veste longue.

Et puis, elle se retourna, l'enveloppe marron à la main.

C'était une femme, avec des lunettes d'écaille, des cheveux roux-

orange et un bouquet de fleurs accroché à sa veste. Elle glissa l'enveloppe dans son sac et s'éloigna vers le premier tronçon de l'escalator.

Seul quelqu'un comme Malko qui l'avait déjà rencontrée pouvait reconnaître Inge Klein.

CHAPITRE XIX

La silhouette d'Inge Klein fut avalée en quelques secondes par la foule compacte qui se pressait sur les élévateurs. Malko bondit de son poste d'observation pour ne pas la perdre de vue.

Ainsi, les innombrables agents du FBI ne l'avaient pas repérée à l'entrée du World Trade Center. Ce qui n'était guère encourageant pour la suite des opérations.

Une chose certaine : la terroriste allemande n'avait pas les explosifs avec elle. Donc, de deux choses l'une : ou ils étaient déjà en place, ou des complices l'attendaient quelque part.

— Inge Klein se dirige vers le Path, annonça-t-il dans son walkie-talkie, tout en se faufilant dans la foule. Surtout ne l'appréhendez pas pour le moment.

Il communiqua le signalement détaillé de la jeune Allemande et déboucha sur la plate-forme intermédiaire. Nouvelle surprise : au lieu de filer vers les voies, Inge Klein alla s'installer à la terrasse du *Commuter's Café*, au milieu des banlieusards. Malko, dissimulé derrière le stand de journaux, la vit commander un café et ouvrir l'enveloppe qu'elle avait trouvée dans la cabine téléphonique.

Chris Jones rejoignit Malko.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? demanda-t-il.

— Elle étudie les plans qu'on vient de lui remettre, expliqua Malko. C'est vraisemblablement une étude faite d'après les documents volés par Henry Pickford. Donnant les points faibles du tunnel, donc les emplacements des charges explosives...

Le gorille regarda l'Allemande, qui sirotait paisiblement son café à une vingtaine de mètres de là.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien pour le moment, dit Malko. Vous avez vu la foule. Elle est sûrement armée et n'hésiterait pas à tirer. De toute façon, ce sont les explosifs que nous voulons.

— Attention, fit Chris Jones, elle se lève.

Inge Klein avait replié ses papiers. Elle alla vers une cabine et décrocha. Sa conversation fut brève et elle se dirigea ensuite vers les portillons automatiques donnant accès aux quais, en contrebas. Elle glissa un billet d'un dollar, récupéra vingt-cinq *cents* et disparut dans

l'escalier, direction Newark.

Malko attendit quelques instants, puis lui emboîta le pas. Dieu merci, le quai grouillait de monde et il n'eut aucun mal à se dissimuler. Chris Jones lui montra trois agents du FBI déguisés en employés, répartis sur le quai.

— On ne peut plus la perdre, affirma-t-il.

Une rame arriva en gare. L'arrêt était très court, moins d'une minute. Malko monta dans un des derniers wagons et les hommes du FBI s'assurèrent que personne ne restait sur le quai. Inge Klein se trouvait dans le wagon de tête.

Malko chronométra la traversée de l'Hudson : 2 minutes 27 exactement avant que la rame ne stoppe à Exchange Place dans le New Jersey. Il attendit dans le wagon jusqu'à ce qu'une voix inconnue annonce dans son walkie-talkie :

— Elle est descendue, elle va vers les ascenseurs.

Malko sauta in extremis et hâta le pas vers la sortie.

Négligeant l'ascenseur, il emprunta l'escalier qu'il monta quatre à quatre. Un agent du FBI l'intercepta avant qu'il ne sorte.

— La cible vient de quitter Exchange Place et se dirige vers l'Hudson annonça-t-il.

Malko émergea dans une avenue calme qui se terminait en cul-de-sac sur l'Hudson. D'importants travaux étaient en cours. Un panneau annonçait « New Jersey Green Acres ». De l'autre côté du fleuve, les tours jumelles du World Trade Center semblaient toutes petites. Il fit quelques pas et aperçut Inge Klein en train de flâner au bord du fleuve, longeant la clôture du chantier. Il vit, amarré au quai, un Skarab 38 rouge vif, un bateau capable de filer à trente nœuds.

Inge Klein ne s'en approcha pas et fit demi-tour, revenant vers la station du Path.

Ce n'était pas une mission suicide : la terroriste venait d'inspecter son moyen de fuite. Précieuse indication : elle avait l'intention de filer par le New Jersey. Il hâta le pas pour ne pas perdre le contact. Elle avait pris le grand ascenseur et il descendit à pied par l'escalier crasseux. Il se méfiait du sixième sens de la terroriste. Rien ne devait lui donner l'éveil, sinon, en dépit des précautions prises, elle était capable de leur filer entre les doigts et tout serait à recommencer.

Il atteignit les quais. Les deux tunnels parallèles étaient séparés par un couloir d'une vingtaine de mètres qui les faisait communiquer. Des entrepôts étaient installés également entre les deux quais mais aucun employé du Path ne se trouvait au niveau des voies.

Un clochard répugnant de saleté, appuyé à un mur, glissa à Malko au passage :

— Elle est partie sur la gauche, Sir.

Nouvelle énigme : Inge Klein continuait sa route vers le New

Jersey, une zone où aucun attentat ne pouvait avoir lieu, puisque le Path émergeait à l'air libre...

Malko ralentit. Entre deux rames, le quai de cette station était désert. En effet, les gens qui descendaient là ne s'attardaient pas et très peu de voyageurs y montaient. Il décida d'attendre l'entrée en gare de la rame suivante pour pénétrer sur le quai. Quelques voyageurs passèrent près de lui, se dirigeant tous dans l'autre direction.

Un grondement sourd lui apprit l'arrivée de la rame en provenance du World Trade Center, et il vit défiler les wagons verts. Il avança alors vers le quai.

Celui-ci était vide, les rares voyageurs étant déjà dans le train. Inge Klein avait disparu. Il sauta dans un wagon pour se heurter au regard inquiet d'un agent du FBI reconnaissable à la minuscule épingle jaune piquée au revers de son veston.

— Où est la cible ? demanda-t-il à Malko.

— Elle n'est pas montée ?

— Négatif, Sir. Nous avons un homme dans chaque wagon. Nous ne l'avons pas vue.

Malko n'avait qu'une fraction de seconde pour prendre sa décision. Il sauta sur le quai au moment où les portes se fermaient.

La rame s'ébranlant vers Jersey City, il courut jusqu'à l'extrémité du quai où se trouvait un local communiquant avec l'autre quai. La porte était ouverte et Inge Klein avait dû repartir dans la direction d'où elle venait. Il se heurta à un homme en salopette et « hard-hat⁽⁴⁵⁾ » qu'il prit d'abord pour un authentique ouvrier du Path. Jusqu'à ce qu'il aperçoive la minuscule pointe jaune sur son vêtement.

— Vous avez vu passer une femme ?

— Personne, Sir.

Malko demeura interdit. Il n'y avait que deux issues possibles en dehors de la rame descendante. Celle où il avait attendu et ce passage. L'agent du FBI lui avait affirmé qu'Inge Klein n'était pas montée dans le train. Donc, elle aurait dû se trouver sur le quai...

Il regarda les deux trous noirs du tunnel, extrémités de la station. Impossible qu'Inge Klein se soit engagée sur la voie menant à Jersey City, elle aurait été écrasée par le train. Il n'y avait pas d'espace suffisant entre la paroi du tunnel et une rame... Il se précipita à l'autre bout du quai, regardant l'entrée du tunnel par où venait d'arriver le train. Bien qu'il soit rectiligne, la déclivité empêchait de voir à plus d'une vingtaine de mètres.

Inge Klein s'était fatalement engagée dans ce tunnel. C'était facile de s'y déplacer avec une lampe à condition de ne pas heurter le troisième rail conducteur.

Mais pourquoi ?

Il prêta l'oreille et entendit dans le lointain un sourd grondement : la rame suivante qui venait de quitter la station du World Trade Center et allait arriver dans deux minutes et demie. Broyant sur son passage la terroriste allemande...

Or, Inge Klein n'avait à ce jour jamais montré de dispositions pour le suicide.

Chris Jones rejoignit Malko, visiblement inquiet.

— Les gars viennent d'inspecter la rame à Journal Square, annonça-t-il. Inge Klein ne s'y trouvait pas.

— Elle est partie là-dedans, dit Malko.

Il essayait de reconstituer le plan de la terroriste. Il était sûr, maintenant, qu'elle n'allait pas agir seule. Le problème étant que ses complices ne pouvaient être repérés par le FBI, puisqu'on ne les connaissait pas... Le grondement de la rame commençait à se rapprocher. Malko sauta brusquement sur la voie.

— Hé ! vous êtes fou ! cria Chris Jones. Vous allez vous faire écrabouiller...

— Venez, cria Malko, Inge Klein a trouvé un moyen, nous allons faire comme elle.

Ils se mirent à courir entre les traverses, passant parfois sous la lueur blafarde d'une rampe de néon. Devant eux, le grondement du convoi lancé sous l'Hudson grandissait à chaque seconde. Malko était tenaillé par l'angoisse, pensant aux quelques vingt mètres de terre qui les séparaient de centaines de millions de tonnes d'eau.

Quel était le plan d'Inge Klein ?

Personne ne prêta attention aux deux hommes perdus dans la foule qui s'étaient approchés à l'extrémité du quai. La rame entra en gare et le wagon de tête stoppa à leur hauteur.

Ils prirent place au troisième rang à gauche, en face de la cabine verrouillée où se tenait le conducteur. Ils transpiraient abondamment tous les deux, comme la plupart des New-Yorkais à cette heure de la journée. Ils étaient vêtus de survêtements de sport gris et de baskets, et portaient de gros sacs de sport à l'épaule. En Europe, on aurait dit qu'ils étaient de type « moyen-oriental ». À New York, ils ne se différenciaient pas des milliers de Portoricains, de Latino-Américains de Grecs, de Pakistanais et de Juifs sépharades.

Aucun des deux n'était rasé, ce qui ne choquait pas non plus : c'était la nouvelle mode « play-boy ».

La rame démarra, quittant la gare du World Trade Center et le plus jeune des deux enclencha un chronomètre discrètement. Un gros homme rougeaud, en jean, avec une musette et un walkie-talkie les observait. C'était un agent du FBI assigné à l'opération Nasser. Mais on lui avait demandé de repérer une femme dont il avait mémorisé les traits et non deux hommes. Une minute et vingt-sept secondes s'écoulèrent. Le convoi roulait à soixante à l'heure et se trouvait à peu près à mi-chemin.

Soudain, le plus jeune des deux hommes sauta sur ses pieds et bondit jusqu'à la sonnette d'alarme.

Une sonnerie stridente retentit dans la cabine du conducteur. Celui-ci, obéissant au règlement, coupa immédiatement le courant et fit passer les signaux au rouge, derrière lui, interdisant la progression d'un autre convoi. Le train stoppa en une centaine de mètres. Les passagers se regardaient, un peu surpris, mais pas affolés : les rames du Path s'arrêtaient souvent en plein tunnel.

L'agent du FBI se leva et se dirigea vers le jeune homme.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Pourquoi avez-vous tiré *l'Emergency brake* ?

Le basané ne répondit pas, occupé à fouiller son sac de sport. L'agent du FBI n'eut pas le temps de répéter sa question. Le second homme avait sorti un pistolet et à bout portant lui logea une balle dans la tête. Juste au moment où le conducteur émergeait de la cabine. Le tueur visa à deux mains et la tête du malheureux se transforma en une bouillie d'os et de sang. Les voyageurs hurlaient, cherchaient à gagner l'arrière du wagon. Le tueur le plus jeune cria en mauvais anglais :

— Couchez-vous par terre, et il ne vous arrivera rien.

Pour renforcer ses paroles, il tira plusieurs coups de feu dans la paroi.

En quelques secondes un calme irréel régna dans le wagon. Un des terroristes ouvrit alors la porte avant donnant sur la voie et commença à faire des signaux avec la lampe électrique. On y répondit aussitôt et il poussa un hurlement de joie.

Son compagnon était déjà descendu sur la voie et se glissait entre le convoi immobile et la paroi du tunnel, remontant vers l'arrière. Encombré de son sac, c'était très dur... C'aurait été impossible si le convoi avait roulé. À travers les glaces, il apercevait les voyageurs résignés. Dans les autres wagons on n'avait pas entendu les coups de feu.

Inge Klein arriva trois minutes plus tard, essoufflée, les yeux brillants. Elle avait pris une ligne de cocaïne avant de se mettre en route et se sentait invulnérable.

— Akram, dit-elle, tu restes là. Allume les phares. Si on vient, tu

les retiens. Il nous faut quinze minutes. OK ?

— *Aiwa*, fit le jeune Libyen.

Il avait subi en Libye un entraînement intensif, mais c'était sa première vraie mission. Lui était bourré d'amphétamines. Il étreignit brièvement Inge Klein qui prit le chemin suivi déjà par son complice, emportant le second sac de sport.

Akram sortit un pistolet-mitrailleur HK5, des grenades, et un projecteur hallogène qui portait à trois cents mètres.

Arrêter quelqu'un dans le tunnel était relativement facile quand on était protégé par un mur d'otages. Il commença à scruter la pénombre du tunnel, surveillant d'un œil les passagers terrifiés derrière lui.

Une silhouette apparut dans le faisceau du projecteur et il lâcha une courte rafale. Sous son survêtement, il portait des enveloppes de toile contenant une dizaine de chargeurs...

Malko s'aplatit contre la paroi et entendit une balle ricocher sur un rail à peu de distance. Chris Jones leva son Magnum et risposta. Aussitôt l'onde de choc fit tomber de la poussière et des bouts de plâtre du vieux tunnel. Ils se trouvaient à plus de deux cents mètres du convoi arrêté dont on ne distinguait que les feux.

— Ne tirez pas, dit Malko, cela ne sert à rien. Il faudrait un régiment pour les prendre d'assaut...

— Mais qu'est-ce qu'ils font ?

Malko venait de comprendre le plan diabolique de la terroriste.

— À mon avis, dit-il, ils sont en train de poser des charges explosives sur la voûte, là où les ingénieurs est-allemands ont décelé des points faibles. Juste derrière le convoi.

Ils pouvaient opérer à l'aise car l'arrêt de cette rame avait bloqué la voie pour le train suivant... Donc Inge Klein avait le temps d'agir. Ensuite, elle remonterait dans cette rame et foncerait vers le New Jersey Port. Elle émergerait à l'air libre au moment où les explosifs feraient s'effondrer le tunnel.

Chris Jones fit quelques pas en avant et aussitôt, le staccato sec d'une HKS le plaqua contre le mur.

Malko fit tourner son cerveau à 100 000 tours.

— Chris, dit-il. Restez ici, maintenez la pression. Je vous envoie du renfort.

— Et si on coupait le courant ?

Malko secoua la tête.

— En dernier ressort. Cela n'empêchera pas les bombes d'exploser, cela tuera seulement plus de monde. Inge Klein est capable de se

sacrifier. Et de toute façon, une fois les explosifs amorcés, elle ne peut pas revenir en arrière.

— Nous sommes foutus, alors, fit le gorille.

— Non, dit Malko, peut-être pas.

Il se mit à courir de toutes ses forces dans l'obscurité du tunnel vers Exchange Place.

CHAPITRE XX

Malko émergea du tunnel, le cœur cognant contre ses côtes. La station d'Exchange Place évacuée, il n'y avait plus que des policiers qui l'accueillirent, armes au poing.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? demanda un détective du FBI.

— Je vous expliquerai, dit Malko. Il faut que je retourne de l'autre côté, au World Trade Center.

— La circulation est interrompue sur ordre du FBI...

— Débloquez, ordonna Malko, sinon New York sera inondé dans moins d'une demi-heure.

Tout en parlant, il courait vers l'autre quai où une rame vide attendait à l'arrêt, portières ouvertes. Là aussi, des policiers partout. Il sauta dans le wagon de tête. Le conducteur le regarda, éberlué.

— Hé, on ne va nulle part !

— Démarrez immédiatement, intima Malko.

— Pas possible, fit l'autre, tout est au rouge.

Le détective du FBI lui mit son badge sous le nez.

— Faites ce qu'il vous dit, j'en prends la responsabilité.

À contrecœur, le mécanicien abaissa sa manette et le convoi s'ébranla lentement. Des feux innombrables rougeoyaient dans le tunnel. Automatiquement le conducteur ralentit. Malko posa sa main sur la sienne et poussa la manette vers la droite...

— Plus vite.

La rame prit de la vitesse, grillant tous les feux rouges, déclenchant des concerts de sonneries d'alarme. Le conducteur était blême.

— On va avoir un accident, avertit-il.

Après un temps qui parut infiniment lent à Malko, ils émergèrent à toute vitesse sur le quai encombré de policiers de la station du World Trade Center. Malko sauta en marche, dans les bras de Milton Brabeck.

— Où est Chris ?

— Dans le tunnel, dit Malko. Venez vite.

Ils traversèrent le quai en courant et Malko monta dans la rame immobilisée. Des employés du Path menés par Léon Storman qui était

revenu appaurent.

— On a entendu des coups de feu, dirent-ils. Qu'est-ce qui se passe ? Le convoi a stoppé au milieu du tunnel ? Pourquoi ?

— Il y avait des terroristes à bord de ce convoi, expliqua Malko. Ils s'en sont emparés. Inge Klein les a rejoints. Ils sont en train de disposer les explosifs pour tout faire sauter... Y a-t-il un autre convoi entre celui-ci et le leur ?

— Non.

— Alors, en route, dit Malko.

Il se glissa à la place du conducteur. Ce dernier le regarda, paniqué.

— Mais, Sir, vous ne pouvez pas, vous allez provoquer un accident...

— Cela vaut mieux qu'une catastrophe, fit Malko. Savez-vous ce que cela veut dire si l'Hudson se déverse dans ce tunnel ?

Léon Storman étouffait.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

— Venez, dit Malko, je risque d'avoir besoin de vous.

Plusieurs agents du FBI montèrent aussi. Malko abaissa la manette et la tourna vers la droite. Les portes automatiques se fermèrent et la rame s'ébranla. Les lumières du quai disparurent, faisant place au noir du tunnel et au néon blanc. Personne ne disait un mot. Malko roulait à vitesse modérée, scrutant l'obscurité.

Rien, le tunnel noir et rectiligne. Soudain, Storman se pencha vers lui, montrant un halo blanc, puis deux points rouges, dans le lointain. Difficile d'évaluer leur distance exacte.

— Voilà l'autre convoi, ralentissez. Il y a quelque chose devant.

Malko, sans répondre, tourna la manette à fond vers la droite. La rame prit de la vitesse, grâce à la déclivité. Les phares éclairaient les rails, les vieilles pierres, quelques rares niches minuscules.

Et soudain, Malko vit ce qu'il attendait. Un homme monté sur une échelle télescopique appuyé au mur, installait quelque chose sur la voûte. Une autre silhouette était debout au milieu des rails. Au moment où il les vit, l'homme descendit précipitamment de son échelle et se mit à courir vers la rame stoppée. Suivi de l'autre silhouette.

— Ce sont eux, dit Malko.

Inge Klein et son compagnon couraient de toutes leurs forces, se retournant parfois. L'homme trébucha, fit un vol plané et atterrit entre les rails. Il y eut un éclair bleu, tout son corps tressaillit et il ne bougea plus. Électrocuté.

La terroriste courait toujours, mais le grondement du convoi qui se rapprochait lui fit comprendre qu'elle n'avait aucune chance. Elle se retourna brusquement et fit face.

Les jambes écartées, un pistolet mitrailleur HK5 coincé contre la hanche, elle se mit à tirer sur la machine qui fonçait sur elle à toute vitesse. Malko s'imposa de ne pas ralentir. Le faisceau des phares saisit Inge Klein. Il y eut un bruit mou et horrible quand les roues passèrent sur le corps du terroriste électrocuté, puis le visage de l'Allemande grandit. Les flammes sortaient de son arme avec de petits éclairs rouges. Une glace de la motrice vola en éclats, Malko vit une bouche ouverte, un visage convulsé de haine, il y eut un choc imperceptible et devant lui le faisceau n'éclaira plus que le tunnel vide et les feux rouges de l'autre convoi.

Il réprimait une violente envie de vomir. Il entendit comme dans un rêve Storman hurler :

— Arrêtez, arrêtez !

Il lâcha la manette qui se releva automatiquement. Le convoi perdit rapidement de la vitesse, mais roulait encore à dix à l'heure lorsqu'il tamponna le wagon de queue de l'autre rame. Malko s'accrocha à la paroi.

Leur troisième rencontre avait été fatale à la jeune Allemande.

Trois démineurs s'activaient dans un silence de mort, les paumes glissantes d'angoisse, éclairés par des spots, en équilibre sur des échelles. On aurait entendu voler une mouche dans le tunnel. Le terroriste survivant s'était fait sauter avec une grenade et tous les passagers avaient été évacués à pied vers le New Jersey.

Exactement quatorze minutes s'étaient écoulées depuis la mort d'Inge Klein.

Malko avait l'impression d'être oppressé. Tous regardaient la paroi voûtée où les spécialistes s'activaient. Aucun n'avait dit un mot... Tout à coup, un des hommes redescendit et se dirigea vers Malko. Ses traits étaient tirés par la tension nerveuse et ses yeux enfoncés dans leurs orbites.

— Ils n'avaient pas eu le temps d'amorcer, dit-il simplement. C'étaient des minuteriers avec des montres Bulova.

Il n'y eut ni explosion de joie, ni cris, rien. Malko se mit en marche vers le World Trade Center. En passant devant la couverture qui dissimulait ce qui restait d'Inge Klein, il détourna la tête.

Carrie Fisher achevait de s'habiller. Après trois mois, elle venait enfin de quitter le Fair Oaks Hospital, à Summit dans le New Jersey. Désintoxiquée. Elle lissa la légère guêpière noire qui retenait des bas

en dentelle assortie, enfila la jupe de soie noire, puis le chemisier transparent et bouffant.

Elle serra ensuite sa taille dans une large ceinture de cuir noir verni que Chanel vendait avec cet ensemble super-sexy. Elle l'avait trouvé à sa porte ce matin-là, avec le grand papillon de trois mètres d'envergure de la boutique d'en face, qui la faisait tant rêver. Elle se contempla dans la glace et, satisfaite, alla se parfumer. Elle venait de finir ses ongles lorsque la sonnette tinta. Le grand loft était vide et ses pas résonnaient sur le sol de bois. Elle ouvrit la porte et étreignit Malko.

— Mon Dieu, j'avais si peur de ne jamais te revoir, pendant toutes ces semaines.

Tout son corps lui disait la même chose. Il regarda son visage :

— Tu es plus belle que jamais, dit-il.

Elle sourit sans répondre, pressée contre lui.

Il avait fallu une vingtaine d'opérations pour résorber les horribles cicatrices. Certaines expressions lui étaient interdites à jamais, les muscles ayant été sectionnés. Mais avec un bon fond de teint, on ne voyait pratiquement rien.

— Tu sais, dit-elle, je crois que je sais maintenant où les Libyens ont trouvé l'idée de faire sauter le tunnel du Path...

Malko la regarda, interloqué : c'était le seul mystère qui demeurait dans l'histoire du plan Nasser.

— Comment ?

— Je ne suis pas certaine. C'est flou dans ma mémoire, il y a si longtemps ! Peut-être que je rêve. Après tout ce que j'ai pris, je confonds l'imaginaire et le réel.

— Dis-moi quand même.

— J'étais avec mon père, en Libye. Nous avons une discussion sur son ancien job. Et nous avons parlé des problèmes qu'il avait eus à affronter quand il s'occupait de la Sécurité au NYPA.

— Et alors ?

— Il a dit qu'une fois, il avait été obligé de fermer un des tunnels du Path, le métro qui relie le New Jersey au World Trade Center, en passant sous l'Hudson, parce que des pierres tombaient de la voûte. Qu'il faudrait très peu de choses pour que le tunnel ne s'effondre. Un tout petit tremblement de terre. Ou même une crue de l'Hudson augmentant la pression sur la voûte. Or, Aziz Abdullah était avec moi. Il me semble qu'il a posé des questions à mon père...

Il valait mieux que le FBI n'apprenne jamais cela.

— Tu as rêvé, dit Malko. N'en parle jamais à personne.

Il l'entraîna vers le grand lit où ils avaient fait l'amour pour la première fois. Avidé de renouer leur intense et magique passion. Elle l'embrassa et ses doigts à lui remontèrent le long du nylon noir,

trouvant la chair et la caressant longuement. Carrie Fisher avait fermé les yeux, la tête renversée en arrière, la respiration haletante. Son bassin était agité d'une houle très douce.

La soie de sa jupe glissa sur ses hanches, découvrant les jarretelles et le ventre nu. Malko s'y enfonça avec une lenteur calculée. Carrie noua les doigts sur sa nuque et son bassin se mit à tressauter sous un orgasme dévastateur.

Malko détourna légèrement la tête, encore en elle, et aperçut, dans la grande glace qui surmontait le lit, le poster de Kadhafi qui semblait lui adresser un regard furieux.

- {1} Chief of station.
- {2} Équivalent de la DST en Grèce.
- {3} CIA greque.
- {4} S'il vous plaît ?
- {5} Environ 50 F.
- {6} Adjoint au Directeur des Opérations, branche chargée des opérations clandestines de la CIA.
- {7} National Security Agency.
- {8} Signal Intelligence.
- {9} Human Intelligence, par opposition à ELINT, Electronic Intelligence.
- {10} Il faut que vous stppiez cette connerie de plan Nasser.
- {11} Navette.
- {12} Voir *l'Affaire Kirsanov*, SAS no 80.
- {13} Voir *Vengeance Romaine*, SAS no 62.
- {14} Voir Commando sur Tunis, SAS no 68.
- {15} Services Spéciaux de l'Allemagne de l'est.
- {16} Premier choix, seulement 25 dollars.
- {17} La dose.
- {18} Il faut se battre contre les cafards...
- {19} Attention en arabe
- {20} Personne utilisée pour un transport unique.
- {21} Brooklyn-Bronx-Queens (les banlieusards).
- {22} Jolie petite, non !
- {23} Il me suivent ou quoi !
- {24} Qu'est que c'est que cette connerie ! Je ne connais pas de foutue Carrie Fisher et je ne donne pas de foutue valise.
- {25} Je ne suis pas un foutu terroriste ! Je suis un homme d'affaires respectable. Vous le savez à Langley. Tout ça est un tissus de connerie.
- {26} Écoutez. Je ne sais rien. Je n'ai pas joué au con. Je la gifle. Fichue menteuse.
- {27} Payez-vous cet espèce de salaud.
- {28} Enculé de ta mère.
- {29} Salaud. Foutez-moi la paix.
- {30} Fils de pute, je vous tuerai.
- {31} Allez-vous faire foutre !
- {32} On ne trouve pas d'explosif à New York. Sauf si on a de bons copain, comme Hassad.
- {33} Je vous le dis, je n'en sais foutre rien.
- {34} Planquez-vous !
- {35} Je ne vous en veux pas.
- {36} Pas de problème. Vous venez.
- {37} Ne faites pas de conneries.
- {38} Non, non.

- {39} Je m'appelle Pamela. Vous voulez boire quelque chose.
- {40} Je veux vous parler.
- {41} Drug enforcement Administration.
- {42} Le Perroquet qui pue.
- {43} Signal d'alarme.
- {44} Young Urban Professionnel. Cadre supérieur.
- {45} Casque.